

LETTRES ANORMALES

ISBN 978-2-909968957

Édité en 2012 par l'École Normale Supérieure de Cachan
61 avenue du Président Wilson, 94230 Cachan

Les œuvres présentées dans ce recueil, qu'elles soient picturales ou écrites,
sont soumises au droit d'auteur et restent propriété de leurs auteurs.

L'illustration de couverture est l'œuvre de Virginie Stévenin et Simon Garcia.

Les polices manuscrites utilisées dans cet ouvrage sont disponibles sur
www.philing.net

L'Atelier d'écriture de l'École Normale Supérieure de Cachan

LETTRES ANORMALES 2

Déductions et séductions

Préface

Cette parution présente des risques. Elle peut remettre en cause une part du budget de l'Éducation nationale, l'attribution des bourses, des stages et, plus loin encore, elle peut ouvrir la question de savoir si le normalien a encore une chance de trouver un travail, voire une épouse. Quant aux normaliennes, certains se demanderont si elles sont encore dignes d'enfanter.

Mais de quoi parle-t-on ? Le normalien n'est-il pas l'image absolue de l'élite ? La France le croit, la République aussi, Harvard également, tout comme les plus prestigieuses institutions du monde. Oui, derrière cette abréviation « Normale », la fine fleur de la nation germe, s'épanouit, pour un jour enseigner, transmettre ou découvrir quelques fondamentaux.

Fallait-il dès lors prendre le risque de mettre entre toutes les mains ce deuxième volume des *Lettres anormales* ? Cette question s'est souvent posée à moi en entendant les textes qui, une fois écrits, étaient lus dans l'Atelier. J'attendais en effet autre chose que ce que j'entendais. Je voulais du Socrate ou de puissantes réflexions sur la mécanique des fluides, des éclaircissements sur les mystères géologiques, l'intelligence cellulaire, ou les finesses du Big Bang, autant de propos dignes du prestige des murs qui m'entouraient.

Mais le normalien se gausse de ces banalités. La rotation des planètes, comme celle des atomes, ou l'analyse divisionnaire des deux cent cinquante-trois parties d'une demi-goutte d'eau, ne sont pour lui que de simples poncifs destinés à lui garantir mémoires, doctorats, agrégations et autres coutumes lui assurant gîte et couvert dans les lieux.

L'intérêt de cette parution est donc de révéler qu'en son for intérieur le normalien n'est pas toujours là où on l'attend. Mais alors où est-il ? Je vous laisse le plaisir de le découvrir en vous prévenant tout de même que votre lecture ne manquera pas d'ouvrir un questionnement de fond : faut-il laisser le normalien en liberté ?

Je ne parle pas ici de l'ontologie de la liberté, ni de son eschatologie philosophique, scientifique ou politique. Non, je parle de la liberté sous son angle le plus prosaïque. Celui du déplacement physique, de la libre

mobilité. Bref, faut-il laisser le normalien circuler librement dans nos villes et nos campagnes ?

Le premier mérite de cette parution est ainsi d'ouvrir un débat auquel la communauté scientifique internationale ne pourra plus échapper.

Jacques Gélât

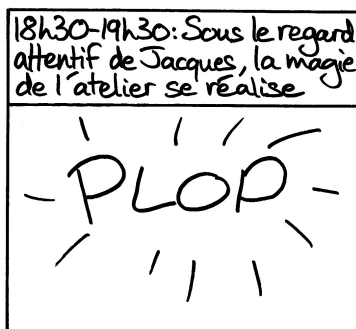
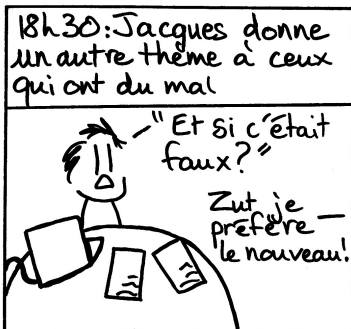
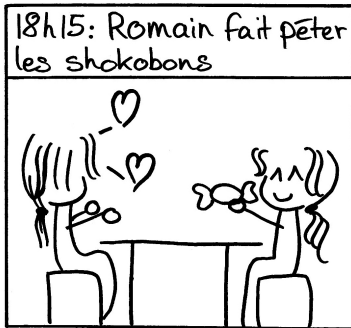
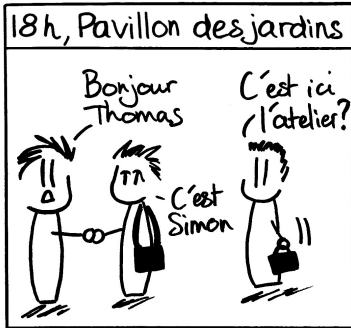
Remerciements

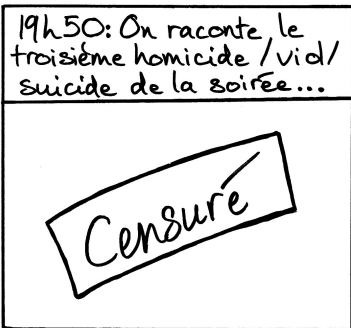
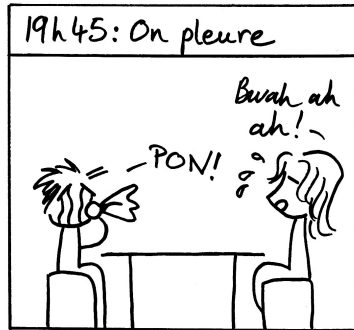
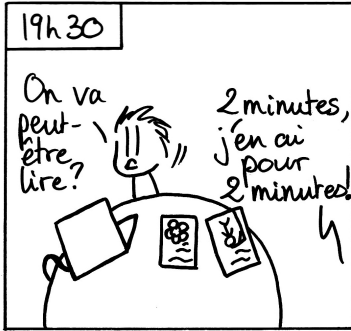
Merci à Jacques Gélât, qui a usé de tout son talent pour nous aiguiller sur la voie de la création littéraire, sans s’effrayer de nos innombrables sorties de route.

Merci à l’administration de l’ENS Cachan pour son soutien, et tout particulièrement merci à Françoise Boissière, à qui l’on doit l’existence de cet atelier. Merci aussi à Raphaële Moatti, qui prend sa suite, pour son écoute et sa patience. Nous lui souhaitons bien du courage pour continuer à nous supporter.

Écrire des textes est une chose, les réunir dans un livre esthétique et soigné en est une autre. Merci enfin à celles et ceux qui ont œuvré de près ou de loin à la réussite de cette belle aventure.

L’Atelier d’écriture







Épilogue: 2016

Oui alors une escalope,
complet, tortilla, andalouse,
un montagnard, sans oignons,
...

Et si c'était la bonne ?

Crépuscule violet

Antoine

Sa vie et l'immeuble défilent devant ses yeux, du vingt-et-unième étage de la maternité jusqu'au béton froid de l'avenue du Général Leclerc.

Son enfance fut bien trop terne pour être banale, et sans autre mystère que les prêches trop longs et moralistes d'un curé de campagne. C'est d'ailleurs sans doute cet ersatz de mystère qui tua M. Dubois.

En effet, puisqu'il n'était pour lui pas de bonheur possible sur terre au-delà de la pompeuse alternance d'effets de manche et de verroterie qu'on appelle la liturgie, il décida très jeune de rentrer dans les ordres.

Cruelle déception. Le voile se leva bien vite et, le jour où il sut dire une messe, le divorce était prononcé. Tout ces mystères n'étaient qu'une habile escroquerie, puisqu'il pouvait les reproduire lui-même ! Il quitta les ordres sur-le-champ, maudissant cet imposteur qui l'avait entraîné là.

M. Dubois eut beaucoup de chance. Il retrouva très vite un mentor et le goût à la vie, à travers « l'Ordre du Christ rédempteur ». Puis ce fut « les Atlantes ». Puis « Ascension tranquille », puis « Golgonde rédemptrice » ...

Il était littéralement accro. Il ne pouvait laisser une année s'écouler sans fondre sur un nouveau hobby, sans se répandre dans une nouvelle secte au nom toujours plus évocateur. Il devait se dissoudre pour un nouveau vendeur de rêve capable de peindre une touche de passion gluante et colorée sur l'insondable néant de son imaginaire tous les huit à douze mois.

Il venait de se convertir au « Crépuscule violet », et cette fois, il y croyait.

Et si ce n'était pas la bonne ? M. Dubois ne se pose pas ce genre de question. C'est forcément la bonne, puisque c'est la dernière.



Sur la route

Claire

Mr R. regarde le ciel bleu de septembre, mais celui-ci lui semble encore plus terne que les murs gris du bâtiment qui s'élève derrière lui. Une fois les marches descendues, il jette un dernier regard en arrière, puis se dirige vers le parking, où l'attend une voiture de location. Il s'assied au volant et s'accorde un moment de repos avant d'entamer le périple du retour. Deux heures de voiture, le double de train, puis encore une heure de voiture avant de rentrer chez lui. Pas grand-chose comparé à la durée d'une vie, se dit-il.

Mais dans son esprit ces quelques heures s'allongent, s'étirent. Viennent s'y ajouter les centaines d'heures qu'il a passées, ces derniers mois, à parcourir le pays, à traverser les États, à passer de train en train, de taxi en bus. Une piste l'a même mené jusqu'en Californie. Il n'avait jamais été sur la côte ouest. Sous ses yeux s'étaient déroulés des paysages étrangers, nouveaux, mais il n'y avait pas prêté attention. Il était resté perdu dans ses pensées, revivant ses souvenirs, méditant sur ses voyages passés, évaluant ses chances de trouver ce qu'il cherchait.

Il avait ressassé son histoire, alors, comme il la ressasse aujourd'hui, assis au volant de la voiture immobile, puis dans le train en lisant distraitemment le journal, et dans les embouteillages, alors qu'il rentre chez lui. Des centaines d'heures perdues, et peut-être plus, s'il s'obstine à suivre son obsession. Sa vie, voilà ce qu'il perdra. À trente-cinq ans. L'idée le révolte, et alors s'installe en lui la certitude qu'il doit arrêter. C'est le meilleur choix. Il est tel un pèlerin en marche, toujours en haleine, mais qui n'arrive jamais au bout de son voyage. Ou plutôt, qui se trompe de lieu saint à chaque fois. L'idée absurde provoque un rictus sur son visage. Arrêter, c'est enfin être libre, rejeter ces fers qu'il s'est mis à lui-même, relever la tête et cesser de porter ce deuil grotesque. La lassitude a vaincu l'espérance.

La porte de la voiture claque. Le garage d'une maison de banlieue cossue. Consciencieusement, Mr R. ressort pour prendre le courrier. Une publicité, une facture, une lettre. Un autre hôpital, du Connecticut cette fois. Blonde, caucasienne, yeux gris-bleu, 1 m 67. Pommettes marquées. Origine inconnue. La description correspond, comme toutes les autres auparavant. Mais les lignes tapées à la machine restent des phrases vides, n'évoquent

plus le visage de sa femme disparue. C'est peut-être elle. Qu'importe ? Cela lui est devenu indifférent.

Alors que la lettre lui glisse des mains pour tomber sur le fauteuil de cuir, un courant électrique lui parcourt le corps, le fait bondir en avant et empoigner la lettre dans un froissement de papier. Un sursaut d'espérance, aussi inattendu que galvanisant.

Et cette fois-ci, si c'était la bonne ?



Sur le quai

Simon

La gare est bondée. Les trains entrent et sortent sans cesse en sifflant. Des familles s’embrassent. D’autres s’impatientent. Les retards s’accumulent, se résorbent. Les annonces résonnent dans les tambours des haut-parleurs.

Quant à moi, j’attends. Comme chaque semaine, planté bien droit sur le quai, comme un composteur avide de billets. Mais les billets, moi je m’en fous. Je n’en ai pas. Je n’en veux pas. J’attends quelqu’un. J’attends son train.

Le train arrive. Il vient de Nice, aujourd’hui. Les numéros des voitures défilent à rebours, égrenant les instants qui me séparent du bonheur. Les freins s’enclenchent. Les roues crissent sur les rails. Et moi j’attends. Comme chaque semaine, planté bien droit sur le quai, comme un panneau indiquant le numéro de la voie.

L’air est relâché, les vérins flanchent, les portes s’ouvrent. Une valise descend. Une autre, suivie d’un passager. Et tout d’un coup, c’est la cohue, le brouhaha, le maelström. Les enfants s’agitent. Les parents s’agitent. Les mains fendent l’air, les sacs se bousculent. Les roulettes des valises claudiquent sur les irrégularités du béton. Et moi j’attends. Comme chaque semaine, planté bien droit sur le quai, comme un cœur à prendre depuis trop longtemps espérant vainement la rencontre.

J’attends, puis je la vois. Elle est splendide, tout en cheveux bruns, en yeux verts et en peau ambrée. Elle est trop belle pour être à moi. Elle passera, comme les autres, sans me prêter attention. Et pourtant, elle me sourit. À belles dents, forcément. Je m’ancre plus profondément dans le quai pour ne pas vaciller sous l’appui de son regard. Et si c’était elle ? Et si c’était le bon jour, le bon quai, le bon train ? Et si c’était la bonne ? Je me prends à rêver, à nous voir main dans la main, ventre contre ventre, cœur contre cœur. Elle approche. Elle passe. Comme les autres. Sans me prêter attention. Elle n’est bientôt qu’un souvenir dans la gare bondée.

— Salope !

Im-pulsion

Marie-Cécilia

Un reflet dans un miroir. Il se fixe dans les yeux. Une certaine tension se lit sur ses lèvres immobiles. Il sonde le bleu de son iris et sent l'excitation monter en lui ; son cœur s'accélère, un sourire s'esquisse au coin de ses lèvres.

Et si c'était la bonne ?

Il s'est réveillé avec le soleil. Les rayons sont venus chatouiller ses paupières closes. Il a bâillé, s'est étiré, a fixé le plafond puis la fenêtre qui laissait entrevoir un coin de ciel bleu. La pureté de l'azur l'a frappé mais l'intensité du soleil l'a tout de suite réchauffé. Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres, comme si se réveiller par la lumière lui faisait prendre conscience que certaines idées brillent plus que d'autres, que certains objectifs méritent plus d'attention.

Partir. Il y a toujours pensé mais s'est efforcé de repousser cette folie au fin fond de sa tête en se disant « Oui. Un jour. . . ».

Ce matin, il n'a rien de spécial à faire, à part peut-être passer à l'ANPE. D'un autre côté, qu'ils aillent se faire foutre, il a peut-être mieux à faire de sa vie qu'attendre là qu'un connard veuille bien lui donner une case dans laquelle se ranger pour regarder passivement se succéder jours de soleil et jours de pluie. Il se sent d'humeur active. Ouais : ce jour repoussé inlassablement, ça pourrait bien être aujourd'hui. Il ramasse son sac à dos, les deux trois trucs de valeur qui traînent dans son meublé. Il n'y en pas tant que ça d'ailleurs : comme quoi, il n'a jamais été très casanier. Il saisit ce globe qui l'appelle depuis si longtemps depuis sa table de nuit. Il sourit à nouveau et fait ce qu'il a toujours voulu faire : il ferme les yeux, inspire profondément et se concentre. Le monde tourne pendant quelques jours sous son doigt puis s'arrête. Il garde les yeux clos un court instant tandis qu'une pensée retousse légèrement ses lèvres. Il s'imagine le monde comme un manège. Le monde est arrêté mais contrairement à l'adage, il ne veut pas descendre, il est heureux de pouvoir enfin monter, et où il veut ! Déjà, il ouvre les yeux, le monde repart, il attrape son ordinateur, ses doigts pianotent la destination : ses économies pour un aller-simple. Il part ce soir pour Paris, demain pour le Mali, et qui sait où il sera dans un mois ?

En glissant la clef du petit appartement dans sa boîte aux lettres, il se sent à la fois apaisé et excité. Le soleil est toujours haut dans le ciel. . .

Et si c'était la bonne ?

Jean-Baptiste

Pour vous aider à mieux comprendre, il ne suffirait pas que je vous raconte, il faut que vous voyiez. Fermez les yeux et laissez-vous porter. . . Vous pouvez les rouvrir, enfin, ne vous a-t-on pas appris qu'il faut des yeux pour lire ?

La musique faisait vibrer mes tympans de toutes ses harmoniques, ce matin donc, le jour même où je vous parle. Il faisait frais, ni trop de sorte que les passants n'étaient que peu couverts, mais suffisamment pour que scintillent dans l'air de minces nuages de buée. C'était un beau matin de printemps, en décembre. Marchant sur le pont de pierre, j'observais l'eau boueuse de la Garonne couler en un flot inébranlable et silencieux vers l'estuaire. J'avais beau passer chaque jour sur ce pont, et la regarder autant de fois, je ne la voyais jamais. J'aimais ce pont, il était comme l'issue que je n'emprunterais pas, puisque j'étais heureux. Il était l'ami fort et paisible qui était toujours là où vous le cherchiez. C'était un pont, voilà tout.

En fait ce jour-là comme à mon habitude j'aurais pu m'adosser à la rambarde pour regarder l'horizon de l'autre côté du pont au lieu de me pencher, comme l'aurait fait n'importe qui, de ce côté-ci. Mais soudain j'ai senti mes jambes se dérober. Après coup je me souviens que cette minute-là s'est jouée sur un détail. . . Si un éclat doré n'avait pas attiré mon regard, mon petit rituel quotidien aurait probablement eu lieu ce matin encore. . .

Mais croyez-le ou non, il a disparu, tout comme le vent s'est arrêté, et la musique a cessé de jouer. Il ne subsistait plus de mon décor de rêve que l'éclat que j'avais aperçu au milieu d'une immensité floue et irréelle. Elle n'était pas belle, ni même élégante, bien que ses yeux eussent les reflets d'un lagon tropical lorsque le soleil descend. . . Bien entendu, elle était à peine plus couverte que les autres marcheurs, plus fragile sans doute, ou bien plus sensible, ou encore plus prudente. Ses pas la rapprochaient dangereusement de moi, et soudain je devins n'importe qui, me penchant pour éviter de croiser son regard turquoise. . . À ce moment-là, j'aurais pu sauter et emprunter mon issue, tenter de m'envoler, tomber du haut de moi-même ou simplement disparaître, que ça n'aurait eu aucune importance. . . Mais elle s'est mise à chanter :

« Toi qui regardes l'horizon

N'as-tu pas vu que de ta vie
S'écoulent les saisons ?
Écoute-moi qui te souris
Quitte ta déraison »

Je l'écoutais, bien mal m'en prit, car de peur qu'elle ne s'adressât à moi je sursautai violemment et partis. J'ai passé ma vie à gamberger mes amis, car la question de tout homme la voici : et si c'était la bonne ? Si je suis fou aujourd'hui, c'est que peut-être je l'ai perdue, mais croyez-moi si demain sur le fleuve elle me tend la main, je ne la lâcherai jamais plus.



Accident de personne

Thomas

La rame de métro repart devant moi, je ne l'ai pas prise. C'est pas que je sois en avance, c'est plutôt que personne ne m'attend. Ici, il fait chaud et il fait calme. Pourquoi j'aurais envie d'avancer ?

Quelques personnes viennent d'arriver sur le quai. Ils ont une vie à poursuivre, manifestement, et n'hésitent pas à montrer leur mécontentement. L'un d'eux s'assied nerveusement à côté de moi. Il est mieux habillé que moi, et a surtout l'air moins négligé. Ça fait environ une semaine que je me laisse aller faut dire. Une semaine ou deux ? Je ne sais plus. Je m'en fous.

L'homme fait semblant de ne pas remarquer que je le détaille. Je dois lui faire un petit peu peur. S'il savait. Il essaye de s'occuper comme il peut, regarde les pubs puis consulte ses mails sur son téléphone portable. Ça me rappelle que j'attendais une lettre de mes parents, et une de ma banque, et une de mon employeur. Mais bon, j'ai ouvert une parenthèse et je ne vais pas la refermer par conformisme. Jamais, je le jure, je ne serai comme ce mec. Ça doit être la seule chose dont je sois fier à propos de moi. C'est tout moi ça, je revendique ma peur d'aller régulièrement au travail, d'ouvrir mon courrier ou de surveiller mon compte en banque... Et voilà le refrain d'auto-flagellation, suffit que je réfléchisse un peu à ma vie pour m'en vouloir.

Une autre rame arrive. C'est la bonne ? Non, pas encore, je reste assis. L'homme pressé est debout depuis une bonne minute et rentre dans le métro comme si sa vie en dépendait. Moi, j'ai le temps. J'ai tout le reste de ma vie devant moi. Une autre vague de gens pressés arrive. Avec eux, quelques jeunes négligés et qui parlent fort. Pour le coup, c'est moi qui suis gêné. C'est pas que leur bonheur me rende jaloux, non, ça j'ai l'habitude. C'est juste que je préfère penser au calme. Enfin, je ne peux pas leur en vouloir, moi aussi j'ai déjà été bruyant et même souriant. Je mentais, en général, ou alors je ne souriais pas longtemps. J'ai déjà souri et c'était horrible. Faut toujours que je me sente coupable parce que je suis heureux. Mais faut les voir, ces gamins ; ils s'amuse pas : ils gueulent. Je m'entends même plus penser. J'ai envie de fumer.

Est-ce que je suis fumeur ? Excellente question. Je fouille mes poches et retrouve un dernier paquet. J'ai repris hier, demain j'arrête. Faudra que

je trouve un moyen d'arrêter pour de bon parce que j'ai en permanence l'impression de reprendre. De toute façon, arrêter, j'y arriverai bien. En attendant, c'est pas trop la peine de m'en vouloir. Heureusement que j'ai personne autour de moi que ça puisse gêner.

Bon d'accord, j'ai personne du tout. C'est pas plus mal pour eux. Avec tous les amis que j'ai déçus et ma famille à qui je n'ose plus parler, on va pas dire que je sois un mec qui manquera à grand monde ; si ce n'est peut-être le tenancier de la supérette d'à côté, mon fournisseur régulier de conserves, de tabac et d'alcool.

Le quai se remplit, on n'entend presque pas les jeunes. Cette rame-ci sera en retard. Est-ce que ça sera la bonne ? Non, je ne pense pas. Avec les stressés par le boulot d'accord, avec les fêtards joyeux non merci. Le métro arrive. Les gens montent, d'autres descendent.

Une jeune fille arrive et rate de peu la montée. Ça n'a pas l'air de la gêner outre mesure. Elle vient s'asseoir à coté de moi. Pour le coup, elle est différente et même... intéressante. Elle n'a pas l'air de regarder les affiches, ou les gens, ou son portable. Non. Elle s'en fout. En plus, elle est mignonne. Totalement mon type.

Si j'avais un brin de courage, j'essayerais de lui parler, de récupérer son numéro. Mais bon, un perdu comme moi n'a vraiment aucune chance. Et même en supposant que ça puisse arriver, je sais très bien comment ça se termine : elle en a marre, elle se casse, et à chaque fois que je vois un couteau je pense à mes veines.

J'en ai pourtant de la veine. Mes vieux étaient riches, j'ai reçu une bonne éducation et j'avais de bonnes notes. Même en gâchant tout plus tard, j'ai réussi à payer ma bouffe et mon loyer jusque-là.

La blonde qui s'en fout a l'air d'avoir moins bien réussi. Même si elle est plus soignée que moi. On sent tout de suite qu'elle en chie tous les mois pour raccrocher les deux bouts. Pour un peu, je serais jaloux car j'en serais incapable.

Faut que je pense à autre chose que cette fille, je la connais pas et c'est pas poli de détailler les filles comme ça. Je vais jeter un coup d'œil aux affiches de pub, tiens. On dirait qu'il va y avoir des concerts. J'aime bien la musique. Souvent, j'ai l'impression de la ressentir bien plus que les autres gens. Comme si la coquille vide que je suis se remplissait un peu des notes. Je la vis. Un de ces concerts pourrait m'intéresser. Je n'y irai pas. Faire l'effort de commander des places puis d'aller dans un lieu social de mon propre chef est largement au-dessus de ma maigre dose de courage.

La rame arrive. Est-ce que c'est la bonne ? Non. Je ne veux pas être le fantôme qui hanterait cette fille le long de son trajet. Au revoir ma belle. Tu ne sais pas ce à quoi tu échappes, veinarde.

Cette fois-ci, personne ne rate de peu le métro.

Personne ne grommelle car il doit attendre cinq minutes.

Personne ne s'assied à coté de moi.

Personne ne me dévisage.

Personne.

Seulement moi. . . et si c'était celle-là, la bonne ?

Le métro va arriver et j'ai envie de sauter, de me jeter dessous et d'en finir. Je ne manquerai à personne, je ne gênerai personne, l'instant est parfait. « Accident de personne sur la ligne 7 ». Ça porte bien son nom comme accident. Personne. C'est la bonne, je saute. . .

Le métro arrive, je n'ai pas eu le courage. Demain, oui, demain peut-être. J'ai tout mon temps pour trouver la bonne.



Un lieu perdu

Derrière tes yeux

Anastazia

Pour Nicolas.

Il est un lieu perdu que moi seule connais. Pour y entrer la patience est de rigueur, il faut parfois des mois, des années et pourtant à certains ses portes resteront à jamais fermées.

J'ai d'abord nié son existence, trop concentrée sur les apparences pour m'apercevoir qu'il était là, juste devant moi, comme une évidence pour qui sait regarder. Fermer les yeux, ne pas remettre en question l'ordre établi, en somme choisir la facilité. Mais j'ai fini par m'interroger, demander, chercher. Certains n'en avaient jamais entendu parler, d'autres m'ont jugée incapable d'y accéder. Alors j'ai essayé, pendant des heures, des jours et finalement pendant des années. J'ai déchiré petit à petit le voile qui obstruait ma perception. J'ai cherché à comprendre.

Lorsqu'enfin je l'ai découvert, ma vision des choses a brutalement changé. J'ai su à quel point mon esprit était étriqué. Mon égoïsme me frappa. Comment avais-je pu vivre en toute quiétude sans jamais l'apercevoir ? Il était pourtant là, tout proche, magique et bouleversant.

Depuis, je ne rêve que de leur montrer, à eux, qui ne savent pas voir les évidences. Leur montrer ce lieu perdu qu'ils pensent inaccessible. Leur montrer à quel point il est simple d'ouvrir les yeux, de changer l'ordre établi, de chercher à voir au-delà. J'aimerais le faire pour toi, leur dire que derrière tes yeux il y a un monde, que ton inaptitude à communiquer ne signifie pas inaptitude à penser, à comprendre, à aimer... et à souffrir. Souffrir de leurs incapacités à eux. Leurs incapacités à communiquer, à comprendre... et à accepter.





Retour en arrière

— Benjamin —

Le bus s'arrête à nouveau. Encore un arrêt et Jeanne sera fixée. Au moins, le trajet va se terminer. . . Pourtant, il n'est pas certain qu'elle en ressente de la satisfaction ; le retour, c'est ce qu'elle appréhende le plus. Il va falloir le revivre à nouveau.

L'aller était déjà assez douloureux. À chaque fois qu'un nom, ou un bâtiment lui rappelait vaguement quelque chose, le cœur de Jeanne sautait. Avec ce souvenir, tout plein d'autres surgissaient. Elle avait l'impression de sentir les larmes d'il y a trente ans couler à nouveau sur ses joues. Mais rien à faire ; aujourd'hui son visage restait sec. Si elle avait mal aujourd'hui, c'était plus de haine que de tristesse. Le premier voyage l'avait bien endurcie. Elle ne sait pas comment elle va revenir de celui-là. . .

Jeanne est la seule à descendre ici. Pas étonnant. Pourtant, des petits bourgs vivent encore, sinon le bus ne s'arrêterait jamais. Encore trente minutes de marche, et ce sera fini.

La végétation a beaucoup poussé. Les habitants d'à côté ont laissé la nature masquer les traces de ce qui s'est passé ici. Est-ce par honte, ou par souffrance ? Peut-être une simple négligence, ou une envie d'oublier. Faire comme si ça n'existait pas, ou plus. Jeanne avait bien réussi à enfouir ça en elle. Ce devait être plus dur pour eux, en voyant ça tous les jours. Eux qui n'ont pas fui, comme elle, il y a trente ans.

Des murs. À force de marcher la tête baissée, elle n'avait pas vu le village approcher. Et là, devant elle, ce sont bien les murs qu'elle avait connus. Un grand froid la parcourt. Pendant quelques instants, tous les bruits lui reviennent. Les bombes, les cris, les pleurs, les cloches, le feu, les fusils. . . Tout s'enchaîne. Elle n'entend plus rien. Puis le calme revient. Elle regarde autour d'elle. Plus beaucoup de maisons sont encore debout. Plus un seul toit. Quelques volets résistent encore, mais la plupart sont à terre. Ici, c'est la rue de l'école. C'est là qu'elle s'était réfugiée avec tous les autres enfants. Là qu'elle avait écouté la guerre passer.

À deux pas de l'école, une porte. Jeanne reste devant, à se demander si elle fait vraiment bien de la pousser. Cette porte, c'est la porte de chez elle. À l'intérieur, presque rien n'a bougé. C'est juste devenu tout gris. Le plafond est tombé par endroits. Les murs se sont craquelés. Dans le salon, il

y a un grand trou dans le mur, vers la cour extérieure. Et plein de bouteilles de bière autour du canapé. Finalement, il y a encore des gens qui doivent venir par ici. Des jeunes, qui ne doivent pas comprendre pourquoi plus personne ne met les pieds dans cette ville. Tous les cadres sont tombés par terre, au milieu des gravats. Jeanne les regarde, en se demandant si elle va se pencher pour en ramasser un.

Non. Elle n'en a pas envie. Tout ce dont elle a envie, c'est de repartir d'ici. Elle retourne donc dans le couloir, et va jusqu'au bout. La chambre. Le papier peint à fleurs, le coffre à jouets, le poêle, les quatre lits... Et sur le plus grand des quatre, une vieille femme, assise, avec un cadre dans la main.

Toutes les deux se regardent en silence, pendant un long moment. Puis Jeanne vient s'asseoir à ses côtés. Elle lui prend le cadre des mains, la regarde sur la photo, aux côtés de son mari et repose le cadre sur le lit.

— Tout le monde te cherche tu sais. Ils ont même prévenu la police. C'est Martine, ton infirmière, qui nous a prévenus, André et moi.

Aucune réponse. Ça fait longtemps que la vieille femme ne parle plus. Mais Jeanne sent bien qu'elle est gênée.

— Allez viens Maman. On rentre.

Elle se lève, et lui tend la main. Sa mère la dévisage. Jeanne sent qu'elle est en train de se concentrer, de réunir le peu de forces qu'il lui reste. Et c'est là qu'elle l'entend :

— Non.

Ça fait cinq ans que Jeanne ne l'a pas entendue parler.

Ça fait cinq ans que Jeanne n'a pas pleuré.

Il y a cinq ans, jour pour jour, on leur a annoncé qu'on avait retrouvé le petit frère de Jeanne en identifiant les cadavres retrouvés dans cette ville.

Jeanne quitte la ville en direction du bourg voisin. Elle avait pensé qu'elle repartirait en bus avec sa mère. Elle va devoir l'accompagner dans l'ambulance qui la ramènerait à la maison de retraite. De force.



Portrait

— Marie-Cécilia —

Em mémoire de mon grand-père.

À peine vous entrouvrez la porte-fenêtre qui sépare le salon en deux, que la fumée de tabac brun s'échappe de la pièce. Les volutes qui flottent dans l'atmosphère donnent à la salle un aspect irréel et flou, comme si les idées restaient en suspension dans l'air et que leur consistance piègeait la lumière qui pointe timidement à travers les rideaux. Le vieil homme siège dans un grand fauteuil marron capitonné, il ne vous voit pas encore car il est absorbé par ses mots-croisés : quelques mouvements infimes de sa plume nous indiquent, qu'encore une fois, même les grilles les plus compliquées, ne lui résistent pas. À ses lèvres, une cigarette se consume sans qu'il ne se préoccupe d'en recueillir les cendres comme en témoignent les quelques trous sur le pantalon de son costume. Car oui, même dans son salon, il est toujours très soigné et habillé d'un costume du meilleur goût. Ses cheveux argentés sont toujours parfaitement ordonnés et le savant a le regard vif. Ses yeux, dont la couleur n'a rien à envier aux plus purs lacs de montagne, laissent apercevoir toute la malice que les mots nous livrent quand il s'exprime. Malgré ces attributs qui lui confèrent un charisme certain, l'homme n'est pas imposant : sa stature est plutôt frêle et on le devine frileux. Cependant, ses grandes mains, qui s'affairent souvent à taper sur un clavier avec dextérité, laissent deviner que l'homme ne manque pas de force malgré sa stature. Il porte à son annulaire gauche une chevalière ornée d'une lune et de deux étoiles qui dessinent un visage souriant : ce sont là les armes de la famille franc-comtoise dont il descend.

Bien qu'il n'en occupe souvent qu'un espace infime, la pièce est sienne, en partie à cause de la lourdeur de l'atmosphère enfumée. En son milieu, trône un grand bureau en bois recouvert d'un plateau de verre, où il dispose son sous-main et sa machine à écrire, qui sera bientôt remplacée par un ordinateur portable. Un plumier accueille aussi ses stylos, tous les mêmes en différentes couleurs. Le journal finit souvent la journée ici, négligemment posé non loin de quelques feuillets qui attendent une relecture orthographique. Le reste de la table est dégagée et ce meuble imposant en bois verni, entouré de fauteuils de cuir noir, donne à la salle un aspect de bibliothèque

ancienne qui renforce l'impression de savoir qui flotte dans la pièce. À la tombée de la nuit, pour poursuivre le cours de son livre, il allume une petite lampe disposée sur un meuble bas tournant, qui abrite des livres historiques dont bon nombre sont signés de sa plume. Cependant, la connaissance des méandres de l'histoire et la maîtrise des jeux d'esprits ne sont pas les seuls traits du personnage. Vous remarquerez bien vite le violon accroché au mur et le piano qui l'attend de l'autre côté de la pièce, bien qu'il soit rare de le voir en jouer de ses mains habiles. Ces attributs contribuent à révéler la polyvalence de cet érudit, son ouverture d'esprit. Le piano est maintenant recouvert de photos des différentes générations de la famille, à différents stades de leur jeunesse. Au fil du temps, les clichés se sont multipliés, tout comme la descendance d'ailleurs ; des cadres ornent désormais les différents meubles de la pièce ainsi que la grande cheminée en marbre. Elle ne sert plus depuis longtemps et son âtre, à la peinture parfaite, a perdu toute sa chaleur d'antan. La couleur de jais de son manteau fait ressortir à merveille les dorures du grand miroir qui la surplombe.

Ainsi, lorsque vous pénétrez dans le salon, vous saisissez d'abord la réflexion des traits de votre visage qui change jour après jour, puis la cadence incessante des battements du pendule prisonnier du globe de l'horloge dorée qui domine la pièce. Parfois, une mélodie classique diffusée par les haut-parleurs du tourne-disque vient renforcer encore cette impression du temps qui passe. Bien que conscient d'être pris dans cette course inexorable, le vieil homme se lève encore une fois pour vous accueillir de son sourire malin et de sa poignée de main chaleureuse.



Et si c'était vrai ?

La tournée

Simon

Le Père Noël fonce dans la nuit, le pied sur la pédale, pour aller déposer par effraction des bidules électroniques au pied de sapins déjà morts. Comme chaque année, ses confrères et lui-même jouent aux terroristes du bonheur, pour meurtrir le capitalisme avec ses propres armes. Au petit matin, les enfants du quartier déferont les emballages dans des piailllements de joie. Des cadeaux dernier cri délivrés gracieusement dans tous les foyers du pays par une armée de cambrioleurs talentueux.

Comme tous les 25 décembre, les cours s'effondreront. Au palais Brongniart, les traders fondront en larmes sur leurs actions dévaluées sans pouvoir dire un mot, la gorge usée d'avoir trop crié « Vendez ! ». Les contrefaçons de l'atelier des lutins, des faux plus vrais que les originaux, enlèveront — parce qu'offerts gratuitement et en nombre — toute valeur marchande à ces derniers, et les bénéfiques qui s'ensuivent.

L'État n'a rien fait cette année non plus. Pas de surveillance policière, rien. De toutes façons, comment pourraient-ils s'y prendre ? Poster un flic devant chaque maison, impensable. . . En fait, le problème ne se pose même pas. Le ministre de l'Intérieur aimerait bien calmer les actionnaires qui grondent, mais réprimer les Pères Noël, c'est se mettre à dos tous les gamins du pays. Et donc leurs parents. Et donc de potentiels électeurs pour la prochaine présidentielle. Trop risqué. Toutes les ruptures ne sont pas bonnes à mener.

C'est bon, sa tournée est finie. La hotte, ou plutôt le coffre de sa camionnette, est vide. Le Père Noël enlève sa barbe et sa perruque. Il ôte sa veste et pose un bonnet sur le siège passager. Il enclenche le contact, la camionnette démarre. Bientôt, elle est de retour à l'entrepôt, où elle se gare parmi celles des autres Pères Noël de la ville. Il récupère ses affaires, descend du véhicule et monte dans sa vieille Audi. Vingt minutes plus tard, il a regagné son domicile. Le Père Noël se déshabille et se démaquille. En se couchant, il n'est à nouveau plus que Charles Dubois.





Croyance

Claire

Et si c'était vrai ?

Debout devant son frère Maxime, les poings serrés, les lèvres pâles, il crie :

« C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! »

Un grand frère, ça vous persécute, ça vous raconte des histoires horribles, ça vous fait croire aux monstres sous le lit. Maxime ne déroge pas à la règle.

Les parents sont en haut, ils n'interviennent pas : ils se disent que les deux frères jouent bruyamment. Alors que dans le salon, une tragédie est en train de se jouer.

Nicolas a la gorge serrée. Il regarde son frère d'un air de défi mal assuré. Celui-ci a un sourire victorieux : il sait qu'il a réussi à semer le doute dans la petite tête blonde de son frère.

Alors, devant le sapin décoré, sentant ses illusions qui s'envolent en même temps qu'il maudit tous les grands frères de la terre, Nicolas lance un dernier, un tonitruant : « C'est pas vrai ! »



M. Dubois s'est perdu

Initiation

Claire

Marc Dubois s'est perdu. Indéniablement. Au milieu du grand amphi surpeuplé, il a perdu ses repères. En bas, sur l'estrade, point de mire de toute l'assemblée, le directeur et les membres de l'administration prononcent leur discours de bienvenue, montrent des chiffres, présentent les objectifs de l'école. Ils dévoilent, ils résument le futur de ces étudiants assis sur les degrés de l'amphi : les uns les écoutent avidement, les autres regardent les mouches voler.

Les diapositives et les schémas défilent sur l'écran. Coursus, première année, deuxième année, stages. Stage à l'étranger. Agreg ? Thèse ? Vie active. Recherche ? Contacts.

Marc est perdu. Tous ces étudiants, encore anonymes, assis à côté de lui, semblent tellement à l'aise. Certains discutent discrètement, d'autres approuvent la dernière phrase du directeur en prenant des notes. À un moment, certainement, une personne se lèvera sur l'estrade, et, fixant Marc, lui dira, devant tout l'auditoire qui braquera alors son regard sur lui :

— Mais enfin, jeune homme, que faites-vous ici ? Ce n'est pas là votre place.

L'humiliation, le visage blême, la sueur sur le front. Marc en frémit, sent déjà son estomac se nouer et son esprit s'engourdir. De petites lucioles noires dansent devant ses yeux.

Marc est réveillé par un éléphant. Oui, un éléphant. Ou plutôt, le barissement de la trompette dont joue à ses oreilles un jeune homme aux cheveux châtain. L'éléphant, d'un rose vif, est en fait une mascotte imprimée sur son sweat noir. Il y a beaucoup de bruit, et beaucoup d'éléphants qui dansent sur les vêtements noirs des musiciens qui vont de rangée en rangée, sautent de table en table.

Où est-il tombé ? Autour de lui, les nouveaux élèves rient, applaudissent. Sur la scène, un étudiant portant un polo d'une couleur indéfinissable tente de prendre la parole, mais est constamment interrompu par les explosions de chansons de ses soi-disant collaborateurs. Le directeur et ses collègues

ont disparu, laissant la place à une bande d'énergumènes bruyants et gesticulants. Dans la salle, pas un n'a plus de 23 ans. Les personnes qui prennent le micro par la suite sont la cible de nouvelles salves de chansons. L'un d'eux se fait enrouler dans un épais scotch brun. La situation est hors contrôle.

Il semblerait néanmoins qu'un message soit passé. Les étudiants, suivant leurs aînés, sortent de l'amphi en bavardant, dans une même direction. Marc ne sait que faire, jusqu'à ce qu'un vieux de la vieille lui tape sur l'épaule :

— Eh, les gars, je l'ai !

Puis à Marc :

— Toi, tu seras *le mec qui s'est endormi à l'amphi de rentrée*.



Un réveil douloureux

— Guillaume —

Le train quitte la gare. Dans moins d'une heure la semaine commence. Je me sens mal. Ce n'est pas tant le mal de tête — ça va un peu mieux, j'ai pris des cachets avant de partir. Non, je suis mal, tout simplement. Nous sommes mal. Ressaisis-toi, ressaisis-toi, retiens-toi de vomir. Respire profondément, réfléchis. Tu as une heure pour comprendre et trouver une solution.

Récapitulons. Samedi, Dubois mon collègue vient chez moi pour finaliser le dossier que nous étions censés rendre le lundi précédent et que nous devons rendre impérativement dès notre retour de week-end. À neuf heures nous nous mettons au travail, à dix-sept heures nous en avons fini. Vite fait mais bien fait, rien à redire. Je suis d'un naturel perfectionniste, et force est de constater que pour une fois, Dubois a fait du très bon travail et a été relativement sérieux. Il range son ordinateur dans sa sacoche, me dit qu'il va imprimer le dossier demain dimanche après avoir fait les dernières modifications de mise en forme que je lui ai suggérées et qu'il m'en enverra une copie.

J'aurais dû insister pour en faire une tout de suite, nous avions une imprimante à portée de main, mais sur le moment je suis tellement soulagé d'être débarrassé de ce fardeau que je lui fais confiance. Je n'ai qu'une envie, me coucher et m'accorder une petite sieste d'une demi-heure. Je baille, lui fais comprendre qu'il est temps pour lui de partir.

Je sors le raccompagner jusqu'à sa bicyclette, dont il me parle avec le plus grand enthousiasme depuis une semaine et qu'il tenait absolument à me montrer. Il change de bicyclette presque tous les mois. Non que l'envie l'en prenne, mais une fois on lui vole, une autre il la perd dans des circonstances rocambolesques. Cette fois c'est une bicyclette jaune, de facteur, mais il y a ajouté un coffre pour ses affaires et en a changé la selle. Elle est très longue, on peut s'y asseoir à deux, voire à trois.

« Comme ça, je peux emmener ma femme et la fille de ma femme en promenade », dit-il en rangeant la sacoche de son ordinateur dans le porte-bagage. Il a une femme, lui. . .

Il tient à m'emmener faire un tour. Je refuse mais il insiste. Rien qu'une demi-heure, le temps de nous remplir les poumons d'air frais, et il me

ramène, promis. Il fait beau, il fait bon, je cède et nous filons comme des étoiles.

Arrivés au centre-ville, il crève son pneu avant en voulant escalader un trottoir un peu trop abrupt. Plus de peur que de mal, mais nous voilà redevenus piétons. Il ne s'énerve pas, au fond il est juste gêné pour moi, qui vais devoir rentrer à pied. D'ici il y en a pour trois quarts d'heure de marche, à condition de presser le pas. J'ai la flemme et j'ai soif. Je n'ai pas besoin de prier Dubois, il propose spontanément de nous rendre dans un bar. C'est lui qui m'invite, pour se faire pardonner des ennuis qu'il me cause. J'accepte de bon cœur.

Erreur fatale ! Impossible d'entrer dans un bar avec Dubois et d'en ressortir la tête droite. S'il tient bien l'alcool, ce n'est pas mon cas, surtout à jeun. Au deuxième verre, repensant à ma rupture, je ne trouve pas le courage de dire non, et dès lors tout est perdu.

Je me suis réveillé tout habillé dans mon lit hier soir vers dix-huit heures. La soirée n'est dans ma mémoire qu'une succession de flashes. Une boîte de nuit, une seconde. Toujours plus d'alcool. Dubois me convainc de manger un champignon, je vois des pharaons danser sur les murs et je ne peux plus m'arrêter de rire maintenant que ma main droite est devenue gigantesque et toute blanche, avec un doigt en moins, comme Mickey. C'est à peu près tout.

Je me sentais tellement mal que j'ai juste eu la force de me traîner à la cuisine, mettre à sac le frigo et m'affaler sur le canapé devant la télévision, encore allumée ce matin quand je me suis réveillé, il y a une heure. J'ai essayé d'appeler mon acolyte, il n'a pas répondu. Je ne sais pas où il est passé, ni ce qui a bien pu lui arriver.

Mon téléphone vibre. Un message. Dubois me demande comment je vais. Lui s'est réveillé dans un champ aux Pays-Bas dimanche après-midi, et a réussi à être à l'heure pour rendre le dossier. . . hier matin ! Tout est bien qui finit bien, il a prévenu le patron qu'étant malade, je n'ai pas pu venir lundi.



En pure perte

Félix

Monsieur Dubois avait réussi dans la vie, selon tous les critères communément admis par la société individualiste de consommation. Il était cadre, plus tout à fait jeune mais encore très dynamique, apprécié de son supérieur comme de ses subalternes. Sa carrière suivait le cours ascendant qu'il pouvait espérer au vu de ses diplômes et de son application. Il avait fait l'acquisition d'une montre de luxe bien avant le cap fatidique de la cinquantaine. Son épouse répondait à ses attentes et le mettait en valeur lors des soirées mondaines. Ses enfants étaient aussi blonds et bien élevés qu'on aurait pu le désirer et s'attiraient les compliments de leurs professeurs. Il avait 272 amis sur Facebook.

Mais un soir, monsieur Dubois se perdit dans les yeux d'une fille. Une demoiselle rencontrée dans un bar où il était venu boire quelques verres avec des collègues. Une demoiselle qui l'avait fait parler, qui lui avait fait entrevoir des réalités insoupçonnées. Il l'avait revue, cela avait duré quelques semaines. Puis la demoiselle a disparu. Après cela, monsieur Dubois n'était plus le même homme. Il n'arrivait plus à se satisfaire des plaisirs médiocres que lui procurait sa vie rangée. Alors, il se perdit dans le stupre. Il passa ses nuits dans les lupanars, recherchant dans le trop-plein de sensations une échappatoire à ses angoisses existentielles. Les conséquences ne se firent pas attendre. Sa femme demanda le divorce et sa carrière commença à péricliter. Monsieur Dubois se perdit alors dans l'alcool, puis dans tout ce qu'il put trouver pour se perdre, avant de perdre définitivement conscience sur un lit d'hôpital.

Monsieur Dubois est dans une forêt sombre et inextricable. Du fond de son sommeil, il agite les bras en tous sens, il hurle, mais personne ne vient à son secours. Il avait voulu sortir des clous pour se trouver lui-même, mais il était trop tard et sa tentative ne le conduisit qu'à sa perte.



La pluie

Charles-Pierre

Juste le temps que la pluie cesse, s'était dit Fred.

Fred venait de pénétrer dans le musée. À peine s'était-il assis qu'il bisquait contre l'absence de wifi dans ce bâtiment pourtant public. Il n'y avait plus grand-chose à faire à part visiter. Visiter un musée ? C'est un truc de vieux, ça. Fred avait vingt ans et il était plutôt Stallone que Flaubert, plutôt Endemol que Picasso. Alors un musée. . .

Mais le destin faisant bien les choses, il franchit l'huis de la première salle. Une grande statue en marbre, deux ailes déployées, pas de tête. La victoire de Samothrace. Il l'avait déjà vue dans un livre d'histoire, au collège. La photo l'avait laissé marmoréen, à l'époque ; mais là, face à cette statue de presque 3,5 m, perchée sur un piédestal de presque deux mètres, Fred se sentait petit. Il n'expliquait pas ce qu'il ressentait ; il trouvait que le drapé était magnifiquement rendu, certes. Que les proportions de cette femme étaient réalistes. Mais ce n'était pas ça.

Il se mit à marcher, sa statue en tête. Il grimpa les escaliers et se retrouva nez-à-nez avec la laitière. Oui, bien sûr ce n'était pas le nom du tableau mais pour lui Vermeer était batave et si la Hollande faisait du gouda, elle pouvait bien aussi faire des yaourts. Il fut d'abord frappé par la taille du tableau. Il l'eût imaginé immense et il était un peu déçu. Et puis les couleurs avaient mal vieilli. Ça manquait de contraste, c'était sombre. Les types de chez Nestlé avaient dû passer quelques jours à la photoshopper, celle-là !

Et pourtant, maintenant qu'il était si proche du tableau, il pouvait en voir des détails qui lui étaient inconnus. Il y avait un véritable arrière-plan, pas un marron uni comme il le croyait. Les yeux de la jeune fille étaient plus vifs, plus expressifs, plus profonds que dans son souvenir laitier. Il n'aurait su si dire le tableau était beau ou pas, mais il aurait pu rester des heures à la contempler. Il n'aurait jamais cru qu'une image puisse autant lui parler.

En montant encore un étage, il découvrit Argenteuil. Enfin, la régata à Argenteuil de Monet. Du bleu, du blanc un peu cassé, du gris, des touches de pinceau, pas un seul personnage, un bateau sur la mer. Un vieux voilier. Il ne savait pas pourquoi c'était magnifique mais il en était convaincu. le reflet des voiles dans l'eau, peut-être. Il ne se passait rien dans ce tableau,

mais on ne pouvait pas en dire autant de sa tête. Il voyait le vent gonfler la voile, il imaginait l'équipage en train de jurer. Comment était-ce possible ?

Le dernier étage l'acheva. Dans une grande salle, un Jackson Pollock et un Kandinsky. En regardant le Pollock, il savait dorénavant que des touches de peinture jetées sur une toile pouvaient avoir un sens. Il se sentait l'une d'elles. Rouge sang, à priori perdue, mais partie intégrante d'un mouvement d'ensemble. Il ne comprenait pas ce qu'il comprenait mais ça lui plaisait ainsi. Il savait qu'il était en train de changer. Il ne gérait plus rien.

Quelques cercles finirent de l'achever. D'ordinaire, en voyant une telle peinture, son réflexe aurait été de remercier son petit neveu ; des cercles, un peu de bleu, un peu de rouge, du noir, des cercles. C'est tout. Et pourtant là, il ressentait quelque chose face à cette toile. L'harmonie des couleurs ? Elles étaient si simples. L'harmonie des proportions, peut-être ? Peut-être. Ce n'était pas important. Il n'y avait plus ni ailes déployées ni yaourts ni voiliers et il était pourtant pris à la gorge.

Il sortit. La pluie s'arrêtait. Il leva la tête et vit le soleil de fin de journée illuminer la tour Saint-Jacques, encore ruisselante de pluie. Et si ça n'arrivait pas que dans les musées ?



Monsieur Dubois s'est perdu

Anastazia

Monsieur Dubois, lorsqu'il était enfant, rêvait d'être aviateur. Avec la veste en cuir et la casquette sur l'œil, ça marche du tonnerre avec les filles. Il le sait, il l'a vu à la télé. Et puis quand on est aviateur, on voyage à travers le monde, on cumule les conquêtes et on écrit des livres qui parlent de prince et d'étoiles.

Monsieur Dubois, lorsqu'il était adolescent, rêvait d'être artiste. Avec le regard lointain, les cheveux ébouriffés et la voix suave. Ça marche du tonnerre avec les filles. Il le sait, il s'est fait plaquer pour ce genre de mec. Et puis être artiste c'est pas très compliqué : une guitare sèche, un feu de camp... le plan classique.

Monsieur Dubois, lorsqu'il atteignit la majorité, se mit à rêver situation, gros salaire et belle bagnole. Un cadre supérieur. Avec le costard trois pièces et la Rolex qui va avec. Ça marche du tonnerre avec les femmes. Il le sait, il a vu la Première Dame. Et puis pour être cadre, y'a pas trente-six solutions : il fera prépa et école d'ingé.

Aujourd'hui, Monsieur Dubois s'est perdu. Il se sent ridicule dans son costard sur mesure. Il se sent con quand il joue au golf avec son patron. Il se sent trahi quand sa femme, cette jeunette de 25 ans, lui assure son amour éternel.

Il aurait dû être aviateur.



Ascension

Romain

La lumière des phares éclaire soudain le parking souterrain. Balayant l'obscurité, les deux faisceaux entament un ballet bien connu. Quelques crissements de pneus plus tard, ils achèvent leur course sur un mur. On y peut lire « M. Dubois, Président ». À l'intérieur du véhicule, un homme est en train d'ajuster sa cravate. Après une inspection méticuleuse dans le rétroviseur, il sort finalement de son véhicule, claque la portière, et active la fermeture centralisée. D'un pas assuré, la silhouette s'éloigne en direction de l'ascenseur, faible îlot de lumière dans ce parking où les ombres ont repris leurs droits. À chaque nouvelle étape, M. Dubois a su prendre le chemin du succès.

Ding ! Les portes s'ouvrent, l'homme entre et presse d'un geste mécanique le bouton du onzième étage. Les portes se referment et l'ascension commence. Au-dessus de l'interphone destiné aux situations d'urgence, le logo de l'entreprise, gravé en lettres d'or. Sur le mur opposé, une note de service indiquant les excellents résultats du dernier exercice comptable, et l'organisation d'une soirée de Noël pour remercier salariés et partenaires. À chaque nouvelle étape, M. Dubois a su prendre le chemin du succès.

Ding ! Des gens entrent et saluent avec déférence l'homme qui les accueille avec un sourire. Poignées de main, échanges de nouvelles quant aux projets en cours, compliments pour les prix récemment obtenus. . . Le moral est au beau fixe, renforcé par l'achat récent de nouveaux fauteuils en cuir. L'ascension se poursuit, les gens descendent peu à peu, non sans un dernier signe de tête. À chaque nouvelle étape, M. Dubois a su prendre le chemin du succès.

Ding ! Onzième étage. L'homme traverse le hall et atteint le bureau de sa secrétaire. La jeune femme lève les yeux de ses dossiers, lui sourit et le salue avec enthousiasme. Il lui demande comment elle va, si elle a besoin de quelque chose, et lui remet son invitation pour la soirée de Noël. L'intéressée sourit de plus belle, accepte l'enveloppe et le remercie chaleureusement. L'espace d'un instant, son regard se voile en s'arrêtant sur l'alliance au doigt de son supérieur. À chaque nouvelle étape, M. Dubois a su prendre le chemin du succès.

Atmosphère feutrée. Les stores sont encore baissés. Un climatiseur ronronne doucement. L'homme est assis devant son bureau. Seul. Dans le noir. Un écran d'ordinateur projette sur lui sa faible lueur. Le logo bleu d'un réseau social. Des photos de mariage. L'ancien numéro deux de la boîte, M. Durand, rayonnant. La mariée, toujours aussi splendide. Aujourd'hui Mme Durand, hier Mme Dubois. L'homme prend sa tête entre ses mains. Une petite enveloppe dans un coin de l'écran. Un message de son fils qui ne veut plus le voir et qui lui demande d'arrêter de le contacter. Ses épaules s'affaissent. Son corps commence à s'agiter de tristes soubresauts. M. Dubois pleure.

À chaque nouvelle étape, M. Dubois a su prendre le chemin du succès. Mais ce glorieux parcours lui a coûté le reste. À de nombreuses reprises, il aurait pu prendre une autre voie, il aurait pu changer de trajectoire, il aurait pu faire demi-tour. . . Mais il a persisté. Aujourd'hui, M. Dubois se demande ce qu'il fait là. Aujourd'hui, M. Dubois se dit qu'il s'est perdu.



Dans la peau d'un personnage célèbre

Exercice de style

— Charles-Pierre —

— Alors je vous le lis. C'est un sonnet qui s'appelle « Les yeux de l'Automne ».

J'aime à me balader dans ces villes inconnues,
Où les sens s'étiolent, ouvrent à l'inconnu.
Toutes les odeurs deviennent frémissantes,
Et les amours ne peuvent qu'y être poignantes.

Une chevelure blonde et un pas preste et léger,
M'ont enfin permis d'accéder à la beauté.
Elle se retourne, j'ai peur. — Pourquoi me suivez, Monsieur ?
— Les déesses grecques doivent être bien jalouses.
Et votre nom doit faire trembler bien des épouses.

Le soir, seul dans ma chambre d'étudiant, je pensais.
Avais-je vu un ange, Werther m'avait-il menti ?
Et je m'endormais, ivre de mes sens trop remplis.

Le matin, à ma porte la bonne tapait.
Ces gens-là ne connaissent que la sensation.
Et ne pourront jamais toucher à l'émotion.

— Voilà. Pas mal, hein ?

Regard gêné.

— Écoute Charles, je pense que tu devrais le garder pour le prochain recueil. Il y a encore quelques points à revoir... C'est une ébauche, je suppose ?

— Bien sûr, mais je voudrais ton avis, par exemple le style, c'est bien ?

— Déjà, j'ai pas bien compris pourquoi ton deuxième quatrain faisait cinq vers. Et puis c'est bancal, on s'y perd.

— C'est que je suis embêté pour ça, mais si j'enlève un vers ça veut plus rien dire. Et je vois pas ce que tu veux dire par bancal. Je décris le poète face à l'infini, seul dans un monde de brutes.

— Bien sûr, c'est un thème qui tu affectionnes mais tu en parles déjà dans l'*Albatros*. . . Mieux en plus. Et ce Werther qui ment, on n'y comprend rien. Au moins, il y a douze pieds dans ce vers-là, ceci dit. Et cette cheville en forme de diérèse au deuxième vers, c'est d'un malvenu. . . Et parfois ça ne veut rien dire. . .

— Si tu parles de « Elle se retourne, j'ai peur. — Pourquoi me suivez, Monsieur ? », c'est parce que ça faisait déjà quatorze pieds alors j'ai dû couper un peu. . . Mais l'évocation des déesses grecques, c'est pas mal, ça, les déesses grecques ?

— C'est charmant. Mais faire rimer ça avec une insinuation d'adultère c'est d'un culot ! Non franchement, Charles, t'as bien bossé sur ces *Fleurs du Mal* mais là tu devrais plus toucher une plume pendant quelque temps.



Le jour du jugement dernier

Anastazia

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Enfants et vieillards, riches et pauvres,

Nous sommes rassemblés, ici et maintenant, pour le Grand Final. Ce jour tant attendu est enfin arrivé, et, ce soir, je serai votre maître de cérémonie. Approchez, il reste des places devant. Tout le Monde est bien installé ?

Bon. Commençons par un petit rappel historique : il y a 4,5 milliards d'années que la Terre est apparue. 3,5 milliards d'années plus tard naquit la première cellule. Puis tout s'est emballé : *Homo sapiens*, l'écriture, la Renaissance, Facebook et Britney Spears. — Pour les retardataires, demandez aux nouveaux, ils vous expliqueront. — L'humanité a vécu. Elle a appris, elle a évolué. Elle doit maintenant rendre des comptes. Pendant tout ce temps, je vous ai observés. Certains ont été méritants... d'autres moins. Globalement, vous avez tous fait des erreurs. Mais ces erreurs m'aideront à prendre ma décision finale.

Vous avez participé au « Grand Jeu de la Vie », un concept assez révolutionnaire que nous avons breveté il y a quelques milliards d'années. Le but était d'étudier les relations d'interdépendances entre les espèces et leur habitat naturel au cours de l'évolution. Nous avons évidemment prévu l'avènement d'une espèce plus puissante que les autres. Cependant, nous avons été surpris par certains détails ; notamment le fait que ce soient les mammifères qui dominent, ou encore ce culte étrange que vous avez voué à votre créateur et qui a donné lieu à des tueries en mon, ou plutôt en mes noms. Ah, et oubliez toutes ces conneries de religion, d'enfer, de paradis ou de purgatoire. Quant à tous ceux qui m'ont demandé de l'aide ces dernières années, c'était inutile. Il était impossible pour moi d'intervenir, de peur de fausser la manip'. Et là, il aurait fallu tout recommencer à partir du Big Bang.

Heureusement, tout s'est bien passé, nous avons fini dans les temps. Une publi est prévue pour dans quelques siècles. En attendant, le matériel sera stocké en chambre froide. Je n'ai qu'une chose à vous dire : merci d'avoir participé à l'expérience.

Ma proie préférée

Je largue ou je largue pas

Cécilia

Aujourd'hui, c'est la dernière fois que j'vois le docteur. Il relit ses papiers. « Des progrès », qu'il m'dit. Mais moi, j'sais que c'est que des foutaises. J'lui ai raconté des bobards, des trucs que les pys ils aiment bien entendre. J'lui ai dit que mon daron il m'tapait, qu'ma daronne elle buvait. Il avait répondu, avec l'air tout content d'sa belle phrase : « Et quel est votre sentiment à ce sujet ? », et moi j'avais continué d'lui balancer des conneries sur mes malheurs de gamin. « Des progrès », qu'il me dit. Mais on a parlé que d'mon passé, d'il y a longtemps. On a pas du tout parlé du viol. Ah oui, parce que j'vous ai pas dit, c'est l'juge qu'a dit que j'devais voir le psy, parce que j'ai violé une gosse de 17 ans dans un parc. Moi j'sais pas, j'me souviens plus bien, j'étais bourré. Mais ils m'ont posé des tas de questions, puis ils ont dit que j'étais « pas responsable », et ils m'ont fait voir un docteur. Un docteur à qui j'ai raconté que des cracs. Et là, maintenant, c'est l'dernier jour. « Des progrès », qu'il m'dit. Et moi, ça m'fait tout drôle, ça m'fait m'sentir pas bien. J'sens bien qu'il a compris. Il sait que j'ai pas dit la vérité. Il sait que j'ai pas parlé de tout ça qui m'embête dans ma tête. J'vois dans ses yeux tous tristes qu'il voudrait que j'balance le morceau. Mais moi, j'peux pas faire ça. « Des progrès », qu'il m'dit, avec son air tout chose. Arf, il a les mêmes yeux qu'ma p'tite sœur, celle qu'est morte dans l'accident. Il m'regarde avec son regard, là, alors j'hésite. J'balance, ou j'balance pas ? J'l'ai violée cette nana, mais c'est pas ça qui s'est passé dans ma tête. Ils savent pas c'qui s'passe chez moi, dans ma caboche. J'veux pas lui dire, mais il est là qu'il attend avec son crayon. Alors merde, j'vide mon sac, et j'pleure, et j'lui dis : « Vous savez, la fille qu'j'ai violée, j'l'ai prise parce qu'elle avait des couettes. J'ai pas bien vu, j'étais défonc', mais en vrai, j'préfère les p'tites filles ». Et j'pleure de dire ça, parce que ma p'tite sœur, elle me manque.



Partie de chasse

Simon

C'est l'hiver. Les jours raccourcissent et les jupes s'allongent. C'est l'époque où tout le monde rêve d'un bain brûlant, d'un chocolat chaud et d'un âtre tiède sous un feu de bois tout juste éteint. C'est aussi l'époque où les gens se rapprochent pour ne pas s'engourdir. C'est la grande étreinte à trente-sept degrés, dans les métros, dans les cafés, dans les maisons. C'est le moment où personne ne veut dormir dans un lit glacé, où chacun cherche des pieds moins froids que les siens, ne serait-ce que pour une nuit.

Ma proie préférée, c'est la jolie fille pas trop sûre d'elle. Celle qui met un pantalon, qui se fait belle sans trop y croire, qui panique parce que les fêtes de fin d'année ne vont pas arranger ses rondeurs supposées. Celle qui est mignonne et qui l'ignore. Celle-là, par exemple.

La vingtaine tout juste entamée. Des lunettes d'étudiante studieuse posées sur un joli minois. Les doigts qui dépassent d'une paire de mitaines rayées multicolores et les cheveux savamment engoncés dans un bonnet assorti. Une écharpe blanche tricotée sort de son lourd manteau de laine qui laisse deviner un pantalon vert.

Excusez-moi, mademoiselle. Pourriez-vous m'indiquer la rue Truc, je vais au café Machin. C'est sur votre route, ah ça tombe bien. Laissez-moi vous offrir un verre pour vous remercier. C'est toujours pareil, à quelques variations mineures près. Et ça marche. C'est l'hiver. La fille n'attend que ça. Pas besoin de faire compliqué. Surtout pour une seule nuit.

Elle a insisté pour que ce soit chez elle. Pourquoi pas. Moi, ça m'est égal, tant que j'arrive à mes fins. Elle enlève son manteau, et je me félicite de mon choix. Je ne m'étais pas trompé, elle est superbe. Et là, tout va très vite. Les deux malabars dans le salon, le bâillon, la descente à la cave, les caméras, les matraques, les cordes, les cravaches, les martinets et les produits ménagers pour récupérer.

*

Ma proie préférée, c'est le mauvais dragueur qui se croit supérieur face au sexe faible. C'est l'hiver. La saison pour faire son beurre, quand on tourne des *snuff movies*.



Petite leçon de fin de soirée

Romain

Il doit être un peu plus de minuit. La soirée a un peu tardé à commencer mais l'ambiance a fini par s'installer. Je me sens à l'aise, parfaitement dans mon élément. Alcool aidant, les gens se laissent aller et s'autorisent quelques excès... Parfait. À moi de jouer.

Je recherche ma cible des yeux. Je l'ai repérée depuis le début de la soirée. Grande, fine, en apparence très propre sur elle, mais avec un regard qui dit tout le contraire. J'ai hésité un instant avec une rousse aux formes généreuses, mais finalement je suis resté sur la blonde. C'est ce petit air hautain... Clairement habituée à plaire et à mener le jeu. Ma proie préférée. Elle n'a aucune chance. Mon flair ne me trompe jamais.

C'est vrai, je l'avoue : je plais énormément. Ne le prenez pas mal messieurs, vous n'y pouvez rien, et moi non plus. C'est comme ça, c'est tout, un simple constat. Vous aurez beau faire tout ce que vous voudrez, au final elle finira par craquer. Et si elle ne craque pas, je vous la laisse : c'est qu'elle n'a vraiment aucun goût.

Ah, tiens, son mec vient de partir. Voyons voir... Gagné ! C'en est presque trop facile. À peine le pauvre bougre est-il hors de vue qu'elle se dirige d'un pas nonchalant vers moi. À ma place, vous auriez sans doute alors tenté quelque chose d'idiot, comme lui sourire ou lui adresser la parole. Mais vous n'avez aucune classe. Moi si.

Ça y est, la voilà. Elle a innocemment posé son verre non loin de moi et fait mine d'examiner le buffet. Elle est plutôt bonne actrice, mais je vois clair dans son jeu : nous savons tous les deux pourquoi elle est là. Un furtif regard en arrière, et elle finit par se lancer. Elle tend discrètement la main vers moi, m'attire à elle. Je savoure le contact de sa peau et la chaleur de ses lèvres. Quelques instants après nous ne faisons plus qu'un.

Mon existence s'achève ainsi entre plaisir et volupté. À tous ceux de mon espèce, je le dis haut et fort : il y a pire condition que celle d'un chocolat.



L'art et la manière

Félix

Dans la vie, il faut savoir varier les plaisirs. Évidemment, chacun a sa petite marotte, surtout dans mon métier, mais il est dangereux de trop s'y tenir. On s'encroûte, on devient prévisible, et alors la fin est proche. L'important, c'est de toujours brouiller les pistes. Jamais deux fois le même endroit, jamais deux fois le même mode opératoire.

J'ai commencé par faire dans le sensationnel. À l'époque, j'étais jeune et fougueux. Je me suis imaginé qu'un viol sur mineure de quinze ans avec actes de barbarie allait me propulser sur le devant de la scène et me faire marcher sur les traces de mes héros. Je n'ai pas lésiné sur le sordide ; aucun détail macabre n'a été omis. Dans un premier temps, ça n'a pas trop mal marché. L'actualité était plutôt plate et mon coup d'essai a donné du grain à moudre à ceux qui n'avaient rien à dire. Mais j'étais encore loin du compte pour entrer dans la légende. Avouons-le, l'ensemble était plutôt brouillon. L'hémoglobine ne paye plus. Les gens veulent de la précision et de l'exactitude, et là, tout le monde y a vu l'œuvre d'un amateur. J'ai bien cru que cette première tentative serait la dernière.

Heureusement, je me suis ressaisi. J'ai patiemment perfectionné ma technique, le temps de me faire oublier. À l'heure de l'analyse ADN, on n'a plus le droit à l'erreur. Il faut faire attention à chaque détail, il en va de sa crédibilité. L'originalité ne peut se dispenser de la rigueur.

Les affaires ont repris. Une petite vieille étranglée dans son appartement avec la laisse de son caniche, ça remue une frange non négligeable de la population. Un trader étouffé avec des billets de banque, ça excite toute la jeunesse contestataire gauchisante. Un publiciste émasculé à la pince coupante, ça fait jubiler la vieille garde du féminisme radical. Il y en a vraiment pour tous les goûts.

Tout récemment, j'ai versé dans le gothique. Un jeune garçon séquestré dans une cave pleine de symboles satanistes et finalement décapité d'un coup de braquemart. Cette mise en scène a demandé un gros travail préparatoire de documentation. Je ne crois pas qu'un seul érudit ait pu pointer la moindre erreur de reconstitution historique. Je suis très perfectionniste.

Avec les années, j'ai tendance à revenir à mon premier amour, le viol sur mineure de quinze ans. C'est vraiment ma proie préférée. J'y retourne

avec délice, mais aussi avec modération. Encore une fois, ne pas se répéter est une règle élémentaire de survie. Ceux qui vous suivent en pointillés ont peu de chances de remarquer les motifs récurrents, mais vous pouvez être sûr qu'il existe toujours quelqu'un qui vous suit depuis le début et qui saura vous démasquer en cas de laisser-aller.

Heureusement, la contrainte est pour moi le plus puissant des stimulants. C'est elle qui me pousse à innover, à surprendre et à éblouir. C'est elle qui me tient éloigné des poncifs et des lieux communs. La routine est une petite mort, et c'est pour m'en prémunir que j'ai choisi d'être auteur de romans noirs.



À ce moment, le téléphone sonna

Horaires flexibles

Félix

— James, vous êtes vraiment un homme plein de ressources.

Svetlana avait prononcé ces mots d'une voix suave et languissante en dénouant ses longs cheveux blonds ondulés. James n'y tenait plus. Cette mission dans un pays si froid et inhospitalier lui avait semblé jusqu'à présent manquer cruellement d'agrément. Il aimait beaucoup son travail, mais il ne pouvait s'en satisfaire sans quelques petits à-côtés. Et l'ouverture qu'il venait de se ménager lui semblait amplement suffire à le dédommager du déplacement.

Il défit d'un geste souple et viril le nœud de sa cravate tout en posant la coupe de champagne qu'il tenait dans sa main droite. Seule une demi-longueur de canapé le séparait de sa conquête sibérienne. Il la franchit d'un bond félin et laissa errer quelques secondes son regard sur deux rondeurs nacrées porteuses d'heureux présages. Il se fit bientôt plus tactile. Svetlana pencha la tête en arrière et émit un « non » qui voulait dire « oui ». James, sans cesser de badiner, serra plus étroitement sa proie, laquelle prenait une part de plus en plus active à la tournure que prenaient les événements.

À ce moment, le téléphona sonna. James se leva d'un air las et décrocha le combiné. Son interlocuteur ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Le loup est entré dans le repaire du léopard des neiges.

James posa la main sur son pistolet miniature en se disant que, décidément, le service de la Couronne et une vie sentimentale épanouie ne faisaient pas bon ménage.



Un appel en absence

Cécile

« Ouille. Ma tête. »

C'est sur ces pragmatiques pensées que Jenny se réveilla. Elle s'étira, se retourna, se réenroula dans la couette et tenta douloureusement d'ouvrir les yeux dans la lumière vive. « Merde. Je suis où ? » La soirée de la veille lui revenait par bribes, malgré l'alcool abondamment absorbé cette nuit-là. « Ah oui, c'est vrai. » Au milieu des souvenirs de fous rires éthyliques lui apparaissait un charmant jeune homme, cheveux bruns savamment décoiffés, yeux verts rieurs et sourire espiègle. Elle regarda prudemment par dessus son épaule : le garçon qui dormait pour l'instant d'un sommeil profond et légèrement ronflant correspondait assez bien au casting.

Elle récapitulait mentalement son programme de la journée en se rhabillant lorsque ses yeux tombèrent sur la pendule. « Merde ! » Elle était à la bourre pour son rendez-vous aussi capital que matinal avec sa direction des ressources humaines.

Elle observa l'homme endormi et chercha du regard un papier et un stylo.

« Plam ! »

Le bruit de la porte qui claquait réveilla Greg. Lui aussi s'étira et se réenroula dans couette en rassemblant ses souvenirs de la veille, aidé dans cette tâche par le discret parfum des cheveux de Jenny sur l'oreiller. Le souvenir de cette petite blondinette aux formes généreuses et aux yeux pétillants acheva de le réveiller. Il ouvrit les yeux et tomba sur un petit mot. « Je dois partir, désolée. STP, rappelle-moi au 06 Jenny »

« Merde. » Il était mauvais à ce jeu-là. Il rappellerait toujours trop tôt ou trop tard, et ne comptait plus les filles qui lui avaient échappé. Il s'assit sur le lit, pensif et perplexe, le petit mot dans une main, le téléphone dans l'autre et un pan de la couette préservant sa décence.

« Pétard, il me saoule lui avec ses demandes onctueuses, ses paroles mielleuses et son regard pervers. »

Jenny était assise face à son directeur des ressources humaines, avec toute la dignité qu'elle pouvait conserver sous un regard lubrique sur sa poitrine. De toute façon, elle n'écoutait pas ce qu'il disait, elle était trop concentrée sur son téléphone, sagement réglé en vibreur au fond du sac qu'elle tenait sur ses genoux.

« Gniiiiii ! » Greg parvint à éteindre le grille-pain avant que les flammes ne prennent trop d'ampleur. Il avait décrété que les bonnes décisions se prenaient les bonnes journées, et que les bonnes journées commençaient par un bon petit déjeuner. Malheureusement, distrait par le souvenir des boucles blondes de sa Cendrillon personnelle, il avait oublié de surveiller à la fois le toaster et ses œufs au bacon. Qui étaient du coup maintenant franchement caoutchouteux : décidément, ça commençait mal.

« Bon, il fait quoi ?! » Jenny marquait son impatience pour la quinzième fois de son après-midi shopping-copines. « Allez, stresse pas, si c'était aussi bien que ce que tu nous as raconté, il te rappellera forcément ! » Ses amies la rassuraient patiemment, l'œil égrillard et le sourire narquois.

« Bon, j'fais quoi ? » Assis devant un bol de pâtes, seul repas disponible à quatre heures de l'après-midi, Greg, qui était sorti pour s'aérer l'esprit, était plongé dans des abîmes de perplexité et d'indécision. « Si je la rappelle maintenant, elle va croire que je suis un mec collant et à ses pieds. Non, il faut que je la fasse patienter un peu. » Fier de sa décision ferme et virile, Greg rangea son téléphone dans sa poche et termina sa carbo d'un vigoureux coup de fourchette.

« Ah mais non mais je peux quand même pas aller sonner chez lui pour le revoir, quoi !? » Jenny était passée des manifestations d'impatience aux signes du désespoir le plus profond. Ses copines réagirent de la seule façon raisonnable dans cette situation : « Allez, viens, ce soir on sort entre filles, ça te changera les idées ! »

« Alors, à ton avis, c'est bien comme ça ? » Le débat final avait duré près de vingt minutes : sous l'œil vigilant de son meilleur pote, un dragueur invétéré et auréolé de nombreux succès, Greg avait mis la touche finale à son scénario de conversation. Il comptait appeler Jenny dès ce soir, et cette fois tout allait être parfait.

« Ah bon, tu trouves ? » Jenny minaudait face à un grand noir body-buildé, qui la complimentait très banalement sur sa coiffure. À quelques mètres de là, dans l'obscurité de la boîte, les gloussements des copines qui attendaient qu'elle conclue étaient opportunément couverts par la musique assourdissante. Bien décidée à s'amuser pour oublier Greg, Jenny se hissa sur la pointe des pieds, et se jeta goulûment sur les lèvres de son prétendant. C'est à ce moment que son téléphone sonna. « Bah, je verrai ça plus tard ! » se dit-elle in petto.

« Encore un plan foireux qui répondra jamais ! » Greg se releva, contrarié, jeta le papier à la corbeille et alla se coucher.



Mort de peine

Simon

Partout dans la prison, les lumières s'éteignirent d'un coup. Elles clignotèrent à quelques reprises avant de se stabiliser sur une teinte plus chaude que d'habitude. Au même instant, un bourdonnement soutenu avait commencé à se faire entendre. George était bien assis, à sa grande surprise. Il se dit que c'était sûrement fait exprès. Un peu comme le rembourrage dans les cercueils. On veut ce qu'il y a mieux pour nos morts, comme ça ils ne sont pas tentés de revenir mettre le boxon.

Une autre surprise, on lui avait menti. Le couloir de la mort porte mal son nom. Il arrive qu'on en revienne de la même manière qu'on y est allé, sur deux pieds et le pouls battant. Comme il y a deux jours, par exemple, à la fin de la répétition. George avait failli s'évanouir lorsqu'on lui avait passé une éponge sur son crâne rasé. Il était pourtant resté assez conscient pour se voir vomir au moment où son bourreau avait mimé la fermeture de l'interrupteur. C'est lorsqu'on l'avait détaché que George avait pu apercevoir le vieux téléphone vissé sur le mur. Il avait frêmi à la pensée que son seul espoir résidait dans un bête appareil électronique au design dépassé.

Tuer un flic, c'est rarement un bon calcul. Même en légitime défense. La police avait estimé qu'une bavure n'en était vraiment pas une, pour peu que la victime soit noire. Ils n'étaient pas tombés loin. Un témoignage n'en est pas vraiment un, pour peu que le témoin soit noir. Une association s'était émue de son cas. Les médias s'étaient emparés de cette émotion. Les politiques jouaient leur campagne sur cette médiatisation. Sa famille le pleurait. L'Amérique le défendait. Internet militait. Le monde entier, à quelques exceptions près, appelait de tous ses vœux le coup de fil du seul homme qui pouvait encore défaire ce qu'un tribunal avait fait.

Dans le Bureau Oval, le Président des Cinquante États avait demandé à ses conseillers de sortir. Devant lui s'étalait le gras des titres d'articles. Les principaux journaux made in USA, mais aussi une sélection réfléchie de publications issues de la presse étrangère. On déplorait la mort d'un innocent, ou la mort d'un coupable. Rares étaient ceux qui trouvaient encore normal qu'on soit capital dans ses peines. Mais ceux-là même étaient les conservateurs qui avaient fait de l'ancien sénateur l'homme qu'il était

désormais, le grand conquérant à dos d'éléphant qui avait réussi à son tour à faire associer son nom à celui de la Maison Blanche. Il restait quelques heures. Le téléphone n'était pas loin. La grâce au bout des doigts.

Et voilà, on y était. George, toujours attaché, suait à grosses gouttes. Ou peut-être était-ce l'éponge humide que le casque mortel pressait sur son crâne. Derrière la vitre, le public attendait, plein d'espoir et de dégoût, voyeur et apeuré. Le contact s'établit, les électrons passèrent à toute vitesse, courant sans distinction dans le métal comme dans le corps, brisant les nerfs et la volonté. George, après quelques soubresauts, laissa échapper son dernier souffle et tomber sa tête.

À ce moment, le téléphone sonna.

*

Dans son bureau, le Président des Cinquante États donna une claque à sa fillette de dix ans. Ça lui apprendrait à jouer avec le téléphone de Papa.



Il avait vu

Romain

Il avait vu les tensions grandir entre les nations.
Il avait vu la guerre et les armes chimiques.
Il avait vu les corps dans les plaines occidentales.
Il avait vu les cadavres dans les montagnes d'Asie.
Il avait vu les dépouilles dans les villes africaines.
Il avait vu en rêve un autre humain en vie.
Il avait vu à son réveil un désert de silence.
Il avait vu un tabouret, une corde et une chaise.
Il avait vu le ciel, un monde flou, puis plus rien du tout.
Et à cet instant, le téléphone sonna.



Le jour où il/elle se décida à lui dire la vérité

Elle était là, au milieu de tous ces gens, si belle... Elle riait avec insouciance et distribuait généreusement ses sourires aux autres. Elle était trop occupée pour s'apercevoir qu'il la regardait à ce moment précis. Elle semblait comblée.

Lui aussi souriait, serrait des mains et riait... Oui mais jaune. Un sourire faux, une bonne humeur de façade. Personne ne savait. Cela faisait pourtant des mois qu'il dupait son monde ainsi : ses amis, sa famille... et elle, aussi. Des mois qu'il portait ce fardeau. Son secret le hantait et la culpabilité le poursuivait la nuit jusque dans ses rêves. Cela faisait maintenant deux semaines que ses nuits étaient blanches. Il était à bout.

Il la regarda à nouveau en coin. Elle était en train de plaisanter avec ses amis, pétillante et légère. Non, il ne pouvait pas lui faire ça. Lui dire la vérité, ce serait la briser, piétiner sa joie de vivre, semer à jamais le chaos et le doute dans son esprit.

Mais le remord le rongait chaque jour un peu plus. Il aurait dû lui dire depuis longtemps, chaque jour passé ne faisait qu'aggraver les choses. Pour autant il n'y arrivait pas. Il faudra bien pourtant, ça ne peut pas continuer ainsi !

Alors il se décida. Ce sera aujourd'hui. Quoi qu'il arrive tout basculera. Il choisit de profiter encore quelques instants du moment. Dans quelques minutes tout deviendra compliqué...

C'était l'heure, elle avança vers lui sans l'ombre d'une hésitation. Bien sûr que c'était le bon, elle l'avait toujours su. Encore quelques minutes et elle serait comblée. Pourtant elle trouva subitement que son regard était fuyant, le stress probablement. Peu importe, elle aura toute la vie pour le rassurer. Elle s'arrêta à sa hauteur et vit une larme au coin de son œil. Il semblait aussi ému qu'elle. Alors elle serra sa main dans la sienne, planta son regard dans le sien et répondit oui devant sa famille et ses amis les plus chers. Alors il serra sa main dans la sienne, planta son regard dans le sien et répondit non devant sa famille et ses amis les plus chers.



Une famille

Charles-Pierre

— J'ai toujours été gentille avec toi.

Stéphane n'aimait pas quand sa mère commençait la conversation ainsi.

— Même si je ne t'ai jamais aimé, quoique tu ne sois même pas mon fils, j'ai toujours essayé de te rendre heureux.

Et voilà, ça recommençait. Bien sûr qu'il était son fils. Fils d'une femme à la cinquantaine bipolaire, mais fils quand même. Il savait qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. Plus petit, il pensait que plus tard il saurait mieux gérer les crises de sa mère. Il avait vingt-cinq ans aujourd'hui et l'espoir s'était transformé en résignation.

— Maman...

— Et tu crois que je vois pas ton manège avec la voisine du dessus ? Conspirer pour tuer sa propre mère ! « Maman, je te fais la cuisine aujourd'hui ! » que tu m'as dit ce matin. Et en rentrant des courses je t'entends rire avec la voisine dans l'ascenseur ! Alors dis-moi Stéphane, comment tu vas la tuer ta pauvre mère ? Le poison dans la sauce du rôti ? Tellement facile ! Et tu crois que tu vas hériter et amener ta greluce en vacances au soleil ?

— Maman...

Stéphane savait que la seule chose à faire était d'attendre qu'elle se calme, seule. Et pourtant se disait-il, tant que Papa était là, tout allait bien. À repenser à son père, il avait oublié d'écouter la logorrhée de sa mère.

— Et moi, si je dois crever ce soir, si tu dois me buter, si tu dois empoisonner ta propre vieille mère qui t'a toujours aimé, et bien moi ce qui me rassure c'est qu'avec ta sœur vous allez vous entretuer pour l'héritage et vous vous cracherez à la gueule ! Et moi en sachant ça je peux partir en paix ! Alors sers-le ton rôti pourri, ça me fait pas peur !

Stéphane sentait sa gorge se serrer. Même si rien de tout ça n'était vrai et qu'il le savait, c'était dur à supporter, parfois.

— Mais voilà qu'il pleure, mon petit amour ! Excuse-moi pour la voisine, j'avais pas deviné que t'étais pédé ! Heureusement que ton père est mort quand t'avais six ans, il serait pas fier aujourd'hui.

Elle quitta le salon en claquant la porte. Stéphane pleurait à chaudes larmes. Elle revint un quart d'heure plus tard, le visage enjoué.

— Mais pourquoi tu pleures Stéphane ? Qu'est-ce qui te rend triste comme ça ?

Elle le prit dans ses bras. Il la serra, fort.

— Je suis désolée mon chéri mais je n'ai plus toute ma tête.

— Maman...

— Mais comment ne pas devenir folle quand son fils de six ans pousse son mari dans les escaliers ?



Au loup

Simon

C'était une fois de trop. Le mois dernier, sa mère était mourante, pour la troisième fois. Il y a deux semaines, elle était enceinte, puis plus, puis en fait si. La semaine passée, c'était tendu au boulot, des restrictions budgétaires en approche avec probables compressions du personnel. Et ce coup-ci ? Pas mieux : une maladie grave, foudroyante autant qu'incurable allait bientôt les séparer, dans trois semaines à tout casser.

— Tu ne peux pas me faire ça maintenant ! Pas maintenant !

Elle renifla entre deux sanglots. Il ouvrit la porte.

— Salaud !

Il empoigna fermement sa valise et franchit le seuil sans prêter attention aux noms d'oiseaux morveux qui le visaient sans l'atteindre. Il la laissait là. C'était enfin fini. Finies les crises à répétition, finies les excuses bidon. S'il les trouvait inventives au début, il commençait à se lasser des rediffusions. C'est ainsi qu'il la quitta, elle et ses agonies chroniques, elle et ses cataclysmes ordinaires. Overdose de mythomanie.

Après quelques heures passées à tenter d'inonder son appartement rien qu'avec ses yeux, elle s'interrompit brusquement, plus par sécheresse que par revirement d'humeur. Elle se dirigea lentement vers le secrétaire dans le coin de la chambre. Elle ouvrit un tiroir de vieux bois nouvellement verni et en tira une enveloppe. Celle-ci était tatouée d'un caducée et d'une éprouvette graduée, le logo du laboratoire d'analyse médicale à quelques rues d'ici. Elle en sortit à nouveau la funeste lettre pour y poser son regard. Assise sur le bord du lit, elle contemplait le Destin. L'eau affluait de nouveau, les vannes se rouvrirent.

À des kilomètres de l'appartement, du secrétaire et du Destin, il enclenchait la cinquième. Il avait finalement réussi à surpasser son irrationnelle pitié, à mettre en sourdine sa culpabilité. Il courait à coups de pieds sur l'accélérateur, courait retrouver sa belle. L'autre, la vraie, celle avec qui il voulait réellement être, celle qui ne passait pas son temps à lui mentir. Il entra aussi rapidement dans la maison de campagne qu'il était sorti de l'appartement. Son avenir lui sourit en le prenant dans ses bras. Il l'embrassa fougueusement en pensant à elle, à lui, à eux, et au bébé déjà en route.

Trois semaines plus tard, il avait déjà oublié cette histoire de maladie quand il dut se rendre au cimetière. Là-bas, devant le cercueil, l'ancienne tenta de consoler la nouvelle. C'est plutôt maladroitement qu'elle lui remit la lettre :

— Pourtant, j'ai essayé de le prévenir.



Ce soir-là

Claire

Lui : En fait, ça s'est passé de manière, euh... plutôt inattendue.

Elle : Allez, raconte ! raconte ! (*Elle s'assied sur le lit, les genoux entre les bras.*)

Lui : Eh bien...

Elle : Tu ne vas pas me faire croire que tu ne t'en souviens pas ? Tu t'es jeté dans mes bras, et tu m'as dit que j'étais la seule, l'unique ! (*Large sourire.*) Qu'est-ce qui t'est passé par la tête à ce moment-là ?

Lui, après un silence : Rien.

Elle, mouvement de surprise : Hein ?

Lui : Margot, j'étais ivre.

Elle : Oui, je sais bien, tu avais bu. Mais on se connaissait déjà, non ? Tu avais décidé de passer à l'action ?

Lui : Je n'avais pas « bu ». J'étais ivre mort. Oh, je n'en avais pas l'air. Je n'en ai jamais l'air.

Elle : Mais alors ?

Lui : Je n'ai que des souvenirs confus de cette soirée. Les motifs rouges du pull que tu portais...

Elle : C'était une robe.

Lui : Ah tiens ?... Le goût du dernier cocktail que j'avais ingurgité.

Elle : C'est tout ? (*Il hoche la tête.*) Mais alors, pourquoi moi ?

Lui : Sans doute parce que tu as été la première dans mon champ de vision. (*Il ajoute, comme pour s'excuser.*) J'étais complètement bourré !

Elle, le regard vide : Mais... mais...

Lui : On a dormi. Enfin, on n'a peut-être pas fait que dormir. En fait, j'en sais rien. Je suis certain que j'ai aussi décuivé pendant la nuit. (*Silence. Elle ne sait pas où tourner le regard, cligne des yeux pour retenir une larme. Il s'est levé et lui tourne maintenant le dos. Il continue.*) Quand je me suis réveillé, il m'a bien fallu cinq minutes pour réaliser où je me trouvais. Les murs de ma chambre me semblaient étrangers. (*Elle renifle. Il ne sait pas si elle pleure ou non. Il rit.*) Je me demanderai toujours comment j'ai pu rentrer chez moi dans cet état ! (*Il se retourne, voit son visage baissé, caché par ses cheveux détachés. Il ajoute, un soupçon d'inquiétude dans la voix.*) Et puis j'ai réalisé qu'il y avait quelque chose d'autre sous la couette. (*Il rit*

nerveusement.) J'ai soulevé un pan, j'ai découvert des cheveux bruns. J'ai continué mon investigation, j'ai trouvé le reste. (*Elle relève la tête. Il ne la regarde pas dans les yeux.*) J'ai vu une charmante inconnue.

Elle, d'une voix faible : Mais — on se connaissait et. . .

Lui, lui coupe la parole : Je t'avais déjà vue. Je ne t'avais jamais regardée. (*Pause.*) Je me suis senti con. Je restais là et je ne savais pas quoi faire. Je ne pouvais pas détacher mon regard.

Elle : Et après ?

Lui : Après ? Tu t'es réveillée. On a mangé. (*Silence.*) Tu es restée. Une semaine a passé et tu restais.

Elle : Tu ramasses une fille au hasard à une soirée, et parce qu'elle reste, tu décides de rester avec elle ? Juste comme ça ? Un malentendu de cinq mois ?

Lui, baisse les yeux : C'est qu'à ce moment-là, j'avais terriblement peur que tu t'en ailles.

Elle, abasourdie, n'arrive pas à décider quelle réaction adopter : Et. . . c'est vraiment comme ça que ça s'est passé ? C'est la vérité ?

Lui : C'est la vérité.



Par la fenêtre

Thomas

Martin regarda par la fenêtre. Anna se dit qu'il regardait toujours par la fenêtre et qu'il avait l'air de croire que personne ne s'en rendait compte. En fait, c'était tellement habituel de voir Martin regarder par la fenêtre que ça en devenait anodin, et donc inaperçu.

« Tu voulais parler ? » demanda timidement Anna.

« Oui. »

Martin n'en dit pas plus, car il ne pensait pas avoir besoin d'en dire plus. Ce simple oui, qui n'enchaînait aucune phrase, marquait son hésitation à continuer. La même hésitation que lorsqu'il devait avouer à leurs parents qu'il avait fait une bêtise. Martin savait quoi dire, comment le dire et ce qu'il se passerait ensuite, mais il aurait largement préféré continuer à regarder par la fenêtre.

Anna comprenait tout cela, et commençait à avoir peur. Martin recommença à regarder par la fenêtre et prit la parole, d'une voix détendue.

« Tu te souviens de ces vacances au ski où tu t'étais cassé le poignet ? ... Forcément, tu t'en souviens, les parents et toi étiez tellement tristes. ... Moi j'avais l'air de m'en foutre. Mais ce n'était pas vrai, parce que j'étais jaloux.

J'aime pas le ski. J'ai tout le temps froid, je tombe, et les chaussures me font mal. »

Pour une fois, Anna ne dit rien. Pour une fois, Anna ne comprenait pas son petit frère.

« Enfin, je pense que c'était surtout la peur de tomber le problème. Et avec tous ces gens autour, qui souriaient, j'avais pas le droit de faire la gueule, même si toi tu pouvais. Enfin, tu continuais à sourire quand même. »

Anna sourit, Martin la regarda.

« J'aime bien regarder par la fenêtre. » Son regard retourna aux nuages.

« C'est calme en général. Et on n'a pas besoin de comprendre ce que les gens font pour trouver ça joli. Les gens, ils aiment bien parler d'eux ou regarder la télé. Moi j'aime bien les arbres. »

À ce moment, le vent se leva et fit frissonner les feuilles de l'arbre que le frère et la sœur regardaient. Martin se perdit un instant dans ses pensées. Ou peut-être qu'il hésitait encore. Anna se leva et sortit.

Le reste de la journée se passa bien. Anna rappela quelques collègues de son travail et s'occupa pendant que Martin finissait un livre. Anna était toujours occupée, et Martin lisait tout le temps. C'était comme ça.

Après le dîner, ils allèrent boire le thé sur la terrasse, il faisait bon et quelques étoiles commençaient à apparaître. Martin et Anna aimaient bien les étoiles.

« D'habitude, personne ne remarque... »

Anna ne répondit pas. Elle était surprise, et croyait qu'il allait finir sa phrase. Et Martin continua.

« Quand je perds mon regard. À part toi y a pas grand monde qui remarque. Pas même les parents je dirais. »

Anna ne répondit pas. Son frère ne parlait pas de lui. Pas comme ça. Jamais. La conversation l'avait déjà perdue. Comme sa sœur restait muette, Martin poursuivit.

« Je pense que c'est parce que t'aimes bien voir ce que les gens font, et les comprendre. Moi, c'est pareil avec les choses, c'est plus simple. Comme quoi on est vraiment pareils. »

Anna sourit. Anna était sociale, Martin était rêveur. Elle était énergique quand son frère peinait à se lever et tous les garçons se pendaient aux charmes de la jeune femme quand l'air négligé du garçon faisait fuir les potentielles conquêtes. De toute leur vie, on n'avait jamais comparé ces deux-là que pour signifier leurs différences. Le plus drôle, c'était qu'Anna, elle, connaissait par cœur toutes ces petites preuves qui montraient sans doute possible que les deux étaient faits du même bois. La conversation continua. Martin parla beaucoup. Bien plus que d'habitude. Il remémora plusieurs souvenirs, parla de son nouveau travail, de ses collègues et de ses voisins. Il s'ouvrit à sa sœur et lui montra ce qu'elle savait sans qu'il lui ait dit. Un peu comme s'il énonçait une règle tacite depuis des siècles. Ses règles.

Et puis Martin arrêta de parler. Il reposa sa tasse vide depuis longtemps et jeta un dernier regard aux étoiles.

« Rentrons. »

Ils ramenèrent le service à thé à l'intérieur. Quand Anna alla dire bonne nuit à son petit frère, il était assis sur le lit et regardait encore par la fenêtre, ouverte.

Martin s'accouda à la fenêtre.

« Elle est jolie, cette petite cour. »

Anna n'eut pas besoin de se pencher pour se représenter la cour familiale, trois étages plus bas.

« Tu te souviens, quand on y jouait, enfants ? »

La voix de Martin pleurait presque. Anna n'en pouvait plus. Martin regarda sa sœur dans les yeux en soupirant.

« La vérité Anna, c'est que quand je regarde par la fenêtre, je ne regarde pas dehors, je regarde la fenêtre. »

Anna attendit, la voix du jeune homme s'emballait.

« Je vois dehors. Et je me vois m'envoler. J'ai toujours voulu m'envoler et c'est grâce à toi que je suis resté. »

Anna comprit. Elle hurla, elle courut, et elle pleura. Martin le rêveur s'était envolé.



M. Ducon-Lajoie à Venise

Une nouvelle aventure de Ducon-Lajoie, roi des beaufs

Romain

Venise... Ducon-Lajoie sentit un frisson d'excitation lui parcourir l'échine. Il y était arrivé. Un rêve d'enfant venait de devenir réalité. Combien de fois avait-il imaginé ce moment ? Combien de fois le petit Lajoie s'était-il vu, triomphant, pénétrant en ces lieux ? Et aujourd'hui, le spectacle était plus grandiose qu'il n'avait jamais osé l'imaginer...

Les prétendues élites intellectuelles pouvaient dire ce qu'elles voulaient : la télé était tout de même une formidable invention. N'était-ce pas les jeux télévisés, jugés si abrutissants par les soi-disant bien-pensants, qui lui avaient permis de concrétiser son rêve ? Aurait-il pu se trouver là, admirant le spectacle s'offrant à ses yeux, s'il n'avait pas passé le bon coup de fil à la bonne émission ?

Tout était parfait, comme il l'avait toujours imaginé. Même si certaines mauvaises langues se permettaient régulièrement d'en douter, Ducon-Lajoie avait du goût, sans doute bien plus que la plupart de ses détracteurs. C'est ainsi d'un œil expert qu'il observait la finesse de l'architecture et parcouraient les alcôves si caractéristiques du Palais Ducal. Il flottait en ces lieux un parfum de richesse, de pouvoir et de gloire, dont seuls ceux qui, comme Ducon-Lajoie, avaient réussi, pouvaient saisir toutes les fragrances.

Une autre œuvre d'art s'étendait à ses pieds. Le Grand Canal de Venise, le Canalazzo dans la langue des bouffeurs de spaghettis, bruissait sous le vent. Esthète raffiné, Ducon-Lajoie observait avec délectation ce délicat camaïeu de bleu qui s'offrait à lui. Très peu de gens savaient comme lui profiter de ces petits plaisirs que nous offre la vie.

Son regard s'arrêta sur le lion. Le lion de saint Marc, saint patron de Venise, symbole de cette République où Ducon-Lajoie se sentait enfin chez lui. Ornant fièrement la tête de sa gondole, l'animal semblait lui dire, majestueux et respectueux à la fois : « Vous avez mérité votre place parmi nous, Seigneur. Allons goûter ensemble à votre triomphe ».

Ducon-Lajoie appuya sur le bip et la voiture obéit, clignant des phares et ouvrant ses portières à son maître. Un coup de fil avait changé sa vie. Il était

l'heureux gagnant de la dernière émission à la mode : « Le garage de vos rêves ». Des ouvriers avaient réalisé l'édifice en respectant scrupuleusement le style vénitien — enfin, c'est ce qu'ils lui avaient dit. Ils avaient ensuite eu l'idée géniale de peindre le sol en bleu pour finir de le convaincre. La toute dernière Peugeot ronronnait désormais au milieu. Venise n'avait pas besoin d'être en Italie pour rendre un beau heureux.



Les pigeons

Simon

Ducon-Lajoie n'aime pas Venise. Ducon-Lajoie n'aime pas tous ces badauds niais qui se triment par paire, main dans la main, et qui s'extasient devant le campanile de Saint-Marc sous le regard vitreux d'une horde de pigeons en train de les repeindre.

Ducon-Lajoie n'aime pas les canaux qui viennent éclabousser les pieds des touristes et lécher l'entrejambe des maisons montées sur échasses. Ducon-Lajoie n'aime pas les gondoliers et leurs contes pour enfants, tous à la gloire du passé vénitien et des hommes légendaires qui l'ont forgé. Ducon-Lajoie n'aime pas les Doges, et souhaiterait qu'ils soient tous morts.

Ducon-Lajoie n'aime pas la géographie, et ne voit pas l'intérêt de s'extasier devant un fleuve baptisé en l'honneur d'un Teletubbie. Ducon-Lajoie n'aime pas ce gâchis, d'avoir au même endroit tant d'eau et si peu de pastis.

Ducon-Lajoie n'aime pas Venise, ou à la limite devant un écran, aux commandes d'une pulpeuse héritière virtuelle plus prompte à dégommer les passants qu'à admirer l'architecture.

Ducon-Lajoie n'aime pas Venise. Mais Ducon-Lajoie aime sa femme.

« Oh ! Tu as vu, ma chérie ? Le campanile ! »

Putains de pigeons.





Ducon-Lajoie à Venise

Jean-Baptiste

« Ô nuit, belle nuit, sous un ciel d'Italie » chantonne monsieur Ducon-Lajoie depuis le fond de sa baignoire, heureux de vivre. Il y avait bien longtemps que son patron ne lui avait pas donné de congé, et il comptait bien en profiter à fond. Ce dernier lui avait annoncé deux jours auparavant « Ducon-Lajoie mon cher ami, la boîte est au bord de la faillite, et il serait très aimable de votre part de partir en vacances quelques semaines le temps que je la remette sur pieds ! »

Aussitôt dit aussitôt fait, il avait sauté sur la première agence de voyage trouvée sur le net, au slogan accrocheur : « Royales vacances, pour que votre épargne trouve sa délivrance » et pour la modique somme de 2500 € presque tout compris, il s'était offert un aller-retour Bordeaux-Venise, via Paris. Un charmant jeune homme parlant français l'avait amené jusqu'à son hôtel, où les réceptionnistes également parlaient français. Il n'était pas mécontent d'avoir choisi un séjour de luxe, le service était décidément épatant. Depuis la veille donc il se prélassait passant de la baignoire à son lit via le frigo, regardant les chaînes françaises (d'ailleurs très bien fournies) à la télévision.

Mais cet après-midi, il était bien décidé à sortir. Après tout il n'allait quand même pas passer son premier voyage enfermé dans un hôtel ! Alors après un déjeuner copieux, il prit son blouson, ses chaussures, son parapluie, son téléphone, ses lunettes de soleil, son écharpe, son gouter, son portefeuille, et son courage à deux mains, et partit.

Première impression : temps grisâtre, air lourd, visages des passants fermés. Les pigeons sont toujours là. Il ne faisait pas bon sortir cet après-midi. Enfin peu importe, il n'était pas descendu pour remonter. Et le voilà parti, tournant sa tête dans tous les sens comme pour avaler des yeux les bâtiments anciens autour de lui. Là un immense hôtel ancien, ici un palais, là une église. « Venise est décidément une belle ville. » pense-t-il en offrant des « bonjorno » à tous les indigènes locaux. C'est alors qu'il tombe sur une spécialité du coin : un canal. Celui-là est bien joli, large, des ponts tous les deux-cents mètres, des bateaux glissant sur son cours majestueux. Il s'offre le plaisir de le traverser en jubilant intérieurement « mon premier canal, et quel canal ! ».

Et puis une idée lui vient, brillante comme à son habitude « et si je faisais un tour de gondole. » Il s'approche alors, impatient, du bord de l'eau, où un bâtiment semble être le départ de tours en bateau. S'avance une belle blonde à la peau ambrée, à qui il s'adresse le premier : « Bonjiorno Signorina, puedo faire un tûr de gondola ? ». La jeune femme esquisse un sourire de surprise et lui répond :

« Excusez moi monsieur, je ne parle pas espagnol, voulez-vous faire un tour de l'île de la Cité ? ».



Paranoïa à Venise

— Marie-Cécilia —

À ce moment, le téléphone sonna. Deux sonneries et elle décrocha.

À peine avait-il posé les pieds sur le sol italien que son premier réflexe fut d'appeler sa femme, sa chère moitié qui lui manquait déjà tant. On ne s'en rend pas compte mais trois heures d'avion, c'est long quand on est seul. Bien sûr, il y a les hôtesse pour vous distraire, bien sûr vous avez des films et de la musique à disposition, mais pour M. Ducon-Lajoie, il y avait surtout l'anxiété du voyage : le stress de monter dans ces engins qui volent on ne sait trop comment, la peur de ne pas passer les contrôles de sécurité, sans compter qu'il faut arriver à l'heure... Bref, un programme bien trop aléatoire pour finalement se retrouver dans un hall d'aéroport à l'air surchauffé entouré d'Italiens parlant trop fort une langue qu'il ne comprenait pas.

Son aversion pour les déplacements professionnels prenait tout son sens ici. Son incapacité à se retrouver seul aussi, mais comme son esprit refusait de se l'avouer, il chercha un prétexte quelconque pour appeler sa femme. Il n'avait pas rangé ses clefs de voiture à leur place habituelle et il était important qu'elle le sache au cas où elle en aurait besoin, et bien sûr : « je pense à toi mon amour, je t'aime et tu me manques déjà » !

Après sa réunion, il rejoignit son hôtel : un petit Formule 1 sans âme près du complexe vénitien de son entreprise. Autant vous dire qu'il n'y avait pas de petits restos sympas dans le coin pour aller dîner. Non, pour cela, il aurait fallu aller en ville, c'était à seulement un quart d'heure en taxi. M. Ducon-Lajoie envisagea l'éventualité mais seul, il n'y trouva pas d'intérêt, et puis à quoi bon : Venise est une ville d'amoureux ! Alors, il trouva le prétexte suffisant et décrocha le combiné, une première fois pour commander une assiette de charcuterie dans sa chambre, puis une seconde pour composer le numéro de Mme. Ducon-Lajoie. Au bout de quatre sonneries, elle décrocha. Mais l'appel fut bref : madame regardait son feuilleton à la télé alors elle raccrocha au bout de quelques minutes laissant son époux le regard vide et songeur.

Quelques instants plus tard, le room-service sonna, mais il n'avait plus faim. Son esprit commençait à s'embrumer : quatre sonneries alors que le téléphone était à côté de la télé, quatre sonneries c'était trop ! Ce chiffre

l'obsédait. Il ne comprenait pas pourquoi tant de temps. C'était trop long ! Elle avait menti. Et sa voix, sa voix n'était pas neutre ! Elle lui avait menti, il en était maintenant certain. Le peu de clairvoyance qui essayait encore de contenir sa panique lui suggérait que c'était ridicule, que le téléphone déforme parfois les voix... Oui, mais pas à ce point-là ! Non, elle avait menti : quatre sonneries, c'était trop ! Pour une fois qu'il était parti, pour une fois qu'on l'y avait obligé, elle n'avait pu s'en empêcher ! Une seule fois et c'était la fois de trop. Il n'en revenait pas, et déjà sa panique se transformait en rage. Il se leva, se rassit aussitôt et décrocha furieusement le combiné.

À ce moment, le téléphone sonna mais personne ne décrocha...



J'ai trouvé... Eurêka!

Embrumée

Anastazia

Bon là c'est clair, la situation est complexe. Pourtant pour les autres ça a l'air simple. Je pourrais demander de l'aide. Mais non : j'ai ma fierté tout de même. Mais comment ça marche ce truc déjà ? Je me brouille et m'embrouille. Tout est flou, à commencer par moi. Je commence à penser que mon taux d'éthanol a un peu trop fluidifié mes membranes pré-synaptiques... Si bien que je capte plus grand-chose.

Cependant je pense faire encore assez bonne illusion, enfin j'imagine. Mais ça va pas durer vu que je reste à bloquer sur ce truc depuis, quoi ? Deux minutes, une demi-heure ? Je sais pas, je sais plus... Mais bon, restons digne : ne pas essayer dix fois la même chose, ne pas taper, ne pas casser. Je vais continuer de le fixer comme ça, encore un peu, finira bien par céder. Je me sens complètement à l'envers. Au pire si je penche la tête... Non ça n'a pas l'air d'être une bonne idée.

Bon procédons par étape :

J'ai déjà cliqué ce truc-là, par mesure de sécurité. Après j'ai mis ce machin dans le trou et je l'ai tourné : y'a eu un gros VROUM et ça avait l'air bien.

Mais là je sais plus.

Tout à l'heure j'ai voulu poser mon pied là, comme je fais d'habitude. Et puis j'ai appuyé, pour que ça marche. J'ai appuyé un peu. Enfin un peu trop. En touchant le plancher j'ai entendu un gros VROUM, plus gros que tout à l'heure, mais j'avais pas pour autant. C'était un peu comme si la machine avait mal. Alors j'ai arrêté.

Okay, je vais être magnanime, je reconnais ma défaite. Je me redresse et cherche une âme compatissante. Le parking est maintenant désert. Sam ne me raccompagnera pas ce soir, il est parti avec une jolie minette à son bras. Et ben c'est bien, c'est dans ces moments-là qu'on voit ses vrais amis !

Dans un élan rageur je me mets à m'acharner sur tous les boutons : clignotant, essuie-glace, phares... Tout y passe. C'est alors qu'au bord de l'abandon, un éclair de génie se fraie un chemin dans mon esprit embrumé. J'ai trouvé... Eurêka.

Je déplace précautionneusement ma main sur le flan du fauteuil, langue tirée et regard hagard, jusqu'à parvenir à cette manette. Je la tire et m'affale

en arrière avec le reste du fauteuil conducteur. Quelques instants plus tard je sombre dans les profondeurs d'un sommeil sans rêve, laissant la berceuse des warnings accompagner mes ronflements alcoolisés.



Je suis perdu

Claire

Je ne trouve pas. Non, sérieusement, je ne trouve pas. J'erre dans les couloirs déserts. Je cherche quelque chose. Mais quoi ?

Je reviens sur mes pas. Je repasse dans le petit couloir sombre. Toujours rien. J'essaie de me souvenir de ce que mon employeur m'a dit ce matin. Mais cela ne m'éclaire pas. Je repasse devant le tableau de la jeune fille. Elle me fixe toujours de ses yeux énigmatiques. Dans la pièce suivante, c'est le portrait d'une vieille femme à l'air moqueur qui me surveille.

Que faire ? Si je reste ici, je vais finir par mourir d'épuisement. Et puis... qui sait sur quoi je peux tomber : les lieux sont déserts, ça cache quelque chose. Je passe à la pièce suivante. Il y a une inscription sur le mur. Je ne l'avais pas remarquée à mon premier passage. C'est dans une langue antique, que je ne connais pas. Fausse piste.

Je continue mon chemin. Oh et puis non, il vaut mieux faire demi-tour et retourner au tableau de la jeune fille. Ceux qui ont conçu ce labyrinthe avaient une idée derrière la tête. Il doit y avoir une solution. Il reste peu de nourriture, je ne tiendrai plus très longtemps. Sur mon chemin se trouve un coffre. Je me baisse et ma vieille douleur à l'épaule se réveille. Le coffre est vide. C'était bien la peine.

Je suis en train de fouiller dans mes affaires quand une idée me traverse l'esprit. Mais oui. J'ai trouvé. Je traverse les salles au pas de course, je prends l'escalier Est. Je monte trois étages, prends à gauche, et je m'arrête devant la statue du hibou. Je tape dedans. Ça marche pas. Je jette de l'herbe dessus. Aucune réaction. J'essaie une bombe artisanale. Bordel, pourquoi ça marche pas ? C'est forcément ça !

Mais je ne cèderai pas. Je vais trouver. Je n'irai pas chercher la solution sur internet, il en va de mon honneur de gamer.



J'ai trouvé... Eurêka !

Thomas

Aujourd'hui, l'ennemi a acquis des artefacts secrets d'une valeur inestimable. Nous ne pouvons laisser ceux-ci entre leurs mains et attendre qu'ils soient lancés sur le marché. Comme nous ne pouvons nous permettre d'éveiller les soupçons, ma mission est simple : infiltrer le quartier général du pouvoir en place et récupérer une intelligence fiable des objets de valeur. Si cette mission me revient, c'est parce que je suis le meilleur.

Tout d'abord, il faut neutraliser la sécurité. Deux agents et un chien. Le premier agent a un emploi du temps connu, il sera facile de passer en son absence, mais le second ? Et le chien ?

Je pourrais profiter de leurs rondes quotidiennes mais celles-ci sont bien trop courtes pour planifier une quelconque infiltration. Il me faut une diversion, et une grosse. D'autant plus que d'autres témoins pourraient mettre l'opération en danger sans même le faire exprès. Mais je sais que je peux le faire, et j'ai déjà des idées pour comment le faire.

— Chéri ?

— Oui ?

— J'ai l'impression que le petit se conduit bizarrement, il n'arrête pas de tourner autour de la chambre.

— Tu te fais des idées je pense, bon faut que j'aille au boulot moi.

Deux jours, deux jours que je suis en observation et d'ailleurs mes vivres commencent à manquer. Impossible de trouver une fenêtre assez large pour entrer et sortir sans être vu. Car si je suis vu à l'intérieur, c'est la peine capitale que je risque. On ne badine pas avec ces gens-là. Toutes mes tentatives pour écarter la sécurité se sont soldées par des échecs. Trop de témoins, le chien qui flaire quelque chose... une ambiance bizarre règne dans le coin. Comme si l'ennemi était trop complaisant.

Je pense qu'ils se doutent de quelque chose. Ils savent. Mais ils n'ont pas de preuves, donc ils ne peuvent rien. Ces tyrans se réfugient derrière un semblant de justice, c'est ce qui causera leur perte.

Ils me faut des vivres.

— Maman ?

— Oui mon garçon ?

— Il y a plus de chips !

La mère appela en grommelant dans l'appartement.

— Lucie !

— Oui maman ?

— Mets-toi devant la télé, je vais faire des courses !

C'est en cherchant des vivres que j'ai involontairement provoqué une brèche dans leur sécurité. J'ai été repéré et aussi stupide que cela puisse paraître, leur agent de sécurité est parti en mission. Détourner l'attention du chien ou des témoins fait partie des tours de passe-passe de base de ma profession. Je suis dans le saint des saints.

Les quartiers généraux sont de dimensions cyclopéennes. Il est de toute évidence clair que je ne pourrai pas tout fouiller pour arriver à mes fins. Je commence par le bureau. La fouille en règle ne donne rien. Sous la chaise, derrière les tiroirs, partout. Rien.

Bureau, check.

Mes sens surdéveloppés m'avertissent soudain d'une entrée dans la pièce. Je me cache.

— Arnaud ?

La petite fille entra dans la chambre, sans voir son frère caché sous le lit.

— T'es où ? J'ai envie de jouer moi !

L'enfant resta silencieux et immobile. Et la fillette continua sa recherche.

— Arnaud !

J'ai eu chaud, mais j'ai échappé à une ronde de dernière minute. La sécurité déguisée en civils. Ils cherchent probablement à m'infiltrer. Cela me rappelle que je n'ai pas d'alibi. Il est crucial que je ne laisse aucune trace.

Je cherche dans les étagères, les armoires. Rien de notable. Ils sont bons c'est certain. Mais je suis meilleur, je dois être meilleur. Je n'ai jamais rien fait d'aussi dur, mais je peux toujours le faire. Ils sont censé être volumineux, voyants, aucun moyen de les cacher à mes sens aguerris ! Ils doivent bien être quelque part ! Mais où ? Ils doivent avoir exploité mes faiblesses...

J'ai trouvé ! C'est évident !

Arnaud trouva alors les cadeaux de Noël, bien cachés en haut de l'armoire.

Réminiscences

Romain

Je crois que ça a commencé ce matin. . . Ou peut-être même pendant la nuit. Ce sentiment qu'on a tous connu un jour, cette idée qu'on oublie quelque chose, cette perception diffuse mais persistante de passer à côté de quelque chose. Sérieusement, qu'y a-t-il de plus frustrant que d'avoir l'impression de rater quelque chose sans même pouvoir mettre un nom dessus ?

C'est toujours la même chose. On y pense, puis petit à petit un peu moins, tout semble rentrer doucement dans l'ordre, et tout d'un coup ça vous reprend. Là j'étais en train de plier mon linge quand les effets ont réapparu. Cette fois, il y avait en plus un étrange sentiment de familiarité, comme si j'avais déjà été confronté à pareille situation, comme si ce n'était pas la première fois que je cherchais en vain l'origine inconnue d'un truc que je ne comprenais pas.

Il est 21 h 02, et j'ai l'impression de courir à l'échec sans raison ni échappatoire. Rien. Je passe mes nerfs à coups de grattoir sur la vaisselle qui n'en demandait pas tant. Toujours rien. Parfois, j'ai l'impression fugace d'apercevoir les tenants et les aboutissants de toute cette affaire, mais toutes mes réflexions sur le sujet aboutissent à la même conclusion : il me faudrait agir et je ne le fais pas.

J'essaye de me changer les idées. Tout y passe : le balai nocturne des véhicules sous ma fenêtre, les dernières dépêches du *Monde*, le crépi au plafond, etc. . . Rien n'y fait. Plus le temps passe, plus j'ai l'impression de m'approcher de quelque chose, mais pour l'instant rien de concret. Il fait déjà nuit noire, et je n'ai toujours pas avancé.

Enfin. J'ai trouvé. Eurêka comme disait l'autre. C'est toujours la même chose. Il a suffi d'un bon vieux calcul : pour atteindre le minimum syndical de 5 h de sommeil, il me reste moins de 4h pour réviser ce partiel : la voilà ma motivation.



Lettre à l'adversaire

J'irai danser sur ta tombe

Anastazia

Anna était assise sur ce banc depuis bientôt une heure, à lire et relire les quelques mots qu'elle s'était enfin décidée à jeter sur le papier. C'était un spectacle étrange que ce petit bout de femme emmitoufflé dans ce manteau noir trop grand pour elle, duquel dépassaient à peine des mains blanches ornées de doigts longs et fins. Son cou semblait totalement absent, dissimulé par une longue écharpe à pompons d'un rose douteux. Ses yeux gris portaient toutes les marques d'une profonde lassitude et détonnaient totalement avec les lunettes rouges fantaisie qui les encadraient. Aucun promeneur, à la voir assise ainsi, n'aurait pu lui donner d'âge, ni même deviner depuis combien de temps elle était là.

Elle était là, c'est tout. Recroquevillée sur ce grand banc en pierre, entourée des feuilles mortes que les premiers vents de l'hiver commençaient à peine à emporter. Elle tenait toujours sa lettre entre ses mains. Elle en connaissait chaque syllabe, chaque virgule. Pourtant elle ne pouvait empêcher son regard de la parcourir à nouveau.

« Novembre, le 2 »

Elle n'avait pas choisi ce jour au hasard, c'est la date anniversaire. Celle à laquelle elle devait disparaître chaque année, traitée comme une paria par l'homme qu'elle aimait et les enfants qu'elle élevait. Ce n'était pas de sa faute, elle n'était pas responsable et ils le savaient. Pourtant en cette date sacro-sainte pour la famille, sa seule présence semblait criminelle.

Alors elle venait là, seule, sur ce banc, avec cette lettre. Cela faisait maintenant cinq ans qu'elle répétait ce rituel. Le contenu était toujours différent, mais pas le sens. Elle commençait à écrire des mois à l'avance. Dès qu'une idée, une formulation lui venait, elle la notait dans un carnet et elle ajustait ainsi chaque mot jusqu'à la veille de l'anniversaire ; date à laquelle elle recopiait méticuleusement chaque paragraphe de sa plus belle écriture.

Novembre, le 2

Chère Marie,

Marc et les enfants vont bien.

Cela fait maintenant six ans que tu nous as quittés et ton absence laisse un grand vide dans nos vies. La mort t'a emportée dans la fleur de l'âge. Toi qui étais promise à un si bel avenir.

Tu avais pour toi cette beauté fragile qui te rendait inaccessible aux yeux de nombreux hommes, couplée à une finesse d'esprit rare pour les jeunes femmes de ton âge. Tu étais brillante, aimée de tes proches que tu ravissais de ta simple présence. Tu dois maintenant faire un ange merveilleux.

Ta rencontre avec Marc fut digne des plus beaux contes de fée : votre coup de foudre mutuel et le mariage à peine quelques mois plus tard. Je me souviens encore de la réaction de tes parents lorsque tu leur as annoncé cette union et le bébé qui commençait à pousser dans ton ventre. Ça leur a fait un tel choc ! Mais ton bonheur était si évident que personne n'osa douter de toi.

Neuf mois plus tard, Sarah est née, faisant de vous des parents béats d'admiration envers la beauté de ce petit être qu'ils avaient eux-mêmes fabriqué. Face à un tel succès, vous n'avez guère attendu pour recommencer et Sarah avait tout juste six mois quand tu tombas enceinte à nouveau. Une fille encore. Vous l'appelleriez Zoé.

Mais le soir de sa naissance, tout a basculé. Alors que l'accouchement s'était bien passé, des complications inattendues sont survenues dans la nuit, obligeant ton mari à passer du statut de jeune père épanoui à celui de jeune veuf éploré, accessoirement père d'un nouveau-né et d'une gamine d'un an qui réclamait « Baban ».

Heureusement j'étais là, et j'ai pris les choses en main. Moi ton amie de toujours qui t'avais accompagnée à chaque étape de ta vie, même dans la mort tu pouvais compter sur moi. Je m'en suis occupée, je les ai consolés, je les ai aidés à se construire et à se reconstruire. Ils ont fini par m'aimer. Tes filles m'appellent Maman.

Pourtant je sens bien que je ne te remplacerai jamais, il suffit de voir le regard de Marc se perdre dans le vide. Il laisse constamment ses pensées dériver jusqu'à toi... Le mois dernier la nouvelle maîtresse d'école des filles a eu du mal à cacher son malaise quand elle m'a aperçue à la réunion des parents d'élèves bien que ces petites ingrates aient choisi de remplir

la case « profession de la mère » par un simple « décédée ». C'est injuste. Je les ai éduquées, je mérite d'être leur mère... J'ai tout fait pour, à commencer par me salir les mains.

Ça n'a pas été facile, et ce n'était pas vraiment prémédité. Mais que veux-tu, c'était plus fort que moi. Le soir de la naissance de Zoé, tu étais totalement épanouie, ta vie n'était qu'une succession de réussites : je ne pouvais pas le tolérer. Alors j'ai introduit une bulle d'air dans ta perfusion. Ça n'a pas été très compliqué. Une aiguille a suffi. C'est amusant de voir comme la vie ne tient à rien : une seringue qui traîne, une envie subite, un geste. Puis une bulle d'air qui passe dans ton sang, la pression chute, le sang ne remonte plus, ton cœur pompe dans le vide, s'emballé désespérément, réclamant son oxygène comme un nourrisson la tétée. Mais c'est trop tard, déjà ton cerveau ne fonctionne plus. Moi j'étais déjà partie. Tu es morte seule dans une chambre d'hôpital pendant que tous tes amis faisaient la fête.

Je ne sais pas si les médecins ont choisi de se couvrir ou s'ils n'ont tout simplement rien remarqué. Toujours est-il qu'il n'y a pas eu de suite...

Mais ne t'en fais pas, la vie a continué sans toi. Récemment, j'ai enfin réussi à convaincre ton mari de me faire mon propre enfant. Et ton bureau qui est demeuré pendant si longtemps un temple à ta gloire auquel il ne fallait toucher sous aucun prétexte, sera bientôt transformé en chambre pour notre fils.

Je reviendrai l'année prochaine t'en donner des nouvelles.

Ton amie à jamais,

Anna

La petite silhouette se leva enfin. Les mots sonnaient juste, alors elle déposa un cierge sur la tombe de son amie et l'alluma. Son visage s'éclaira d'un sourire amer lorsqu'elle observa la lettre se consumer.





Lettre à l'adversaire

Thomas

Monsieur Dubois,

Notre inimitié réciproque n'est pas récente. En réalité, elle remonte à votre arrivée dans notre beau voisinage. Vous vous montriez déjà pimpant et hautain, cela ne s'est pas amélioré depuis.

J'ajouterais même que votre invitation à la pendaison de crémaillère, comprenant autant de dorures que de fautes d'orthographe (c'est-à-dire beaucoup) joua un rôle non négligeable dans le mépris que j'affichai tout le long de la soirée, qui fut on ne peut plus ennuyante soit dit en passant. Votre musique que je me contenterais de qualifier de vulgaire, vos boissons bien trop alcoolisées pour des personnes d'âge respectable et vos plaisanteries d'un goût encore plus douteux que vos boissons ont, je l'admets, eu un rôle tout aussi important dans ce dégoût que vous m'inspirez, mais la première impression venait de cette invitation criarde, et les gens bien éduqués savent à quel point celle-ci est importante. Retenez-le, au passage.

Cette première impression s'est avérée par la suite fondée, et vos incessantes irruptions à proximité de mon domicile qui ont suivi se sont trouvées être fort gênantes pour ma personne. À votre décharge, nous sommes voisins, donc votre présence dans les environs se justifie mais elle n'en reste pas moins agaçante. Vous auriez d'ailleurs pu vous abstenir des salutations que vous avez répétées tous les jours à mon rencontre et à celle de ma femme. Car malgré les sourires polis que celle-ci vous aura magnanimement accordés, votre familiarité reste des plus inconvenantes étant donné vos manières.

Je me permettrai de prendre pour exemple votre comportement de dimanche dernier, lorsqu'en bons chrétiens que nous sommes ma femme et moi-même revenions de l'église. Nous vous croisâmes alors en passant devant chez vous, sur le trottoir cependant. Il aura alors fallu que vous nous abordiez, et commenciez à importuner ma femme avec des questions de botanique et autres histoires d'entretien de nos jardins respectifs. Nous n'en avons cure.

À l'instant d'après, votre compagnon canin se mit à aboyer à mon rencontre et commença à mordiller mes chaussures. J'ai bien dit mordiller. Que vous m'importuniez lorsque je me promène avec mon épouse est de

l'impolitesse, mais si votre animal de compagnie vient se comporter ainsi avec moi, je vous en juge responsable. Vous vous êtes d'ailleurs contenté de rire bêtement à l'encontre de votre dangereux animal, sans chercher aucunement à réparer les dégâts occasionnés contre ces chaussures qui coûtent au passage horriblement cher.

Je me permets de passer à mardi, hier soir, à l'heure où j'écris cette lettre. Ma femme m'a en effet annoncé que vous aviez offert de tondre la pelouse dans mon jardin et que vous vous étiez immédiatement exécuté, sans même attendre mon autorisation. Dans mon jardin, chez moi, c'en est trop. Car, si le respect du domaine privé vous semble étranger, j'y attache personnellement la plus grande importance.

Aussi, devant l'imbécillité que vous affichez et sachant pertinemment que seul un langage vulgaire serait capable d'être compris par ce qui vous sert d'intellect, je vais m'expliquer auprès de vous par des mots qui vous seront intelligibles :

Tu t'approches encore une fois de ma femme, je t'éclate la gueule sur le sol, te fais avaler tes plantes vertes, tes CD de merde et toute ta vodka à deux balles. Avec ce que je te fais après, même ta putain de mère reconnaitra pas ta face de cul.

J'espère que mes conseils vous toucheront, afin que nous évitions d'en arriver à de telles extrémités.

Je ne vous salue pas,

René Ducon-Lajoie

PS : J'ai pris la liberté de tuer votre chien, n'appellez pas la police, il vous en coûterait cher.



Uchronie

Un vrai miracle

Romain

Après trois ans de vie commune, une idée des plus troublantes m'a aujourd'hui traversé l'esprit : notre histoire tient du miracle. Pas au sens religieux, genre un truc surnaturel opéré par la grâce de je ne sais quel Dieu. Non, plutôt un formidable concours de circonstances, qui en devient presque vertigineux quand on y pense.

Si je n'avais pas eu ce concours, je n'aurais sans doute jamais mis les pieds dans cette école, ni peut-être même dans ce coin de la France. Et comment dire, les concours... Ne me dites pas que la chance ne joue pas.

Si je ne m'étais pas fait plaquer quelques semaines plus tôt, j'aurais probablement passé une bonne partie de la soirée, et plus certainement la fin de soirée avec mon ex, que je n'appellerais peut-être pas comme ça aujourd'hui.

Si une amie commune n'avait pas décidé de t'inviter pour fêter la fin de ses partiels, tu n'aurais peut être jamais mis les pieds sur ce campus, et il est assez certain que tu ne t'y serais pas autant attardée.

Si cette amie — encore elle, je crois que je ne lui serai jamais assez reconnaissant — avait moins bu, elle ne m'aurait sans doute pas demandé de te raccompagner après que nous l'ayons tous deux ramenée dans sa piaule.

Si j'avais moi-même un peu moins bu (ou beaucoup plus), je me serais peut-être montré moins entreprenant, je n'aurais pas osé me lancer. Consommez-le avec modération, mais ne niez pas à l'alcool son côté désinhibant...

Si nos ex n'avaient pas été si chiants, si tout avait été simple, s'il n'y avait pas eu des pleurs entre les rires, on se serait peut être rapidement lassés.

Si on avait eu un peu moins de chance sur nos stages, si nos premiers boulots avaient imposé des centaines de kilomètres entre nous, nous n'aurions probablement pas tenu la distance.

Bref...

Si j'avais pensé à tout cela un peu plus tôt, si j'avais dit non à cette brune hier soir, je ne serais pas, assis dans ma douche, à pleurer parce que je t'ai perdue.

Versailles World Resort

Félix

15 janvier 1793. La Convention nationale est en effervescence. Le vote nominal sur la peine à infliger au citoyen Louis Capet va bientôt commencer. Le tyran déchu a été déclaré la veille coupable de conspiration contre la liberté publique et d'attentats contre la sûreté générale de l'État. Les députés doivent maintenant arbitrer entre la mort, l'emprisonnement jusqu'à la paix puis le bannissement, ou toute autre condamnation qu'ils jugeraient adaptée.

Les armées des despotes européens sont aux portes de la France, des monarchistes se cachent partout, la patrie est en danger.

Robespierre, debout sur le banc le plus élevé de l'hémicycle, fixe ses collègues de son regard perçant et scrutateur. À sa droite, le jeune Saint-Just imite le port du maître. Droit comme un *i* dans ses habits de première communion, la raideur de son corps reflète l'inflexibilité de son esprit. Couthon, fraîchement rallié aux deux hommes, se tient crispé sur son fauteuil roulant. Peu présent à la tribune, il est l'homme de l'ombre et hante les comités. Disciples de Plutarque et de Rousseau, tous trois tentent d'incarner la rigueur morale d'une révolution qui ne compose pas avec ses ennemis.

Marat est déchaîné. Il harangue à la ronde et se répand en imprécations contre « les traîtres à la nation ». Il est cependant bien seul. Sa peau jaunâtre, ses yeux de batracien et ses vociférations incessantes n'engagent pas à la conversation.

Quoique guère plus attirant physiquement, Danton est beaucoup moins isolé. Tout juste revenu de sa mission dans la Belgique occupée, il est assailli par la foule de ses partisans. On l'a dit vouloir sauver Louis XVI pour tenter d'obtenir la paix avec les puissances étrangères. Mais aujourd'hui, il affirme qu'au contraire la mort du tyran serait un signal fort envoyé aux princes coalisés. Ses explications sont confuses et embrouillées ; sa faconde légendaire ne suffit pas à dissimuler son embarras. Ce qu'il n'ose pas dire, c'est que sa collecte de fonds pour acheter des voix a échoué. Persuadé que la tête du roi tombera, il préfère être sûr de sauver la sienne en prenant ses distances vis-à-vis des modérés. Entre hardiesse et couardise, coups de

génie et coups tordus, Danton incarne à lui seul toute la Révolution, dans ses grandeurs comme dans ses misères.

Sur les bancs opposés de l'Assemblée, les Girondins n'en mènent pas plus large. Ils ont tout fait pour empêcher la tenue d'un procès dont ils redoutent les conséquences politiques. Peu enclins à affronter la Montagne et la colère des tribunes, nombre d'entre eux, dont leurs plus brillants orateurs, se sont résignés à voter la mort. Condorcet est isolé dans son propre camp.

Toute l'incertitude réside dans le vote de la grande majorité silencieuse que constituent les députés du centre. Nul ne sait pour l'heure s'ils resteront fidèles à leur image de modérés ou s'ils tenteront de donner des gages de républicanisme radical en suivant les Montagnards.

À une heure du début de l'appel nominal, l'indécision règne encore chez beaucoup. On sent qu'un rien peut tout faire basculer. Et ce petit rien va arriver.

« Et si l'on exilait le citoyen Capet aux États-Unis ? Après tout, il y est toujours très admiré pour avoir aidé les patriotes. »

Cet accent anglais si caractéristique, c'est celui de Thomas Paine, révolutionnaire américain venu en France pour soutenir la jeune République. Adversaire de la peine de mort, mais aussi fin politique, il sait pertinemment que l'exécution du roi n'apporterait aucune force nouvelle à la Révolution et ne ferait qu'exciter un peu plus contre elle la haine des réactionnaires.

La proposition de Paine ne passe pas inaperçue. Déjà, Cambacérès l'appuie de tout son poids, vite rejoint par de nombreux autres députés du centre, heureux comme lui d'éviter le problème à si bon compte. La Gironde, sentant le vent tourner, leur emboîte le pas. Vergniaud monte à la tribune et en appelle à l'humanisme et à l'esprit des Lumières.

Mais c'est l'intervention de Danton qui va se révéler décisive. Loin des hautes considérations philosophiques et morales, il se place d'emblée sur le terrain de la raison d'État.

« Un roi vivant est un encombrant fardeau, mais un roi martyr est mille fois plus dangereux. Ne laissez pas aux prêtres réfractaires une occasion de manipuler la compassion naturelle du peuple pour le retourner contre ses libérateurs. Ne vous méprenez pas. Louis Stanislas Xavier, de son exil en Westphalie, accueillera avec joie la mort de son frère et n'en tramera qu'avec plus d'ardeur ses complots pour assassiner la République. Ce n'est pas en coupant une tête que l'on extirpera l'engeance des Bourbons. Que ferez-vous du Dauphin ? Le salut public exige l'expulsion en Loui-

siane de tous les Capets encore sur le territoire, en y incluant la maison d'Orléans ! »

À ces mots, tous les regards se tournent vers le député Philippe Égalité, le duc d'Orléans. Il a embrassé le parti révolutionnaire, croyant par là sauver sa tête et son rang, et non sans espérer monter un jour sur le trône de France. Mais en une seule phrase, Danton l'a perdu.

Le vote nominal commence. Chaque député monte à la tribune et se prononce, souvent en se justifiant. Beaucoup reprennent les arguments de Vergniaud et Danton. Les discours froids et implacables de Saint-Just et Robespierre, écrits à l'avance, sont en total porte-à-faux. Marat éructe, s'étrangle, clame que le salut de la Révolution passe par la mise à mort de dix mille traîtres et l'instauration d'une dictature dont il se dit prêt à supporter la charge.

Au fil des longues heures que dure le vote, l'incertitude se dissipe. Seule une poignée de Montagnards enragés maintiennent leur ligne dure. Le résultat est sans appel : les descendants d'Hugues Capet seront déportés sur les bords du Mississippi.

21 janvier, Le Havre. Deux navires lèvent l'ancre et font voile vers l'Amérique. Dans l'un d'eux viennent d'embarquer Louis et le Dauphin, accompagnés de quelques nobles fidèles. Une foule immense s'est rassemblée pour faire un dernier adieu à leur souverain, pour lequel ils ont encore de l'affection. Marie-Antoinette a été introduite secrètement sur le bateau un peu plus tôt, de peur que le peuple la massacre.

Les Orléans font le voyage sur le deuxième navire. Entre les deux branches de la famille, il n'y a plus d'entente possible. Philippe Égalité a franchi la passerelle en pleurant ses rêves de gloire brisés. L'ont rejoint sa femme et ses enfants, puis sa maîtresse, madame de Genlis, et enfin sa fille illégitime, Pamela, dont le cœur de Camille Desmoulins garde un ardent souvenir.

Quel destin connut ensuite la France ? Cela se résume en peu de mots. Les royalistes perdirent espoir. Le roi vivait toujours, mais était inaccessible. Il ne reviendrait pas, et la loi salique interdisait de le remplacer. La guerre civile tant redoutée n'eut pas lieu. Jusque dans les marais les plus reculés de

Vendée, les paysans virent tout l'avantage qu'ils tiraient de l'abolition du servage et de la vente des biens ecclésiastiques. De guerre las, la coalition négocia la paix avec la Convention. À la République succéda une oligarchie, puis une dictature, puis une autre République, puis une autre dictature, puis une autre République.

Bien plus intéressante est la destinée américaine de la famille royale. Philippe et les siens s'installèrent, comme il se devait, à la Nouvelle Orléans. Il se lancèrent dans la spéculation immobilière, avec beaucoup plus de succès que lors de leurs précédentes tentatives sur le Vieux Continent. Grâce au vent de liberté et d'audace qui souffle sur les grandes plaines étasuniennes, a-t-on dit. La Orléans Real Estate prospéra, se diversifia dans la prospection pétrolière et la vente d'armement, et donna un jour naissance à une vaste holding aux ramifications internationales.

Quant aux Bourbons, ils fondèrent le Nouveau Versailles et s'y établirent avec ce qu'il restait de la vieille aristocratie française. Avec l'aide d'Indiens Cherokees plus ou moins consentants, un modèle réduit du château de Louis XIV fut construit. On y reconstitua une Cour, où l'étiquette fut appliquée avec une exactitude telle que l'on n'avait pas vue même aux plus glorieuses heures du Roi Soleil. Les Indiens firent office de serfs et de domestiques. Les intrigues d'antichambre reprirent de plus belle. Les heures étaient marquées par les cérémonials, les jeux et les plaisirs. Certes, ce petit monde vivait en complète autarcie, mais en quoi cela différait-il de l'avant 1789 ? Versailles à dix lieues de Paris était-il différent du Nouveau Versailles à cinq mille lieues de la France ? La Reine n'y voyait goutte.

La petitesse de la communauté rendait inévitable les mariages consanguins. Ce ne fut pas un problème, la pratique étant déjà bien ancrée dans les mœurs. Il n'y eut qu'à la pousser à un degré un peu supérieur. Au fil des générations, la Cour devint une joyeuse cohorte de dégénérés répétant avec application tous les petits rituels dont personne, du reste, n'avait jamais compris la signification.

Durant les premières années d'existence de Nouveau Versailles, une composante essentielle de la vie princière manqua toutefois au Roi et à ses conseillers : il n'y avait point de politique étrangère. La défiance initiale des Indiens avait vite fait place à un amusement étonné face à cette étrange collection de personnages folkloriques et ridicules. Il arriva cependant par bonheur que les soubresauts de l'Europe mirent bientôt fin au désœuvrement des stratèges. Une révolution renversa le trône du Royaume-Uni au tournant du XIX^e siècle et contraignit Georges III à s'exiler avec

sa Cour. New Buckingham sortit de terre non loin de Nouveau Versailles. Les affaires reprirent. On se déclara la guerre, sans que pour autant aucune armée ne fût levée, on négocia la paix, on signa des traités, on arrangea des mariages, on ourdit des complots et on commandita des assassinats dans une ambiance de franche camaraderie qui rappelait l'heureux temps passé.

Les choses allaient ainsi leur train sans changements majeurs. Au début du xx^e siècle, pour contrer l'arrivée massive de monarchistes et de curieux mettant en péril ce fragile écosystème, le gouvernement fédéral décida de créer une réserve, comme il l'avait fait pour les Indiens. Mais face à une demande toujours plus pressante, on imagina tirer profit de la situation. La United Orléans Holding créa Versailles World Resort, un vaste complexe de loisirs consacré à l'Ancien Régime. Des figurants venus de Nouveau Versailles y accueillent des touristes européens royalistes et des petits Américains en mal de princes et de princesses. À la tombée de la nuit, face au spectacle des grandes eaux, des centaines d'enfants et de doux rêveurs songent aux très riches heures d'un monde d'or et de lumières, serrant dans la paume de leur main une figurine du Roi Soleil.



Une aventure de l'inspecteur McAdam

Perdu

— Simon —

La jeune femme passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Entrez, c'est bien ici.

— Ah, oui, je n'étais pas sûre. Votre porte...

— Oui, je sais. Le contreplaqué, c'est temporaire. Je vais commander une nouvelle vitre, légèrement dépolie, pour le secret professionnel. Avec une loupe au milieu. Et autour, en lettres d'or : « MacAdam's bureau of investigation ». Ou alors un œil à la place de la loupe.

— Ah, très bien...

— Ou une pipe. Ça fait détective, une pipe.

— Je...

— Mais il faudra que j'attende mon prochain contrat.

— À ce propos...

— Non, je peux pas dire que je roule sur l'or... Enfin bref, que puis-je faire pour vous ?

— Eh bien en fait...

La jeune femme, décontenancée de ne pas s'être fait couper la parole par l'enquêteur, ne se souvenait plus de la phrase qu'elle avait commencée. Elle fit une pause de quelques secondes et reprit :

— Inspecteur, je viens vous voir pour une affaire de vol. Je...

— Non.

— Quoi, non ?

— Ne dites pas « inspecteur ». C'est pour les policiers qu'on dit ça. Moi, je suis détective privé.

— Euh... Bien. Monsieur MacAdam...

— Comme le goudron, oui.

— Euh, oui.

— Je suis sûr que vous y avez pensé.

— Je...

— Non, ne vous excusez pas, j'y ai droit à chaque fois. Depuis vingt-cinq ans. Alors, vous savez, je m'y suis fait. Mais en vrai, rien à voir. Je suis d'origine irlandaise.

— Monsieur MacAdam ! fit la jeune femme en haussant la voix.

— Oui. Un vol, m'avez-vous dit. C'est bien ça ?

— C'est ça. Enfin, je crois.
 — Comment ça, vous croyez ? C'est un vol ou c'est pas un vol ?
 — Bah, j'ai l'impression que c'en est un.
 — Non, mais, c'est pour vous que je demande ça. Parce que c'est pas le même prix.

— À vrai dire, c'est pour ça que je viens vous voir. J'ai...
 — Excusez-moi, je vous coupe. Vous en pensez quoi, vous ? Il vaut mieux un œil ou une loupe ? Ou les deux, peut-être ?
 — Une loupe.
 — Une loupe, vraiment ?
 — Ou un œil. Ou une pipe. Ou même un trèfle à quatre feuilles si vous voulez ! Je m'en fiche éperdument.

Assez ironiquement, pensa MacAdam, les discussions sur les portes la faisaient sortir de ses gonds.

— Inutile de vous énerver, madame.
 — Mademoiselle !
 — Mademoiselle. Au temps pour moi. Revenons-en à votre affaire. Excusez-moi pour cette parenthèse.

— Vous êtes excusé, répondit la jeune femme sans desserrer ses mâchoires crispées en un sourire forcé.

— On a donc un vol qui n'est peut-être pas un vol.
 — C'est ça.
 — Donc peut-être une perte.
 — C'est ce que j'aimerais que vous déterminiez. C'est pour ça que je suis là. Enfin, je crois.

— Vous croyez que c'est une perte ?
 — Non, je crois être dans le bureau d'un détective.
 — Ah ben oui, effectivement. Je vous ai déjà expliqué. Le contreplaqué, c'est temporaire.

— J'ai saisi, oui.
 — Bon. Alors, qu'avez-vous perdu, mademoiselle ?

La jeune femme accentua son rictus. Elle remonta ses lunettes et attrapa la poignée de la porte.

— J'ai perdu mon temps.

La jeune femme ouvrit la porte, sortit et la fit claquer derrière elle, ne laissant dans le bureau qu'une traînée parfumée.

MacAdam écarquilla les yeux d'incompréhension. Il fit la moue en pensant aux trois loyers qu'il avait en retard. Il s'enfonça un peu plus dans

son fauteuil. Après deux minutes de réflexion intense, il dit à voix haute mais uniquement pour lui-même :

— Pas bête ça, le trèfle à quatre feuilles.



McAdam à Amsterdam

Cécilia

Ceci est une aventure
De l'inspecteur McAdam
Qui commence à Amsterdam,
Au volant d'une voiture.

Des filles du quartier rouge
Étaient mortes assassinées
Violées, saignées sans pitié,
Les yeux maculés de rouge.

McAdam était hanté
Par ces putes et leurs cadavres.
Il était venu du Havre,
Et il avait enquêté.

Un mois, pour le retrouver,
Ce maquereau dégueulasse !
Il avait suivi sa trace,
Et maintenant, il savait.

Les deux mains sur le volant,
McAdam guettait le mac.
Il le vit, traînant un sac,
Pénétrer un bâtiment.

McAdam suivit le mac
Sur le toit de la bâtisse.
Et quand il cria « Police ! »,
Le suspect lâcha le sac.

Ceci était l'aventure
De l'inspecteur McAdam.
Elle finit à Amsterdam,
Au bord de cette toiture.

Un cri, un choc, et puis BAM !
Les néons rouges s'allument.
Tout en bas sur le bitume
S'est écrasé McAdam.



Il était une fois mon nom

Jean-Baptiste

Vous ai-je jamais raconté comment, par un beau jour de décembre, m'est échu mon surnom ? Non, bien sûr car jeunots que vous êtes vous imaginiez surement que Macadam était mon vrai nom ? Il y aurait donc eu un duc ou un comte de Macadam. Pensez-vous, tout cela est parti d'une broutille qui, grâce à la légèreté coutumière de mes collègues, est devenu mon pain quotidien.

Un beau matin de décembre donc, je marchais vers mon poste habituel. Mon chef, le commissaire Grosfayot me répétait souvent « quelle chance vous avez Macadam, imaginez : vous êtes le seul inspecteur de la ville à avoir le privilège de faire la circulation. Vous qui vouliez être danseur, vous dirigez avec grâce et finesse le ballet de véhicules de la plus belle place de Paris. L'étoile, le ballet, et le public, tout y est comme sur scène, que voulez-vous de plus ? »

Le fait est que j'avais souhaité être danseur dans un passé lointain. Cependant le soleil brillant sur Paris pour la première fois depuis un mois, je préférais les pavés éclairés de l'Étoile au parquet sombre de l'Opéra, n'en déplaise aux artistes. C'est donc sifflotant dans mon sifflet que je dirigeais ces voitures qui de toute façon n'avançaient pas, neuf heures étant l'heure pour les Parisiens d'aller travailler. Cela me laissait le temps de regarder les pigeons et les touristes, ces deux ensembles n'étant pas forcément disjoints, se dandiner au soleil encore jeune dans le ciel. La buée émanant de toutes les bouches me signifiait qu'il ne devait pas faire chaud, deux ou trois degrés peut-être, voire moins. Enfin vous savez le froid, quand vous êtes en uniforme au milieu d'un embouteillage...

Mais ne nous égarons pas. C'est dans cette ambiance disons... chargée qu'un mouvement inhabituel attira mon attention. Ne pouvait-on donc pas siffloter la circulation tranquille ? Enfin une lointaine petite voix consciencieuse me rappela sournoisement « Tu es inspecteur mon gars. » Maudissant cette enquiquineuse, je me suis intéressé aux événements causés de l'agitation. Une femme criait, un homme courait, un cordon dépassant de sous son bras. Mon sang n'a fait qu'un tour, mon corps aussi, et je me suis mis à courir, droit vers l'Arc, ce malotru avait volé le sac à main d'une femme sans défense.

Bondissant de capots en capots j'ai quitté le ballet, et, sprinteur expert, me suis dirigé vers le monument qui serait un piège parfait à refermer sur mon oiseau charpardeur. Mon idée aurait été grande si je n'avais pas oublié deux détails. D'abord il faisait froid, ensuite je ne savais pas freiner. Lorsque mon premier pied s'est posé sur la plaque, j'ai compris que ma minute d'héroïsme touchait à sa fin.

Il s'agissait à présent de sauver ma peau du verglas sur lequel je venais d'atterrir. La technique était simple et toute naturelle, je devais agiter les bras dans tous les sens de manière à maintenir mon centre de gravité au-dessus de mes jambes. Facile.

Chanceux que j'étais, mon chemin de patineur débutant croisa celui de mon voleur, et nous glissâmes ensemble tels deux âmes sœurs l'une contre l'autre. Tout était histoire de danse en ce jour décidément. La place étant symétrique, mon chemin — notre chemin — se termina là où il avait commencé, dans le ballet de voitures, de l'autre côté de la place, la tête contre le macadam.

Le bilan de cette histoire fut relativement léger, deux côtes cassées et une entorse du poignet, accompagnées d'un nez en compote et de conducteurs à indemniser. Sur le lit d'à côté, mon voleur mangeait sa soupe en me maudissant de sa bouche édentée. Sa femme était en permanence assise à ses côtés, celle-là même qui criait place de l'Étoile, pleurant qu'il avait laissé filer leur chien dont il tenait la laisse.

C'est ainsi qu'est venu mon surnom, un chien, une dame, un ballet, une bavure, et la gueule sur le macadam.



Pourquoi je hais ce boulot

Claire

Une demi-heure à tuer avant l'intervention. Trop court pour s'attaquer au rangement des dossiers qui jonchent son bureau. Trop long pour nettoyer son arme de service — elle est déjà propre et bien huilée. Juste assez pour aller prendre un café, ou plutôt ce que le distributeur tente de faire passer pour un « expresso serré, sucre 2 », et se préparer psychologiquement. McAdam s'assied à son bureau, le gobelet en plastique exhalant une odeur douteuse placé devant lui.

Putain. C'est vraiment les affaires qu'il déteste, celles-là. Et bien sûr, le commissaire les lui refile toujours. Il a si bien géré les dernières que ses collègues ont déclaré que cela devait être sa spécialité. Elle est belle, la solidarité.

On lui a bien appris à traiter ce genre de cas à l'école de police : ne vous laissez pas dominer par vos émotions. « Have a stiff upper lip », aurait dit son père, fidèle à son ascendance irlandaise. Seulement, on ne s'y fait jamais vraiment. Réprimer tous ces sentiments qui déferlent en vagues sur vous... vous vous dites que cela aurait pu vous arriver. Vous recevez dans vos bras l'épouse éplorée qui cherche un semblant de réconfort que vous êtes bien incapable de lui donner. Vous pensez que cette famille connaît actuellement le plus grand malheur qui puisse exister.

Mais vous êtes le représentant de la Loi. Et c'est votre devoir, aussi détestable soit-il. Il faut bien quelqu'un pour annoncer ces choses-là. La tâche vous est toute assignée. Vos collègues vous considèrent comme un homme apte à agir froidement.

Enfin, il peut comprendre. La dernière fois ça s'est... très mal fini. Choqué par la nouvelle, le mari a pris un couteau de cuisine et — un bain de sang. Allez annoncer cela aux enfants encore endormis ! Parfois, c'est simplement une crise de nerfs. On leur donne les coordonnées d'un psychologue spécialisé et on expédie l'affaire. D'autres fois, elle traîne en longueur. Il y a eu des lettres de menaces.

Neuf heures moins le quart. Il est temps d'y aller. Pourquoi doit-on faire ça de grand matin, bon dieu !

Après quelques minutes de voiture, il rejoint un collègue devant l'immeuble. L'affaire doit se faire en collaboration. Il n'aime pas le roquet

qu'on lui a collé dans les pattes et qui se cache derrière les pans de sa gabardine à la moindre difficulté. Bordel. C'est déjà assez difficile comme ça. L'autre a le don de jouer sur les nerfs des familles. Il est comme ça, il y peut rien.

Ils montent jusqu'au troisième. Encore une aventure de l'inspecteur McAdam.

Trois coups brefs frappés sur la porte du petit deux-pièces parisien. elle s'ouvre sur un homme, grand et brun, à la peau mate. Le collègue de McAdam s'avance, et commence sa plainte d'une voix monocorde :

— Bonjour, monsieur Suliman. Je me présente : Maître Prévost, huissier de justice. Suite à mes lettres restées sans réponse, je me vois dans l'obligation de vous annoncer votre expulsion, effective dès neuf heures ce matin. . .

La lente litanie continue, et McAdam plante ses yeux dans ceux de l'homme. Il pense que si celui-ci s'appelait McAdam, O'Connor ou Jacquet, on le laisserait peut-être en paix plus longtemps. Il soutient son regard, ne détourne pas les yeux. Il lui doit au moins ça.



M. Dubois vit ses derniers instants

Partie de chasse

Félix

Monsieur Dubois a ressorti sa vieille carabine, oubliée depuis longtemps dans une malle au fond de sa cave. Il l'a graissée et astiquée, consciencieusement. Tout semble être encore en état ; les cartouches sont comme neuves dans leur boîte.

Monsieur Dubois éprouve une drôle d'impression en faisant ces préparatifs. La dernière fois qu'il a touché à cette arme, c'était à l'âge de 15 ans. Son père l'emmenait parfois chasser, pendant la saison. L'adolescent rêveur et nonchalant qu'il était alors ne s'y prêtait pas de bonne grâce. Il ne ressentait rien de cette excitation, de cette tension du corps et de l'esprit dont témoignait le paternel.

— Aperçois-tu, lui demandait-il, cette biche qui gambade gracieusement sur l'autre versant ? Eh bien il faut s'en approcher furtivement, attendre qu'elle s'engage d'elle-même dans un cul-de-sac, puis l'acculer. Sitôt qu'elle se sentira prise, apeurée, elle tentera une ultime résistance. Mais il est trop tard, la traque est déjà presque achevée. Il ne te reste plus qu'à l'enserrer et à cueillir le fruit de tes efforts.

Monsieur Dubois goûtait peu ce genre de lyrisme. Il le goûtait encore moins lorsque son père, pour lui enseigner sa vision de l'art d'aimer, lui tenait à peu près le même discours en remplaçant le mot « biche » par le mot « fille ».

De toute façon, monsieur Dubois n'était pas doué pour la chasse. Avec ses deux mains gauches et sa myopie, il n'avait jamais pu atteindre quelque quadrupède que ce soit. Ah si, il avait estropié un chien.

Du reste, monsieur Dubois n'était pas non plus doué pour l'art d'aimer. Il n'était pas doué pour grand-chose.

Aujourd'hui, monsieur Dubois part vers la forêt avec sa carabine et il sait qu'il n'aura pas à *enserrer* ou à *acculer* quoi que ce soit. Il aura juste à ouvrir la bouche, y faire pénétrer le canon et appuyer sur la gâchette. C'est la première fois depuis longtemps qu'il prend une décision et n'est pas la victime passive des événements. Pour tout dire, il se sent bien.

Monsieur Dubois déambule entre les arbres. Soudain, il entend des bruits de pas et une forte voix.

— Gérard ! Tire ! Je crois qu'elle est par là.

Monsieur Dubois s'effondre, trois plombs dans la poitrine. Il a une dernière pensée pour son père, la chasse, et l'art d'aimer.



Repenti

Cécile

Ce dimanche-là, 21 h 30

L'homme au regard farouche et aux joues creusées se rasait soigneusement dans les toilettes d'une station service miteuse au milieu de nulle part. Ses années s'envolaient à mesure que sa barbe disparaissait sous la lame. Une fois ses joues soigneusement rasées, il fouilla dans le gros sac de randonnée à ses pieds, en tira une perruque brune et entreprit de l'ajuster sur son crâne. Après quelques minutes, semblant satisfait du résultat, il chaussa une paire de lunettes à monture épaisse et se regarda dans la glace. Il était méconnaissable. S'autorisant enfin une expression, il sourit et s'adressa un clin d'œil complice dans le miroir. Quiconque entrant à cet instant l'aurait entendu se murmurer à lui-même « Bon, je suis enfin débarrassé de Dubois, à moi la belle vie ! » Mais heureusement pour l'homme au regard farouche, le dimanche, il n'y avait vraiment personne. Sinon, le revolver un instant dévoilé par l'épaisse veste en cuir qu'il sortit du sac lui aurait apporté des ennuis. L'homme sortit des toilettes et de la station déserte, enfourcha sa moto et s'enfonça dans la nuit.

Ce dimanche-là, 10 h 30

Ce matin, M. Dubois se sentait nerveux. Il attendait ce jour depuis longtemps, très longtemps. Au moins huit ou dix ans. En fait, depuis son arrivée dans ce morne lotissement de banlieue, sous le programme de protection des témoins du FBI.

M. Dubois menait une vie discrète et rangée. Sa seule extravagance, c'était cette moto rutilante qu'il chérissait plus que la femme qu'il n'avait jamais eue. Il la sortait tous les dimanches, quel que soit le temps.

Justement, aujourd'hui, c'était dimanche. M. Dubois se doutait bien que ça se produirait un dimanche. Les parrains voulaient toujours vous voir le dimanche, et partager leur repas dominical avec vous. « Simple question de tradition chrétienne ! », qu'ils disaient, en pouffant d'un rire glacial. Mouais. C'était une invitation à n'accepter que si l'on aimait les pruneaux.

Ce dimanche-là, 18 h

L'écho du coup de feu s'éteignait à peine que le pistolet était recouvert par la veste de cuir au fond du sac, le sac à l'épaule de l'homme, l'homme au regard devenu farouche sur sa moto vrombissante, et le corps sans vie de l'autre masqué par le nuage de fumée provoqué par un démarrage en trombe.

Les pensées voltigeaient dans sa tête comme trente-six chandelles. Pour quoi avait-il fait ça ? Dubois devait passer inaperçu, normalement, bordel ! Maintenant, il était foutu. Dommage, il était presque sympathique. . .

Ce dimanche-là, 15 h

M. Dubois avait décidé de ne pas se laisser abattre, au propre comme au figuré. Il avait décidé de faire sa sortie moto en forêt, en forêt il irait ! Et tant pis pour le rendez-vous du parrain. D'abord, il le retrouverait bien s'il le souhaitait. Ensuite, qui aurait envie de se rendre à un rendez-vous transmis par une carte de visite glissée dans le bec d'un corbeau cloué sur sa porte ? M. Dubois frissonna au souvenir du volatile crucifié sur le battant, qu'il avait fallu décrocher puis achever. M. Dubois était un homme discret et rangé. Les hommes discrets et rangés ne laissent pas pourrir un cadavre d'oiseau sur leur porte, même cloué là par un parrain.

Ce dimanche-là, 16 h 30

Le petit chemin forestier était désert. L'homme attendait, patient. L'autre passerait forcément par là, il le savait. Il l'épiait depuis sa sortie de prison. Dix ans de réclusion pour trafic de drogue, qu'il avait eu. Dix longue années pour ruminer sa rancœur. Le salaud. Il l'avait fait tomber, il allait payer. Justement, le bruit du moteur commençait à se faire entendre. L'homme se rencogna derrière un tronc, et attendit.

Au moment où sa moto arrivait en haut de la côte, M. Dubois eut un pressentiment. Heureusement, M. Dubois était un Texan prudent, et portait toujours son revolver. Tenant son guidon d'une main, la crosse de l'autre, sur le qui-vive, il le vit soudain. Là, derrière un arbre, le regard mauvais, ce même regard qu'il lui avait lancé presque vingt ans auparavant, lorsqu'il avait témoigné contre lui au procès. Ce regard qui dit « J'aurai ta peau, un jour ou l'autre. . . » À l'époque, M. Dupond savait que les parrains de la drogue sont rancuniers avec les traîtres. Alors M. Dupond

avait témoigné, et était ensuite devenu M. Dubois, Texan modèle, « pour sa propre sécurité » lui avaient assuré les agents du F.B.I.

M. Dubois tira. M. Dubois toucha. Le parrain tomba, touché au genou. M. Dubois freina, descendit de sa moto et acheva le parrain. Dorénavant, M. Dubois, le sage M. Dubois, l'ennuyeux M. Dubois n'avait plus de raison d'être. M. Dupond était de retour.



Cette fois c'est la bonne

— Antoine —

Par une belle matinée du mois de mai, alors que la météo était au beau fixe et que les jupes se raccourcissaient à vue d'œil, M. Dubois prit la décision la plus importante de sa vie, la même que tous les ans.

Pendant, c'était différent cette fois. M. Dubois était plus que jamais à bout et sa dernière tentative de suicide avait failli réussir. C'était bon signe. L'ancienneté compte dans ces choses-là, et à force de fréquenter les hôpitaux, il avait accumulé un savoir-faire et des informations précieuses.

C'est ainsi que par un beau soir de juin (il faut tout de même respecter un certain délai, pour être sûr de ne rien regretter), c'est ainsi donc que l'on retrouve encore une fois M. Dubois à l'hôpital Debrousse.

— Il va s'en sortir ? Tout va bien ?

Ça c'est Françoise, sa femme. Elle est gentille, mais bon, après trente ans de mariage c'est plus une colocataire qu'autre chose. Elle est surtout là parce que ça fait bien. Et puis on ne sait jamais, l'héritage n'est peut-être pas si loin.

— Il y a eu des complications, il est inconscient pour le moment. Je reviens vous voir dès que nous avons de nouvelles informations.

Ça c'est Morgane, l'interne. Elle est gentille, mais bon, après la soirée d'hier elle a déjà du mal à se gérer elle-même, et avec ce qui lui reste de maîtrise, elle essaye de ne tuer personne trop directement. Alors elle ne va pas faire de zèle avec les vieilles faussement paniquées.

M. Dubois n'est conscient de rien de ce qui l'entoure. C'est dans ces moments-là qu'il est le plus heureux. Il est inconscient dans une grande salle parmi d'autres inconscients. Des fourmis s'affairent de tous côtés, et monsieur reste immobile et béat. Si la chance est avec lui, et elle lui doit bien ça, il sera bientôt débarrassé de son fardeau. C'est au pire une question d'heures, et il n'est plus à ça près.

Effectivement, quelque quinze heures plus tard monsieur Dubois se réveille. Son œil s'ouvre sur l'infirmier qui lui fait un large sourire :

— Bonjour madame Dubois !

Bientôt célèbre

Romain

Une tension palpable règne dans la pièce. La chaleur est étouffante, et de nouvelles gouttes de sueur perlent régulièrement sur le front de Pierre Dubois. Je suis assis dans un coin, l'estomac noué. Je tente vainement de me convaincre que rien de tout cela n'est vrai, que je vais me réveiller, mais je sais qu'il n'en est rien : les faits sont là. Le photographe se penche au-dessus du lit, un appareil de fortune à la main. Un déclic, un flash, et le bruit idiot qui nous annonce fièrement la prise de vue. Nous avons tous conscience de ce qui se trame sous nos yeux. Demain, M. Dubois sera célèbre. Demain le monde entier parlera de lui. Demain sera une très longue journée...

Pourtant, ce « demain », Pierre Dubois ne le verra pas. C'est une question de minutes, une heure peut-être en étant très optimiste. L'hémorragie est trop importante, et nos moyens trop limités. La blancheur relative des draps a peu à peu disparu sous le rouge noirâtre d'un sang poisseux. Y'a des moments comme ça où je me dis que l'univers est un putain de cynique. Ce Dubois était un mec bien : douze ans d'études de médecine, à peu près autant de missions humanitaires aux quatre coins du globe, et au moins autant de balles dans le corps, dont quelques-unes un peu trop près de l'artère fémorale.

Le chef revient, la mine encore plus sombre que tout à l'heure. Sa décision est prise. Nous allons témoigner. Nous allons raconter notre histoire. Comment nous sommes arrivés dans un pays en proie à une épidémie trop peu spectaculaire pour attirer les médias. Comment nous avons mis en place ce campement de fortune avec l'aide de la junte en place. Comment nous avons peu à peu pris conscience de la « sélection » que pratiquaient les militaires dans le choix des personnes conduites à nos camps. Ces différences de traitement ont fini par être source de conflits. Ces conflits ont parfois dégénéré. Ces crises ont parfois occasionné quelques morts. Et ce matin c'était Pierre Dubois qui tombait sous les balles.

La suite des événements n'est pas difficile à prévoir. Cette publicité séduira autant les grands médias mondiaux qu'elle déplaira au régime en place. Alors que ce pays fera la une de la plupart des journaux, nous serons rapidement remerciés et reconduits à la frontière. Mon ami Dubois sera

mort d'ici là, et la masse bien-pensante des pays développés s'insurgera contre ces dictateurs prêts à abattre des médecins pour servir leurs projets d'eugénisme. Bien sûr que cette situation est horrible, et bien sûr que je ne la cautionne pas. Mais ce qui me noue le bide et que les gens ne réalisent peut-être pas, c'est que c'est bien en vies humaines, celles de ces hommes et ces femmes encore malades que nous laissons derrière nous, que se payera notre choix.



Un moment de beauté dans la banalité

Main dans la main

Romain

Le soleil s'est depuis longtemps couché, abandonnant la ville à ses plaisirs nocturnes. Pour nombre de nos amis, l'heure est aux verres qui se vident, aux basses qui font trembler les murs et aux lumières stroboscopiques des boîtes de nuit. Pas pour nous deux. Pas ce soir. Loin des néons et de la musique, nous traversons la nuit, main dans la main.

On échange quelques mots, à voix basse. Nous parlons de tout et de rien. . . Surtout de rien à vrai dire, mais peu importe. L'essentiel passe par le regard, les sourires, les variations d'intensité au niveau de cette poignée de main qui nous relie. Nous ne sommes pas physiquement dans les bras l'un de l'autre, mais elle s'abandonne déjà totalement à moi, m'offrant sans retenue sa confiance et ses pensées.

Elle me raconte son début de soirée. La journée a été particulièrement éprouvante. En fait, ces trois dernières semaines ont été particulièrement éprouvantes. Ça fait un bout de temps qu'elle doute de ses sentiments, mais elle n'a pas osé en parler. C'est en découvrant des photos de l'autre fille que tout a basculé. Elle n'avait plus la force de continuer. Colère et désespoir se sont disputés les restes de sa lucidité. Un vase brisé, un geste idiot. Au dernier moment, elle s'est décidée à appeler. Quelques minutes plus tard, j'étais chez elle.

Louées soient les séries télé qui parlent de suicides à coup d'anxiolytiques. Elle a rouvert les yeux et régurgité les pilules. Le pronostic vital n'est pas engagé. Elle passera la nuit en observation, demain ses parents et son mec viendront la voir, et moi elle m'aura oublié.

Ça vous paraîtra cynique, scandaleux, malsain. . . Si ça vous aide à dormir, dites-vous que je suis un cas isolé. Je suis ambulancier, ma nuit est loin d'être finie, et à choisir, je préfère m'occuper d'une jeune fille endormie que d'un troisième accident de la route.



Le premier silence

Antoine

La tribu a froid. La tribu a faim. La tribu est entrée dans l'hiver, et elle n'en ressortira pas indemne. La tribu le sait. La tribu n'arrive plus à chasser à sa faim depuis plus d'une lune.

Mains-agiles a peur. Il regarde Jambes-rapides et Lion-rugissant. Il n'a pas leur carrure. La tribu ne l'aime pas. Il n'est pas utile à la tribu. Ils survivront peut-être, pas lui. Pour tromper sa peur, Mains-agiles frappe deux cailloux l'un contre l'autre, pour chasser la faim.

La tribu regarde Mains-agiles. Père dit à Mains-agiles d'arrêter de taper par terre, qu'il va énerver les esprits de la pierre, et que la tribu ne mangera pas avant encore une lune.

Mains-agiles hoche la tête, mais recommence aussitôt. Mains-agiles a faim, Mains-agiles va mourir.

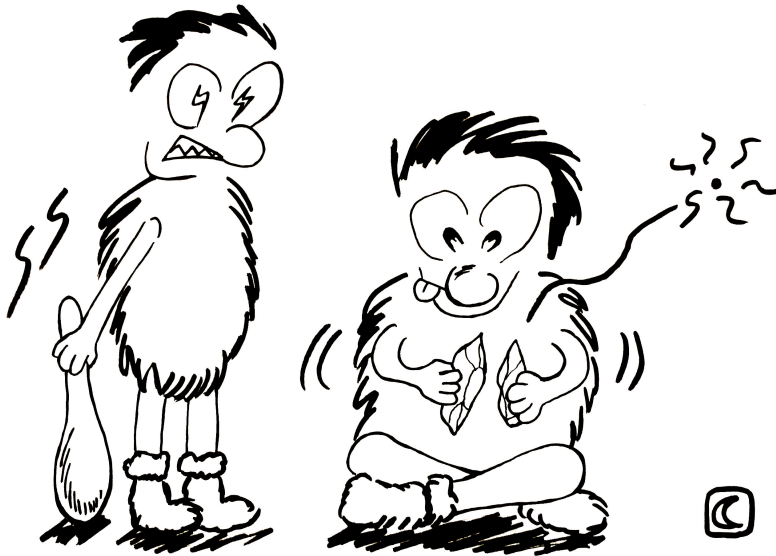
Bassin-large dit à Mains-agiles d'arrêter de faire tant de bruit. Elle n'arrive pas à dormir et la tribu a besoin de repos.

Mains-agiles hoche la tête, mais recommence aussitôt. Mains-agiles a froid, Mains-agiles va mourir.

La tribu semble se résigner, quand elle entend un coup un peu plus fort. La tribu tourne alors ses yeux vers Mains-agiles et est remplie de la plus grande stupéfaction.

Lion-rugissant vient d'écraser la tête de Mains-agiles, et un puissant silence a immédiatement envahi la grotte de la tribu et ses environs. La tribu n'a jamais autant apprécié la beauté de ce silence, bientôt brisé par les premiers ronflements.





À cet instant, l'homme / la femme se retourna

À cet instant, l'homme se retourna

Cécilia

« Tu vas crever, sale chienne ! » Sylvain avait pétié les plombs. Il me menaçait et m'insultait depuis plus de dix minutes. Rien ni personne ne pouvait le calmer, pas même ma sœur, sa petite amie.

C'était la première fois que je le rencontrais. Ils étaient venus passer un week-end chez moi. Ce matin, au petit déjeuner, sans crier gare, Sylvain était devenu violent. Ses oreilles avaient viré au rouge, et il était entré dans une frénésie toute dirigée contre moi. Depuis quelques secondes, la situation avait encore empiré. Il m'avait coincée sur une chaise, et avait levé la main. « Tu vas crever ! » Le poing s'abattit vers moi, et ma main, par réflexe, vint saisir son poignet. Quelque chose changea subitement dans son regard, et il recula, honteux, les bras ballants. Il n'avait pas fait deux pas en arrière que ma sœur craqua à son tour, se mit à hurler des propos incompréhensibles sur les hommes violents et sur sa sœur, sa propre sœur ! Elle gifla Sylvain, le plaqua, et quitta l'appartement. Pour se calmer. Pour prendre l'air.

J'allai chercher un verre d'eau. Je connaissais assez bien la violence des hommes pour savoir que celle de ce garçon n'était pas volontaire. Il regrettait ses gestes incontrôlés. Il tremblait encore comme une feuille. « Tiens, bois de l'eau, ça te fera du bien. » Il but par petites gorgées, puis commença à pleurer. Je me tins à distance. Ce n'était pas l'envie de le prendre dans mes bras pour le consoler qui manquait, mais j'avais appris à mes dépens que le contact avec les hommes était parfois d'un grand danger.

— Je suis vraiment désolé, dit-il avec le ton blasé de quelqu'un qui s'était trop souvent excusé. Ça ne m'était pas arrivé depuis au moins deux ans.

— Il s'est passé quoi au juste ?

— J'ai pétié un câble. Ça m'arrivait tout le temps quand j'étais petit. Je devenais très violent. Les psychologues ont dit que c'était un genre de schizophrénie, mais ils n'ont pas su me soigner.

— Et c'est dû à quoi ?

— Je ne sais pas, c'est aléatoire. Aujourd'hui, je pense que c'est le fait

de revenir dans ce quartier qui a déclenché la crise. J'habitais ici quand j'étais petit. . . ajouta-t-il en regardant tristement par la fenêtre.

— Tu ferais mieux de partir avant que ma sœur ne revienne. . .

Il acquiesça avec un sourire triste, puis il rassembla ses affaires. Avant de passer la porte, il planta ses yeux dans les miens, et me dit « Ça fait du bien de rencontrer quelqu'un qui écoute, et qui ne juge pas les gens sur leurs actes. » Il me serra la main et partit.

Cela faisait plusieurs mois que je n'avais pas eu de ses nouvelles, quand un jour il vint frapper à ma porte. Il avait un gros appareil photo autour du cou, un appareil qui m'avait l'air très beau et très cher. « La photo, c'est ma passion, mon art. » C'était son défouloir. « Je voulais prendre quelques photos des lieux de mon enfance, alors j'en ai profité pour passer prendre un café. » Il était détendu, serein. On discutait de tout et de rien. J'attendais. Je savais qu'il n'était pas venu pour une visite de courtoisie. Il avait quelque chose à dire. On ne revient pas par plaisir dans des lieux où on a été malheureux. Au détour d'une conversation, je sentis le sujet délicat se profiler. On parlait du quartier, des voisins et des commerçants.

— Méfie-toi du boulanger.

— Qui ça ? M. Devain ?

— Oui.

Il avait l'air de tenir à cet avertissement.

— Ce Devain, là, c'est vraiment pas un homme bien.

— Ah.

Je ne dis rien de plus. Je gardai un expression neutre. Un silence gênant s'installait. Je cultivais cette gêne. Je voulais des aveux.

« En fait. . . C'est pour ça que j'ai commencé les crises, je crois. . . Il me. . . Enfin. . . quand j'étais petit, tu vois, et que j'allais acheter des bonbons. . . bref. C'est rien. Rien d'important. N'en parlons plus ». Il se leva, et fit mine de partir. Il avait l'air gêné par son aveu, un aveu de faiblesse. . . En fait, c'était tout sauf de la faiblesse. Il avait eu le courage d'aborder ce qu'il n'avait jamais osé dire, de rompre le tabou. Je ne voulais pas le laisser partir. Pour le faire rester, je devais aussi avouer.

« Ainsi, mon violeur est un récidiviste ». Il s'arrêta net dans son élan, dans une position presque absurde. Et à l'instant où il se retourna vers moi, quelque chose avait changé. Nos regards se croisèrent. Nous étions deux victimes brisées, deux êtres abusés et désabusés. Mais nous étions ensemble.

Orphée 38

Claire

L'homme ligoté sur la chaise, les vêtements en lambeaux et le front en sang, c'est Andreo. C'est le nouvel Orphée. La femme, retenue par la poigne de l'homme derrière elle, si belle dans sa robe blanche et le visage en pleurs, c'est Silvia. C'est la nouvelle Eurydice. L'homme assis à la petite table, le costume crème impeccable et l'air sérieux, c'est Paolo. Paolo est le père de Silvia. C'est aussi l'homme qui règne en maître sur la mafia locale depuis vingt-cinq ans. C'est lui qui en a fait une menace constante, un monde souterrain vers lequel vous pouvez être entraîné à tout instant, pour un oui ou pour un non. Pour un oui, en l'occurrence. Celui d'Andreo et de Silvia, qui se sont mariés dans une petite église du Sud de la France, espérant changer de continent le lendemain. Mais Paolo a rappelé les deux amants à son bon souvenir, en leur envoyant le Serpent, son homme de confiance. Voilà l'histoire.

Dans la petite pièce sombre sans fenêtre, Silvia crie, rage et injurie son père ; Andreo se tait, hagard, exténué par la nuit passée aux mains des hommes de Paolo.

Paolo déplie lentement ses doigts croisés, et pose ses mains sur la table, les paumes bien à plat contre le bois vernis. Le silence se fait. Paolo a droit de vie et de mort en son royaume souterrain, et il va rendre sa sentence.

— Toi, ma fille, la chair de ma chair, tu es bien l'image de ta pauvre mère. Elle se débattait, comme toi, quand je l'ai enlevée aux bras de sa mère. J'aime ce tempérament. Mais tu m'as déshonoré. Et tu appartiens à la Famiglia.

» Toi, Andreo, non seulement tu as eu l'audace d'enlever ma fille, mais tu as eu la folie de revenir la chercher ici, chez moi. Je vois bien que le Serpent a bâclé son travail. Mais l'affront que tu m'as fait n'a d'égal que le courage — ou la bêtise — que tu as montré. Le Serpent dit qu'il n'a pas réussi à t'arracher un seul cri cette nuit. Allons, allons, le Serpent, tu me déçois encore ?

» Enfin, Andreo, tu m'as diverti. Tu m'as rappelé un autre jeune homme, qui a reçu bien des coups des mains de ses frères, avant de s'emparer de la

cité et de récupérer son dû. Ce n'est pas tous les jours qu'il m'est donné de voir tant de passion — et tant d'aveuglement aussi.

» C'est pourquoi... vous pouvez partir. Mais à une condition : ne plus jamais revenir. Silvia n'est plus ma fille, elle quitte la Famiglia. Vous ne devez pas vous retourner. Sous aucun prétexte.

Le Serpent défait les liens d'Andreo qui, le visage blême, doute encore de ce qui lui arrive. Il reçoit Silvia dans ses bras ensanglantés.

— Allez ! Vite. Il ne faut pas forcer la chance, dit Paolo en guise d'adieux.

Ils prennent l'escalier qui mène à la sortie. Andreo peut déjà voir un rai de lumière qui filtre sous la porte devant lui, en haut de l'escalier.

À cet instant, la femme se retourne. Andreo est à ses pieds, immobile, une balle dans la poitrine. Du pistolet du Serpent s'élève un faible filet de fumée. Paolo lui lance un regard faussement réprobateur.

— Ma, patron, j'ai cru qu'il s'était retourné ! La vérité, patron !

— Le Serpent... Ah, tu me déçois ! (Il lève les yeux vers le visage effaré de Silvia.) Et toi, ma fille, tu me déçois encore plus. Tu t'es retournée !

Et alors que le Serpent s'avance vers elle, alors qu'elle sent tout espoir l'abandonner, elle entend :

— Ma fille, ah, ma fille. Quel tragique destin ! Devenir une statue de béton, au fond du port de Naples !



Mon colloïde et moi

La couveuse

Cécilia

« Laboratoire de chimie des colloïdes ».
C'est ce que j'ai lu sur un panneau renversé
Qui devait autrefois pointer sur l'ovoïde,
Sur ce building de forme si controversée.

J'ai pénétré dans ces ruines patatoïdes,
Je suis passé au travers de ses murs percés,
Avec pour mission de trouver les stéroïdes
Qui, dans notre eau, depuis deux mois se déversaient.

C'est alors que j'ai découvert des androïdes,
Des corps d'acier qui continuaient à verser
Des solutions dans des béchers ellipsoïdes.

Ils puisaient l'énergie d'un grand cristalloïde.
J'ignore ce que sont devenus ces droïdes ;
Dès mon arrivée, ils se sont tous dispersés.



Ça mousse entre toi et moi

Félix

Les colloïdes, ça a toujours été mon truc. J'ai été élevé avec. Ma maman en mettait dans mon biberon. Ensuite, je suis passé presque sans transition à la mayonnaise. Ça, c'est à cause de mon papa. Il affirmait que tout corps plongé dans la mayonnaise en ressort avec un meilleur goût. Je me suis empressé de valider expérimentalement cette hypothèse. C'est ainsi que naissent les vocations. On raconte toujours qu'Einstein se demandait à quatre ans comment fonctionnait une boussole. Il est douteux que cette histoire soit véridique, et Einstein n'a jamais vraiment travaillé sur les boussoles. Quant à moi, mes expériences précoces avec la mayonnaise sont authentiques et n'ont jamais réellement cessé, même si je fréquente régulièrement d'autres types de colloïdes.

Les yaourts, par exemple, ou le fromage blanc. C'est fou tout ce que l'on peut faire avec. Ça se tripatouille, ça s'étale, ça éclabousse. On n'est jamais à court de surprises avec eux. Dès qu'on croit en avoir fait le tour, un phénomène nouveau apparaît, au hasard d'une succussion un peu brutale.

Et puis à l'adolescence, il y a eu la grande rencontre. C'était à quatorze ans, la première fois. C'est pas très fréquent dans la région, et pas vraiment du goût de mes parents. Je me souviens très bien de cette soirée entre amis. Elle était là, devant moi, offerte. Une bouteille de pastis. Au début, je l'ai à peine remarquée. Mais quelqu'un en a versé dans mon verre, a ajouté de l'eau, et le miracle s'est produit. Une suspension jaune un peu laiteuse, trouble et troublante. Je l'ai portée à mes lèvres, elle a glissé dans ma gorge, j'étais au paradis.

Aujourd'hui, je travaille dans la R&D chez Danone, en attendant d'être pris chez Amora pour y retrouver ma passion d'enfance.

La femme de ma vie, je l'ai rencontrée grâce aux colloïdes. C'était à une soirée mousse.



M. Grosbourdon au-dessus de M^{me} Jolieflour

Néosurréalisme

Guillaume

Au bout d'une heure passée chez lui, j'explique à mon ami la véritable raison de ma visite. On me demande d'écrire une série de courtes monographies pour le prochain hors-série d'Arts Magazine, consacré aux peintres surréalistes. Je suis censé y faire découvrir aux lecteurs des tableaux peu connus de grands artistes et quelques œuvres contemporaines qui se rattachent à ce mouvement.

J'ai naturellement pensé à lui pour me conseiller dans mes recherches, en tant que plus grand spécialiste de Salvador Dalí que je connaisse. Flatté, il me sert une deuxième tasse de café et commence à me parler de son artiste préféré. Il me conseille de parler du tableau dont il a une reproduction dans son salon, intitulé « petit pervers polimorf » (avec un i et un f, même l'orthographe du grand maître se veut surréaliste) mais aussi connu sous le titre « enfant Bulgare mangeant un rat », qui est plus explicite. Au terme d'un long monologue comme il sait si bien en faire, il me conseille un ouvrage de qualité, *Dalí, l'œuvre peint* de Gilles Néret, qu'il accepte de me prêter pour quelques semaines.

Je le remercie, et comme d'habitude avant de prendre congé je l'accompagne à la cave voir ses dernières œuvres. Hugo, non content d'être amateur d'art, consacre une grande partie de son temps libre à ses propres toiles. Il me dévoile avec fierté son dernier tableau, et à l'instant même je suis décidé à lui consacrer une de mes monographies.

Le titre qu'il a choisi me plaît : « Monsieur Grosbourdon au-dessus de madame Joliefleur » ou « jeune homme mangeant un flan au chocolat sur la clavicule de sa petite sœur ». Je compte bien contribuer à rendre ce tableau aussi célèbre que les montres molles.

La scène se passe dans une salle de bain. On y voit une jeune fille rousse au physique avantageux, à moitié nue, dans les bras d'un grand jeune homme roux lui aussi qui, debout derrière elle, penche sa tête au-dessus de son épaule pour lécher une substance brunâtre sur la peau de la demoiselle, blanche comme un plumage de cygne.

Il en a plein sa moustache touffue, elle en a un peu partout badigeonné sur le cou et les épaules, il en dégouline même sur sa poitrine. Les clavicules ressortent, c'est dans leur creux qu'il devait y avoir le plus de flan à l'origine.

Elle et lui ont leurs yeux baissés, elle a les bras écartés et les jambes pliées dans la même posture que le Christ lors de son agonie et qu'elle semble garder de façon surnaturelle.

Sur le sol, à côté d'eux, une petite cuillère gît à côté d'un pot à demi vide. Dans le miroir derrière eux, on voit la salle de bain, mais les personnages, qu'on y voit toujours de face, sont remplacés par un énorme bourdon avec une tête de diable survolant une rose blanche pas encore éclosée, et lui subtilisant son auréole dorée avec un dard en forme d'hameçon. On voit aussi le reflet d'une bouteille d'alcool, qui n'apparaît pas dans la scène réelle, et de nombreux verrous sur la porte.

À moi à présent d'y trouver une symbolique et d'imaginer l'histoire de la scène. Je préférerais ne pas savoir ce qui est passé par la tête de mon ami quand il a peint ce chef d'œuvre, ni d'où lui est venue l'idée de ce fantôme, mais ce ne serait pas professionnel de ma part.

Acceptera-t-il ma proposition ?





Au numéro 2 de la rue des Camélias

Anastazia

Madame Joliefleur habite au numéro 2 de la rue des Camélias, appartement 16 : au premier étage, troisième porte à gauche. Madame Joliefleur est jolie... sur les photos de la cheminée. Elle a vingt ans et elle sourit entourée de ses amis. Elle a l'air plus fatiguée dans le cadre de la salle à manger à côté de ses deux fils qui l'aident à souffler ses trente bougies autour de la famille réunie. À regarder toutes ces images figées sur le papier glacé, il semblerait que la vie de madame Joliefleur ait été bien remplie. Pourtant son appartement paraît maintenant bien vide et le bruit de ses pas résonne dans le couloir. Elle a beau occuper ses journées à entretenir ses pétunias, caresser son chat « Bouton d'Or » sur la terrasse et observer avec un regard réprobateur les allées et venues de ses voisins, madame Joliefleur s'ennuie. Le poids de la solitude lui pèse. Dix ans qu'elle a perdu son mari, déjà trop vieille pour refaire sa vie. Alors, à l'aube de ses quatre-vingts ans, madame Joliefleur s'évertue à tenir le rôle de la « petite mamie d'à côté ».

Monsieur Grosbourdon est un vieux monsieur bedonnant avec une grosse moustache qui lui donne un air gentil, même quand il est en colère, et des yeux malicieux et rieurs. Mais depuis deux semaines les yeux de monsieur Grosbourdon ne riaient plus. Il avait glissé dans l'escalier, la faute à ses satanées pantouffles, et s'était cassé le poignet. Alors sa fille s'était mise en colère, parce que ça ne pouvait plus durer et qu'elle avait trop de travail pour s'occuper de lui en plus et qu'il ne se rendait pas compte. Monsieur Grosbourdon avait donc dû vendre sa jolie maison et s'installer en centre-ville dans un petit immeuble avec ascenseur, proximité commerces et hôpital. Monsieur Grosbourdon tentait maintenant de s'habituer à sa nouvelle vie d'octogénaire solitaire, loin de son jardin et de son petit monde.

Mais un beau matin, tout bascula. Monsieur Grosbourdon, qui s'était mis en tête de faire pousser des pieds de tomates sur le balcon de son nouvel appartement numéro 26 du numéro 2 de la rue des Camélias, deuxième étage troisième porte à gauche, arrosa par mégarde madame Joliefleur qui se trouvait par hasard en dessous et qui entretenait ses pétunias. S'ensuivit une discussion colorée dont tout le voisinage put profiter à outrance, parce qu'il aurait quand même pu regarder avant de balancer de la boue partout et qu'il

avait taché les pantoufles neuves de madame Jolieflour et que Bouton d'Or, affolé par cette averse subite lui avait filé ses bas. Mais c'est pas elle qui allait apprendre à monsieur Grosbourdon comment entretenir ses tomates et si elle était pas contente, qu'elle fasse gaffe parce qu'il allait bientôt mettre de l'anti-limaces. Au bout d'une demi-heure d'invectives diverses et variées, monsieur Grosbourdon et madame Jolieflour retournèrent chacun chez eux, heureux : ils ne s'ennuieraient plus.



M. Grosbourdon et M^{me} Joliefleur

Antoine

Madame Joliefleur
Qui a fait son cœur
D'amour
N'a eu pour époux
Qu'un pharisien tout
Balourd :

Monsieur Grosbourdon
Dont les rêves sont
Si tendres
Dès qu'ils traitent un peu
De celle qui ne peut
S'éprendre.

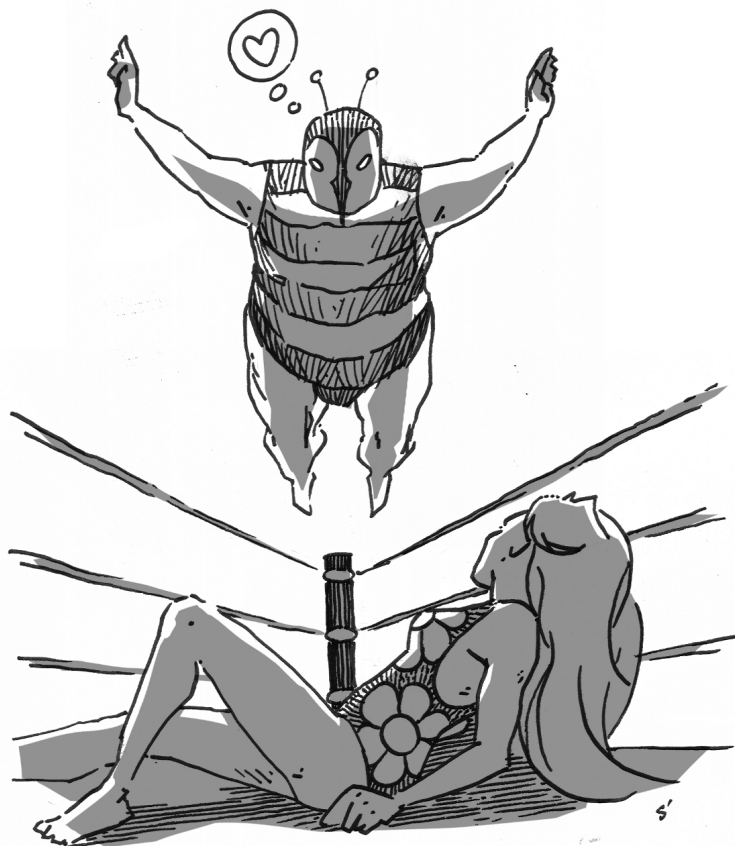
Car pas de cocu,
Pénélope fut
Fidèle
Ses voisins diront
Combien les dieux sont
Cruels.

Pour vivre sa flamme
Avec la femme
D'un autre
Il se fit lui-même
De méthodes extrêmes
L'apôtre.

Il quitta son maître
Sumo pour se mettre
Au Catch
Et il peut s'asseoir
Sur sa belle aux soirs
De match.

Des histoires d'amours
Portées en vers pour
L'épique
Je n'en connais point
Ayant une fin moins
Tragique.





Pistil

Romain

Un jour radieux s'est levé sur la campagne. Le soleil brille haut dans le ciel, et les rares nuages semblent bien trop endormis dans leur blancheur cotonneuse pour menacer qui que ce soit. Seuls quelques gazouillis d'oiseaux viennent parfois troubler la quiétude ambiante. Tout est calme et relativement silencieux.

M. Grobourdon vient d'arriver sur les lieux. Bien qu'il connaisse le coin, il volète un peu à droite à gauche, dans le doute : on n'est jamais à l'abri d'une surprise. Aujourd'hui encore, tout va bien. Aucune trace du passage d'un autre, aucune mauvaise blague de Mère Nature. Tout comme M. Grobourdon aime. L'esprit serein, il se dirige donc vers sa partenaire du jour, la splendide M^{me} Jolifleur.

Après quelques formules d'usage, les choses sérieuses peuvent commencer. M. Grobourdon se saisit délicatement des sépales qui entourent M^{me} Joliefleur. Avec tendresse, il retire un à un ces premiers atours de sa compagne, découvrant ainsi une élégante corolle de pétales. M. Grobourdon s'interrompt alors un instant, admirant cette beauté fragile.

Puis il se remet au travail. Toujours avec la plus grande douceur, il essaye d'écarter quelques pétales, sans brusqueries. Il continue à lui parler, insiste légèrement quand c'est nécessaire, mais sans abuser de sa force. Elle finit par céder. Les choses se passent bien, tout comme M. Grobourdon aime.

Le voici au plus près de M^{me} Jolifleur. Pendant un bref instant, M. Grobourdon s'arrête, réalisant la force du lien qui les relie tous deux à ce moment précis. Aussi étrange que cela puisse paraître, il est avec elle et elle est avec lui. La fin approche. Évitant avec soin les petits sacs fragiles, il sent qu'il a atteint ce qu'il recherche. Il a réussi.

Levant les yeux vers la fenêtre, M. Grobourdon observe le jour radieux. Puis vers le diplôme accroché au mur un peu plus loin, dont il vient encore de se montrer digne « M. Antoine Grobourdon, médecin légiste ». Avec un sourire satisfait, il revient à sa compagne. Sur la table d'autopsie, M^{me} Jolifleur, la poitrine ouverte, semble le remercier. La balle qu'il vient d'extraire permettra de retrouver le tireur.

Folâtries

Claire

Cela fait quelque temps que M. Grobourdon tourne autour de Mme Jolifleur. Tous les employés l'ont remarqué. Chaque jour, à 8 h 30, Grobourdon fait le premier tour d'inspection. Les graphistes, le département tissu, puis l'atelier. Avant même d'y arriver, il affiche un sourire resplendissant — qui se double d'un air de félicité béate dès qu'il arrive à la hauteur de Mme Jolifleur. Il admire ses doigts potelés qui s'affairent sur un décolleté ou une jupe, prodigue un ou deux conseils, se risque parfois à poser une main sur son épaule pour « voir son ouvrage de plus près ». Puis il retourne à son bureau et à ses dossiers en soupirant. Ce manège se répète plusieurs fois dans la journée.

C'est que Mme Jolifleur mérite bien son nom : une belle chevelure teinte en rose, des yeux rieurs surmontant quelques taches de rousseur, une poitrine épanouie, et le reste à l'avenant : une beauté bien en chair mise en valeur par l'élégance vestimentaire exigée de tous les employés de la maison de mode Grobourdon.

Ainsi, depuis son arrivée au département couture il y a quelques mois, ses collègues ont pu voir leur patron — la quarantaine, cheveux bruns grisonnants, petit ventre naissant caché par un costume sur mesure — tomber jour après jour sous le charme de sa nouvelle couturière. On pressent une déclaration imminente, on imagine déjà un mariage éclatant : les petits ballotins de dragées, le marié en blanc, une robe de déesse — la mariée s'habillera Grobourdon.

Mme Jolifleur reçoit les attentions de son patron avec toute la modestie et la pudeur d'une jeune femme bien élevée, ce qui ravit et inquiète à la fois M. Grobourdon. Aussi a-t-il décidé aujourd'hui de lui avouer son amour. Toute la journée, il a tourné autour d'elle. Enfin, il est revenu, rêveur, guetter la sortie du vestiaire.

Tout se déroule pour le mieux du monde : Mme Jolifleur s'attarde alors que ses collègues sont déjà parties. M. Grobourdon, tapi dans l'ombre d'un couloir, attend qu'elle sorte pour l'aborder « par hasard ». Il entend une voix s'élever du vestiaire :

— Hi hi ! Arrête ! Oh, tu ne vas pas faire comme l'autre qui m'a tourné autour toute la journée !

— Ah, il te plaît, hein, le Grobourdon !

— Grobidon, oui ! Avec ses « Un peu plus court ici ! », « Rajoutez de la dentelle là », « Vous êtes un a-mour madame Jolifleur ! »

L'autre pouffe de rire.

— Tu sais quoi ? Paraît qu'il veut te faire la cour.

— Ah, ça ! Le jour où je me marierai . . .

Et là, déboulent devant un M. Grobourdon atterré, Mme Jolifleur, son charmant bras rose enlaçant la taille de Mlle Vivabeille, les deux marchant à grands pas vers la sortie :

— . . . Le jour où tu te marieras, moi je baiserais le curé !



Une escale

Purgatoire

Antoine

Putain de bordel de bite, elle me pète les couilles cette escale de merde. Bon sang qu'est-ce que j'ai fait à cet enculé de bon dieu de merde pour me retrouver ici !

J'ai l'impression d'être retourné une fois de plus dans le putain de cœur de cette administration à la con, de cette grosse bouse vérolée qui dirige ce qui fut mon pays ces cinquante dernières années.

J'en ai ma claque de ces consanguins à la mords-moi-le-nœud. Si je me suis tiré une balle c'est pour plus voir leurs tronches de dégénérés chiasseux, pas pour revenir deux jours plus tard taper la causette avec ces débiles.

Bite quoi, je sais pas si cet enfoiré qui se fait appeler dieu est gai comme une taffiole au bal des pompiers, mais par contre je suis à peu près sûr que côté bon sens et civilité il fait plus que frôler le p4 cet inadapté. Ça lui servait à quoi de mettre ce putain de purgatoire de merde ici ? Moi ça me les brise menu de me retrouver seul dans cette bouse blanchâtre jusqu'à ce qu'un enculé en robe se décide à me faire bouger de là. Bite ! Je sortirai d'ici dans l'heure, peu importe les étrons que je vais devoir balancer à la gueule de ce connard.



Départ immédiat

Thomas

Le flux de passagers entre et sort de la salle d'embarquement. Ils sont pour la plupart pressés et anxieux. Tous riches. Ils marchent en regardant droit devant eux comme si sortir de leur petit chemin les perdrait à tout jamais. Moi, j'ai l'impression d'être déjà perdu. Alors j'attends.

Je ne suis pas le seul en attente ici, on est une bonne cinquantaine à prendre le même avion, depuis plus de 10 heures. C'est pas par plaisir, c'est juste qu'on peut pas sortir de la zone et aller sur le territoire. Notre avion étant moins important, on n'est pas prioritaires, alors on attend.

Les autres sont plutôt résignés. Ils regardent leurs pieds, ils dorment, plusieurs doivent avoir l'habitude. Moi, c'est la première fois que je prends l'avion, et j'aurais tout donné pour pas être là. J'en peux plus d'attendre, merde ! Et j'ai soif. . .

Comme les bouteilles d'eau coûtent une fortune ici, je vais aux toilettes. Ici au moins, c'est juste des toilettes publiques, j'ai pas l'impression d'être parké comme du bétail. Je savoure mon petit instant de liberté en buvant au robinet. C'est toujours ça de pris, j'ai plus rien d'autre.

Je retourne m'asseoir, me revoilà bétail.

Récemment, on m'a beaucoup dit que j'étais amer, que je manquais d'espoir. C'est sans doute vrai. J'ai pas toujours été comme ça mais c'est sans aucun doute vrai. Enfin, personnellement, je trouve que j'ai de bonnes raisons d'être amer. J'ai perdu ma femme, mon gosse et mon travail il y a un mois à peine. Et là, à attendre comme un con, je perds ce qu'il me reste de dignité. La vie, c'est pas la joie pour tout le monde.

Ça me rappelle que j'ai une photo de mon fils au fond de mon sac. Je vais la chercher, délicatement. Un flic me regarde comme si j'allais tout faire sauter. Bon, d'accord, je suis basané, et alors ? C'est déjà ton racisme qui m'a fait perdre mon taf, tu vas pas m'arrêter juste parce que je veux regarder la photo de mon fils non ?

Faut peut-être que je vous raconte. Je bossais comme coursier. Un boulot honnête, pas compliqué. J'allais livrer des tomates aux mamies trop vieilles pour l'ascenseur, ou trop acariâtres pour les caissières. Et pourtant, c'est censé résister à tout une caissière. Moi j'y résistais. Et figurez-vous que les petites vieilles, acariâtres ou pas, elles sont racistes. C'est facile

d'entendre qu'elles sont toujours contentes de venir ouvrir la porte, elles savent que c'est le livreur, leur animation de la journée. Et dès que ça ouvre, ça te regarde comme si t'allais voler tout ce qui traîne. Il y en a plusieurs qui demandaient même à ce que je laisse tout devant la porte. « Pour ne pas vous fatiguer. » Merci bien.

Je dis ça, je dis ça, j'ai rencontré des vieux sympas et, une fois la glace brisée, ils me demandaient personnellement au patron. « Sourire et professionnalisme », c'était ma devise à l'époque.

Enfin, un jour, j'ai fait la livraison de trop. Une livraison que j'avais jamais faite, chez une encore plus raciste que les autres. Deux minutes après mon arrivée, elle m'accusait de lui avoir volé sa monnaie. Elle m'accusait moi. Le soir même, les flics avaient enregistré la plainte. Pour ses vingt euros prétendument volés, elle avait fait le déplacement qu'elle avait pas fait pour deux carottes, trois tomates et douze œufs. La suite s'est passée bien trop vite.

J'en ai pas voulu à Karissa, ma femme, ni à sa famille d'ailleurs. Il fallait qu'ils maintiennent un semblant d'honnêteté, alors ils ont préféré annuler le mariage. Mon fils n'a pas eu son mot à dire. Au moins, j'ai un homme qui reste tenir la maison.

Du coup, c'était aussi bien de tout plaquer. De me laisser faire et de prendre l'avion. Je me suis résigné aussi. Je crois plus en grand-chose alors je reviens aux sources. En plus, le billet était pas cher. Je rigole.

Au téléphone, Karissa me suppliait de rester. « J'ai besoin de toi, » qu'elle disait. Elle n'a pas osé le dire à son père bien sûr. Moi, je n'ai déjà plus besoin d'elle, je suis déjà parti et j'attends de repartir.

Le flic d'à côté me regarde d'un air de plus en plus méchant. Je m'en fous, mon avion est annoncé, on va embarquer. J'ai failli attendre.

Quand je passe à côté, le flic qui ne me quitte plus des yeux m'arrête et me dit doucement : « Allez, et reviens pas, putain de sans-papiers ! »

Le reste du bétail et moi, on passe la porte et on embarque. Autant prendre ça comme le début des vacances.



La vamp et le boxeur

La vamp et le boxeur

Cécile

J'étais accoudée au bar de mon hôtel, une coupe de champagne à la main. Le bellâtre qui me faisait la cour étant particulièrement inintéressant, je l'écoutais d'une oreille distraite, en laissant mon regard charbonné errer dans la pièce pour trouver une distraction. Le petit poste de télévision que le barman avait glissé sous le comptoir m'accrocha l'œil, et tout en acquiescant sensuellement à tout ce que racontait l'homme en face de moi, je commençai à suivre l'émission. C'était la retransmission d'un match de boxe. Germain Chaouche contre William Winston. La France contre l'Amérique. David contre Goliath. Le petit râblé contre le grand musclé. Il était d'ailleurs incroyable qu'ils fassent le même poids !

Cependant, la boxe, ce n'est pas ma passion. Je tentai de reprendre la conversation avec mon interlocuteur, qui était alors en train de m'expliquer ses projets d'investissements industriels. La propension des hommes à parler de sujets inintéressants aux femmes est vraiment extraordinaire. Je basculai mon poids d'une jambe sur l'autre, à la fois pour soulager mes pieds et pour effectuer un langoureux déhanché. J'en profitai pour mettre ma poitrine en avant, soupirai sensuellement en mimant l'intérêt le plus sincère, et ma prochaine coupe de champagne dorénavant acquise, je me replongeai dans la retransmission du combat.

Chaouche était mal en point. Il me semblait qu'il saignait du nez, mais vu l'importance de l'enjeu, il ne s'arrêterait sans doute pas pour si peu. Il feignit une faiblesse, le grand Winston s'y trompa et se vit infliger une volée de crochets du gauche. L'Américain au sol, l'arbitre compta. Huit, neuf, dix, Chaouche vainqueur par K.O. ! Gros plan sur le visage sanguinolant mais radieux du boxeur. Mon Dieu, que cet homme avait l'air effrayant !

— Darling, vous m'écoutez ? Vous avez l'air fatiguée, souhaitez-vous vous reposer dans votre chambre avant le dîner ?

— Oui, désolée, un instant de faiblesse, j'ai très mal dormi la nuit passée...

Et mince, me voilà obligée de renoncer à ma prochaine coupe de champagne si je veux conserver ma crédibilité et le poisson ferré. Je minaude un sourire d'excuse et me dirige vers l'ascenseur en repensant au match. Quelles brutes, tout de même !

Une fois dans ma chambre, j'allai fumer à la fenêtre. J'aimais particulièrement m'appuyer négligemment à la rambarde, mon immense fume-cigarette en bakélite entre l'index et le majeur et l'air à la fois égaré et pensif. Soigner minutieusement mon image m'a toujours amusée au plus haut point. Femme fatale et femme enfant. Ils succombaient tous...

J'en étais là de mes pensées lorsque je vis une limousine arriver au pied de l'hôtel, au milieu d'une nuée de reporters et de badauds. Qui était-ce donc ? Je devinai la réponse en remarquant la paire de gants en cuir atterrir dans la foule. L'homme qui les avait lancés, ne serait-ce pas ... comment s'appelait-il, déjà ? Ah, oui, Chaouche ? Si, si, tout collait. L'impression de puissance malgré la silhouette ramassée. Le drapeau français triomphalement porté en cape. L'air béat. Les bandages. Pas de doute, le champion du monde de boxe logeait dans mon hôtel.

Je suis arrivé à l'hôtel comme un sauveur, sous les vivats. Les flashes des appareils photo crépitaient partout comme une pluie d'orage. J'ai à peine eu le temps de viser la poupée qui grillait sa cigarette au balcon. Mais, bordel, quelles gambettes ! Quels nichons ! Quelle classe ! Et cet air complètement paumé, ça me donnait envie de la prendre dans mes gros bras pour la protéger comme un chaton abandonné. Je suis entré dans le bar, fier comme Artaban, et j'allais payer ma tournée quand le larbin a offert une générale « en l'honneur du héros du jour ! ». Aux anges, j'ai pris un whisky et je suis allé me poser le plus discrètement possible dans un fauteuil en cuir, planqué au fond de la salle.

Peine perdue, j'ai bientôt été rejoint par un essaim de journalistes qui voulaient tous une interview exclusive. J'blaire pas ces mecs, mais mon coach m'a dit d'être arrangeant et de répondre à leurs questions. Alors je réponds, tout en reluquant quand même toutes les nanas de la salle. J'étais le roi du jour, il fallait que j'en profite ! D'habitude, avec ma tronche toute abîmée, les pépées me fuient toutes. Mais ce soir, foi de Chaouche, elles vont se pendre à mon cou !

Tiens, d'ailleurs, voilà la même de tout à l'heure qui descend. Mazette, elle est encore plus canon de près. Elle a des grands yeux de biche un peu tristes. Un cul qui tangué comme un chalutier dans la tempête. Et des gigantesques talons, sans doute pas confortables du tout, mais qui lui font des jambes à damner le Bon Dieu !

J'étais redescendue au bar dans l'espoir d'apercevoir celui qui devait être la star du jour. Il était effectivement là, assis juste en face de l'entrée. J'ai senti son regard sur moi dès que j'ai ouvert la porte. Joueuse, j'accentuai alors le balancement de mes hanches, et j'allai m'asseoir nonchalamment au bar, pas mécontente de mon effet.

Je l'épiais du coin de l'œil en sirotant mon cocktail, profitant de ce qu'il avait arrêté de me regarder. Passée la première impression... cabossée, il était plutôt bel homme en fait. Une forme de vitalité se dégageait de ses traits rudes. Son immense sourire n'était amoindri ni par son nez épaté, visiblement cassé de nombreuses fois, ni par la nuée de journalistes qui l'entouraient, et visiblement l'ennuyaient ferme. Il était d'ailleurs extrêmement amusant de l'observer se faire violence pour leur répondre courtoisement.

Non mais c'est pas possible, ils peuvent pas me lâcher la grappe ces blaireaux ! Y'a jambes-de-rêve qui lance de ces œillades torrides depuis tout à l'heure, j'en ai chaud jusque dans le slip ! Allez, magnez-vous les mecs, avec vos questions à la con, histoire que je puisse aller payer un verre à la donzelle !

C'était un spectacle proprement désopilant. Lui, trépignant, sans doute pour m'offrir un verre. Eux, imperturbables, professionnels, inquisiteurs. Et moi, soufflant le chaud et le froid, lui jetant des regards de braise puis poussant de profonds soupirs d'ennui en cherchant la pendule des yeux. Cette inquiétude au sujet de l'heure n'était pas totalement feinte : il fallait que les scribouillards partent vite, car mon galant du moment allait redescendre bientôt et je ne pourrai plus continuer mon petit jeu devant lui. Enfin, si, mais ça aurait été renoncer clairement à cette semaine ici, qui s'annonçait délicieusement luxueuse.

Ah, tiens, tant pis, le voilà. Je reposai mon verre, et me retournai lentement.

Nan mais allez, c'est bon, c'est fini les entretiens pour vos torchons là, cassez-vous, journalistes de mes deux ! Vous voyez pas qu'elle va partir ! Allez, voilà, elle se lève. Oh. Mon. Dieu. Elle est toujours aussi divine. Et elle vient vers moi. . .

Mon cœur fondit dans ma poitrine. Puis il s'est glacé quand j'ai vu qu'elle se dirigeait en fait vers un grand brun à l'air aussi bête que charmeur. Et lorsqu'elle m'a jeté un dernier regard accompagné d'un sourire moqueur en prenant son bras, il s'est cassé en mille morceaux.

Traînée. Par ta faute, ma victoire n'a plus aucun goût.



Duels

Romain

Il parcourt d'un pas lent le couloir qui mène à la Grande Salle. À l'intérieur, l'ambiance est électrique, et la tension est à son comble. C'est l'heure du spectacle.

Elle traverse la rue en direction du restaurant. À l'intérieur, l'ambiance est tamisée, tout n'est qu'élégance et raffinement. Le jeu commence.

Rejoint par son coach, il s'avance vers le ring. Il enlève son peignoir, conscient des nombreux photographes qui l'observent. Une moitié de la salle est en liesse ; l'autre le hue et le siffle sans ménagement.

Accueillie par un serveur, elle pénètre dans l'établissement. Elle lui confie son manteau, consciente de l'attention qu'elle suscite autour d'elle. Une partie de la salle, à dominante masculine, semble apprécier son entrée ; le reste la considère avec mépris ou agacement.

Il est debout sur le ring. Son adversaire est là, il le connaît à peine. À l'invitation de l'arbitre, ils se saluent. Gants contre gants, leurs regards se croisent et se défont.

Elle est conduite à la table. Celui qui l'a invité est là, c'est la première fois qu'ils se rencontrent. Laissés seuls par le serveur, ils se saluent et échangent les premières politesses.

Le match a commencé. Les deux adversaires se jaugent, chacun tente de cerner l'homme qui lui fait face sans trop se dévoiler. Quelques passes classiques, mais rien d'exceptionnel.

Le repas a commencé. Les deux inconnus apprennent à se connaître, sans oser trop s'exposer eux-mêmes. Les sujets et les compliments sont classiques, rien de vraiment extravagant.

Il a désormais compris son adversaire. Il anticipe ses mouvements et impose peu à peu sa suprématie sur le ring. Il fait semblant de laisser une ouverture. L'autre s'y engouffre.

Elle sait comment il fonctionne. Elle a toujours une longueur d'avance sur lui et oriente la discussion à sa guise. Elle surjoue une prétendue vulnérabilité. Il se laisse avoir.

Sa feinte a fonctionné, il peut contre-attaquer. Emporté par son élan, l'autre ne peut rien faire. Un violent crochet dans la rate suivi d'un uppercut l'envoie au tapis. Il ne s'en relèvera pas, il n'en peut plus.

Son jeu a marché, elle peut porter le coup de grâce. L'autre réalise son erreur, bredouille des excuses, mais il est trop tard. Une pique glaciale, un regard assassin. L'homme n'insistera pas, il sait qu'il ne l'intéresse plus.

Il est debout sur le ring, l'arbitre lève son bras pour le déclarer vainqueur. Il savoure sa victoire. Dans un coin au-dessous de lui, son adversaire se remet peu à peu, l'air dépité. Il ne faisait pas vraiment le poids.

Elle est debout à l'entrée du restaurant, le serveur lui ouvre la porte. Elle savoure sa victoire. Derrière elle, son soupirant règle l'addition, la mine austère. C'était presque trop facile.

Assis sur un banc dans le vestiaire, il a une pensée pour son ex-femme.

Installée à l'arrière d'un taxi, elle apprend à la radio la victoire de son ex-mari.



La vamp et le boxeur

Antoine

La vamp, ayant sucé
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la première ride fut venue :
Pas un seul petit morceau
De bite ou de peau.
Elle alla crier sa faim
Chez le boxeur son voisin,
Le priant de lui prêter
Quelques lampées pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
— Je vous paierai, lui dit-elle,
» En nature, foi d'animal,
» Intérêt et principal.
Le boxeur est abstinent :
C'est là son moindre défaut.
— Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-il à cette allumeuse.
— Nuit et jour, à tout venant,
» Je suçais, ne vous déplaîse.
— Vous suciez ? j'en suis fort aise.
» Eh bien ! mariez-vous maintenant.



Le philosophe au gant de boxe

Félix

Nietzsche se surnommait *le philosophe au marteau*. Moi, on m'appelle *le philosophe au gant de boxe*. Mais ce n'est pas un concept post-kantien, c'est mon nom de ring.

La philosophie est censée être l'amour de la sagesse. À trop la fréquenter, j'ai plutôt fini par briser des mâchoires devant un public en transe. Comment passe-t-on de Socrate à Mike Tyson ? Je vais vous le raconter.

Quand j'étais petit, ma tête marchait beaucoup. Mes poings aussi. « Curieux de tout, mais un peu trop impulsif », c'est ce qu'on pouvait lire en substance sur chacun de mes bulletins, sous des formes souvent plus explicites. Disons que j'avais du mal à supporter l'état d'esprit de certains de mes petits camarades, et je prenais facilement la mouche, de manière assez franche et percutante.

Les philosophes sont rapidement devenus mes amis. Je trouvais en eux un questionnement qui m'était propre, mais surtout un regard perçant et sans concession sur l'espèce humaine. Je voulais devenir l'enfant terrible de la philosophie, ce qui n'est pas une petite ambition.

J'inquiétais et j'intriguais tout à la fois mes professeurs. Ils essayèrent de m'orienter vers la psychologie, estimant qu'avoir des difficultés dans sa relation aux autres et à son moi était une condition suffisante pour être un bon psychologue. Mais je n'aurais jamais supporté d'écouter pendant des heures les petites frustrations de bipèdes insignifiants qui se prennent pour le nombril de monde. J'aspirais à plus haut.

C'est en première année de thèse que tout a basculé. Gloser sur Foucault et le concept de biopouvoir ne remplissait pas mes journées. Je tournais en rond dans ma turne comme un lion dans sa cage. Le doute s'emparait de moi, toutes mes certitudes et mon enthousiasme s'effondraient, je sombrais progressivement dans un aquoibonisme radical.

Et puis il y avait Lou. Ce n'est pas son vrai prénom, mais je l'ai toujours appelée ainsi. Elle ne frappe pas par sa beauté, plutôt par une sorte d'aura indescriptible, une vitalité exubérante. On la croirait venue d'une planète lointaine pour dominer la nôtre.

La première fois que je l'ai vue, sur les bancs de la fac, je l'ai rangée un peu hâtivement dans la catégorie des noceuses inscrites en philo suite

à je ne sais quelle lubie ou erreur d'orientation. Elle est arrivée en retard, l'œil trouble sous sa tignasse mal peignée. Son accoutrement, faisant fi du bon goût le plus élémentaire, était un échantillonnage complet du spectre chromatique. Elle s'est assise non loin de moi, a sorti une trousse que je n'aurais jamais cru pouvoir être décemment détenue par une fille de plus de dix ans et m'a lancé un regard dans lequel se lisait une ingénuité savamment étudiée.

Troublé, je me suis renfrogé dans mes notes pour me donner une contenance. Je ne pouvais cependant pas m'empêcher de tourner la tête de temps en temps vers elle, discrètement. De toute façon, elle ne faisait pas attention à moi. Tour à tour, elle écoutait l'orateur, griffonnait sur sa feuille, s'absorbait dans ses pensées, puis dans la contemplation de sa manucure polychrome, ou pestait toute seule contre « une attitude philosophique trop platonico-chrétienne ».

Pendant la pause, elle s'agitait en tous sens, riait bruyamment, et déblatèrait sur tous les sujets possibles. Elle m'agaçait à peu près autant qu'elle m'attirait.

J'ai progressivement appris à mieux la connaître, sans pour autant percer le mystère qu'était pour moi sa personnalité. Impossible de la cerner, de s'en faire une représentation mentale cohérente. Je sais qu'il en va ainsi théoriquement de tout individu, mais on peut souvent se contenter d'un à-peu-près sur lequel se reposer. Avec Lou, nul moyen. Je découvrais sans cesse de nouveaux aspects de sa pensée et de sa conception de la vie qui battaient en brèche toutes mes idées préconçues.

Je ne la voyais pas si souvent que ça. Je la croisais dans les couloirs de l'université, à des soirées, ou il nous arrivait parfois de prendre un verre ensemble. À chacune de nos discussions, j'avais l'impression de faire des pas de géant dans la compréhension du monde et de l'Homme, mais je prenais en même temps une terrible claque car elle me renvoyait par effet d'inversion ma propre image, mon incapacité à m'imposer dans le réel, à m'extraire de mon moi.

Un soir, pendant cette fameuse première année de thèse, elle m'a entraîné dans un night club. C'était typiquement le genre d'endroit que j'exécrais, mais mon état de déréliction était tel que j'aurais accepté n'importe quoi qui pût me changer les idées. Je me suis accoudé au bar et j'ai commencé à boire, dans l'espoir que l'alcool jouerait son rôle de désinhibiteur. D'une certaine manière, je n'ai pas été déçu.

Lou dansait sur la piste. Son corps ondulait gracieusement sous le tissu chatoyant de son chemisier. Rien ne semblait pouvoir entraver la liberté de ses mouvements. La salle entière était polarisée par sa seule présence, chacun voyant s'ouvrir devant lui l'inconnu du désir. Mais Lou paraissait ignorer l'attraction qu'elle exerçait et poursuivait, imperturbable, ses déhanchements d'almée, tout en gloussant dans l'oreille du grand blond à la peau de bébé qui se dandinait face à elle.

Je l'observais depuis mon coin et je n'en pouvais plus. Cette aisance et cette Toute-Puissance me rendaient fou. Je m'irritais contre le monde et surtout contre moi-même.

Mais il y a une chose qui m'agaçait plus encore : l'homme à côté de moi. À moitié avachi sur le bar, il sirotait son verre en écoutant la mauvaise musique ambiante d'un air béat. En y repensant, je me dis qu'il n'y avait pas vraiment de quoi en faire la figuration d'une aberration philosophique, mais j'avais besoin d'un exutoire, et celui-là fit l'affaire. Je l'ai violemment pris à parti.

— Pauvre homme ! Ne vois-tu pas ce que la société a fait de toi ? Tu trimes toute la journée dans le seul but de pouvoir te payer quelques verres et jouir du spectacle factice de ce lieu d'abrutissement ! Tout cela n'existe que pour contrôler ton existence jusque dans ses détails les plus intimes !

Comme il ne réagissait pas, j'ai commencé à le secouer par les épaules.

— Du spectacle ! Du spectacle, te dis-je !

L'homme s'est dégagé et m'a brusquement repoussé. J'ai répliqué par une citation percutante de Bertolt Brecht et une droite qui ne le fut pas moins. D'autres clients sont intervenus pour tenter de me maîtriser. Loin de me calmer, j'assenai à l'envi des imprécations et des coups de poings. Bientôt, toute la salle n'eut d'yeux que pour moi. En son centre se tenait Lou, droite, rayonnante. Un large sourire parcourait son visage, et son regard, pointé dans ma direction, brillait d'une lueur malicieuse. Grisé par l'alcool et par cette présence, je m'élevai à des sommets de lucidité philosophique et de précision dans la frappe, jusqu'à ce qu'un agent de sécurité m'expulse sans ménagement par la porte de derrière.

Pendant que Lou m'accompagnait aux urgences, je pris la décision qui allait bouleverser ma vie. Oui, Héraclite avait raison, *le combat est père et roi de tout*. Depuis, je monte sur le ring dans des salles de seconde zone. Je cite Nietzsche, Debord, Foucault et Deleuze entrecoupés d'uppercuts. J'y ajoute mes propres réflexions, le public en redemande, Lou est au premier rang. C'est lorsque je sens des os craquer sous mon poing que le

matérialisme et l'immanence prennent enfin tout leur sens et que je me sens vivre.



L'inspecteur McAdam se frotte à M. Dubois

Casper

Guillaume

Depuis près d'un mois, des événements incompréhensibles se produisent dans la maison de monsieur Dubois. Ce ne sont que de petits incidents, rien d'extraordinaire au demeurant si on les envisage séparément, à tel point que dans un premier temps il n'y a guère prêté attention. Cependant, à force de n'y rien comprendre, il aimerait trouver la clé de l'énigme. N'y arrivant pas seul, et ne voulant pas alerter la police pour si peu de chose, il a fait appel à l'un de ses amis, féru de romans policiers et de petites enquêtes de quartier. À l'époque du lycée, on l'appelait inspecteur McAdam, Julien de son prénom.

Afin de faciliter le travail de ce dernier et de faire démarrer l'enquête sur de bonnes bases, mais avant tout pour économiser du forfait, Mr Dubois envoie par mail à son ami une copie de son journal intime, dans lequel il a surligné les passages importants et ajouté des détails utiles pour qu'il se fasse une idée des événements avant de venir enquêter sur place à son retour de vacances.

Assis confortablement dans un fauteuil à la réception de l'hôtel, verre à la main et pipe à la bouche, l'inspecteur McAdam lit ces quelques phrases :

12/06 : J'ai trouvé la fenêtre à bascule du garage ouverte ce matin. Déjà hier, je m'en étais rendu compte. Quentin (mon colocataire actuel) m'a dit que la première fois, c'était lui qui avait oublié de la fermer, mais il m'assure qu'il n'y est pas descendu aujourd'hui. Pourtant, cette fenêtre ne s'ouvre que de l'intérieur.

13/06 : Toujours cette même fenêtre. Je l'ai encore trouvée ouverte. J'ai essayé de l'ouvrir de l'extérieur pour m'assurer que c'est bien impossible. Le mécanisme ne peut être actionné que de dedans, j'en ai la certitude à présent. Quentin nie toujours avoir ouvert cette fenêtre, mais qui cela peut-il être à part lui ? J'ai fait le tour du garage, il n'y a personne. Rien n'a bougé, on ne nous a rien dérobé. Je me fais sans doute du souci pour rien.

16/06 : Cette nuit j'ai entendu la porte de l'escalier qui descend au garage s'ouvrir. Le bruit m'a réveillé. Je n'ai pas osé aller voir ce qui se passait. J'ai tendu l'oreille mais je n'ai plus rien entendu de suspect. Pourtant, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, caché sous mes couvertures comme un enfant. Ce matin, quand je me suis levé, la porte était entrebâillée.

J'ai beau répéter à Quentin qu'on ne peut ouvrir la porte qu'en appuyant sur la poignée, il reste convaincu que c'est le vent qui l'a ouverte, et quand j'émetts l'hypothèse qu'un cambrioleur s'est introduit chez nous, il se moque de moi. J'ai beau ne pas croire aux fantômes, tout ça m'inquiète. Aucune trace, aucun signe d'une quelconque présence. Apparemment on ne nous veut pas de mal. J'ai tendance à croire que c'est Quentin qui me fait une mauvaise blague.

17/06 : Cette nuit, j'ai eu la présence d'esprit de fermer la porte de la cave à clé. Par trois fois en l'espace de deux minutes, j'ai entendu quelqu'un appuyer sur la poignée de la porte pour l'ouvrir, avant d'abandonner. Quentin a à nouveau prétendu n'avoir rien entendu, mais pour ma part je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit. À ma demande, il est descendu ce matin inspecter la cave mais n'a rien trouvé de suspect. Cet après-midi, il est parti marcher en forêt, comme tous les dimanches. Je me suis autorisé une sieste plus longue que de coutume, puis je suis allé au jardin. La fenêtre du garage était à nouveau basculée. Prenant mon courage à deux mains, armé d'une fourche, j'ai fait le tour du garage, j'ai refermé la fenêtre mais tout était en ordre, à l'exception d'un vase en verre qui s'était renversé sans se briser, dans la salle de détente. J'ai ramassé l'eau à la serpillère, mais curieusement il en restait très peu, comme si elle s'était presque entièrement évaporée. J'en parlerai à Quentin tout à l'heure.

18/06 : Comme je devais m'y attendre, Quentin ne m'a pas pris au sérieux. Rien de grave après tout. Je lui ai fait part de ma décision d'aller parler de tout ça à la police, il s'est moqué de moi, et après tout il a bien raison. Que pourrais-je leur dire, au poste ? Pourtant, je ne rêve pas, il y a bien quelqu'un qui vit dans notre garage, et je n'en dors plus la nuit. Je me reposais sur une chaise longue sur la terrasse, quand j'ai entendu quelqu'un entrer par la porte de devant. J'ai eu la peur de ma vie, mais ce n'était que Quentin. Je sens que je deviens fou.

21/06 : L'eau de l'aquarium n'arrête pas de s'évaporer la nuit. Certes, il fait très chaud en ce moment, mais j'ai du mal à croire que cette explication soit suffisante. Ce matin, j'ai retrouvé les serviettes que j'avais posées sur une chaise de la salle de bain dans la baignoire, et la poêle s'est renversée toute seule dans la cuisine pendant que je regardais la télévision ce midi. Que faire ? J'ai encore perdu un stylo bleu. C'est le quatrième en deux jours.

23/06 : Le chien du voisin a aboyé presque toute la nuit. On l'entendait bien car j'ai oublié de fermer la porte du balcon. Je n'ai pas osé me lever

pour la fermer. Je suis seul à la maison avec le mystérieux intrus, Quentin est parti en vacances.

24/06 : Ce matin la télévision était allumée quand je me suis réveillé. J'avais des restes de boulettes de viande, elles ont disparu. Je suis allergique à quelque-chose dans cette maison depuis quelque temps, mais je ne sais pas quoi. C'est sans doute le pollen. J'ai décidé de poser une caméra cette nuit pour filmer l'intrus. Je la cacherai sous un des fauteuils du salon et je verrai demain.

25/06 : Cette nuit j'ai cru entendre un bébé pleurer dehors, c'était plutôt lugubre. La caméra n'a rien filmé de suspect, je réessayerai ce soir.

26/06 : Beaucoup de bruit cette nuit encore. Des bruits bizarres. Le pommeau de douche est tombé dans la baignoire, quelques minutes après que la porte de la cave se soit ouverte. Ce matin, j'ai récupéré la caméra, on voit sur le film la porte s'ouvrir et un dé, que j'ai ramassé ce matin, rouler dans la pièce depuis la cuisine. Puis le film s'arrête, il n'y avait plus de batterie. Et l'aquarium continue à se vider tout seul...

27/06 : Yvette, la femme de ménage, a retrouvé dix stylos en passant l'aspirateur. Quelqu'un les avait cachés sous le tapis du salon !

Le journal s'arrête ici. Nous sommes le 28. L'inspecteur se replonge dans ses souvenirs. Cette affaire lui fait un peu penser au Horla, mais les facéties du mystérieux intrus le laissent perplexe. Comme si un enfant s'amusait à jouer une farce à son ami Dubois. Pas de quoi fouetter un chat.

Il saisit soudain son téléphone et compose le numéro de Dubois, il a trouvé le coupable ! Au moment où il s'apprête à appuyer sur le bouton d'appel, il se met à sonner. Dubois a trouvé le coupable de son côté également, et il aurait dû s'en douter plus tôt !

La fenêtre et les portes qui s'ouvrent, l'intrus toujours silencieux dans ses déplacements mais pas dans ses méfaits, le chien qui aboie, l'eau qui semble s'évaporer, les stylos cachés comme si c'était un jeu...

Malgré son allergie, monsieur Dubois a décidé d'adopter ce chaton drôlement intelligent et facétieux et l'a baptisé Casper.



La vocation

Simon

— MacAdam !

La voix du commissaire Planchard tonnait dans les couloirs de l'hôtel de police.

— MacAdam ! Bon sang de bordel, où vous cachez-vous ? MacAdam !

Planchard venait de s'engouffrer par la porte grande ouverte de la remise sommairement aménagée abritant le bureau de l'inspecteur stagiaire. MacAdam sortit de dessous ce dernier et se rassit sur sa chaise, une main levée et le sourire aux lèvres.

— Qu'est-ce que vous me foutez, MacAdam ? Je vous carillonne depuis dix minutes aussi fort que tous les chiards d'une maternité !

— Je l'ai retrouvé.

Planchard se raidit en virant au cramoisi.

— Retrouvé quoi, crédieu de merde ? Le violeur des filles du canal ?

— Non, le ressort de mon stylo. Il était tombé. C'est drôlement ingénieux, dites, ces stylos.

— Je m'en tape, MacAdam.

Le commissaire fit une pause de quelques secondes, considérant mentalement l'objet de sa venue.

— J'ai besoin de vous, MacAdam.

— De moi, commissaire ?

— Oui, de vous.

— Ah. Mais je n'ai pas encore fini de relire les dépositions des étudiants de la semaine dernière.

Planchard soupira profondément, puis massa lentement son front fatigué de deux doigts qui blanchissaient sous la pression.

— On s'en tamponne, des dépositions. Dans inspecteur stagiaire, il y a inspecteur. C'est pour ça que je dois vous envoyer sur le terrain. Immédiatement.

Une vingtaine de minutes plus tard, MacAdam sortit du bâtiment avec la volonté pugnace de faire respecter les lois de la République. À l'intérieur,

le commissaire adjoint Mercier fixait de ses yeux perçants la sueur qui perlait sur le front de Planchard.

— Vous n'avez pas honte, commissaire ?

— Fermez le clapet, Mercier.

Les informateurs du commissaire avaient raison, une automobile noire aux vitres fumées venait de pénétrer dans le parking aérien, pile à l'heure. Le véhicule s'arrêta, gardant ses phares allumés. MacAdam jubilait intérieurement. Le trafiquant était au rendez-vous, et le piège se refermait sur lui. Son interlocuteur ne viendrait pas. À la place, MacAdam, inspecteur stagiaire. Sans laisser au chauffeur le temps d'éteindre le moteur, il ouvrit sa portière et le mit en joue d'un geste mal assuré.

— Police !

— Sérieusement ?

Dans le commissariat, Planchard tentait de se justifier auprès de son adjoint.

— Écoutez, Mercier, en ce moment il y a moins de ficaille dans le poulailler que de poils de moustache sous le nez de ma mère. Et j'aime autant vous dire que, contrairement à ce que vous pensez, elle est pas du genre velue. Je peux peser sur la balance, mais pas la faire se casser la gueule. MacAdam aura forcément son stage, et comme c'est parti, il demandera à être affecté ici-même. Sauf. . .

— Sauf ?

— Sauf s'il est dégoûté de la ficaille, nom de nom. Vous voyez bien que le bon Dieu ou équivalent l'a pas taillé pour le job. Il va se faire trouer en moins de deux, s'il s'enracine.

— Ah, d'accord. En fait, vous êtes un peu son ange gardien, commissaire.

— Vous foutez pas de ma gueule, Mercier. Je fais ça pour lui, mais aussi pour nous. On sera plus efficaces sans lui qu'avec.

— Vous le sous-estimez, il ne croira jamais à votre histoire, c'est trop gros.

Le conducteur descendit de la voiture et demanda à MacAdam :

— Vous voulez que j'ouvre le coffre, peut-être ?

— Euh. . . Oui, ouvrez le coffre ! Et pas d'entourloupe !

Il se rendit à l'arrière de l'auto, toujours fébrilement suivi par le canon de l'arme de l'inspecteur stagiaire, et ouvrit la porte du coffre. Celle-ci révéla un paquet rectangulaire grand de quelques dizaines de centimètres, enveloppé dans du journal.

— Qu'est-ce que c'est ? hurla MacAdam beaucoup trop fort.

— De la drogue. De diverses sortes. Cocaïne, héroïne, cannabis, LSD, ecstasy. Vous en voulez ?

— Taisez-vous ! Vous êtes en état d'arrestation.

— Je ne crois pas, non. Laissez-moi me présenter. Je suis Charles Dubois, fils de Georges Dubois, le préfet. Vous êtes ?

— Je suis l'inspecteur MacAdam, mais ça ne vous regarde pas ! Je vous arrête.

— Enchanté. Mais vous vous trompez toujours. Vous n'allez pas m'arrêter. Vous allez appeler un de vos supérieurs, donner mon nom, et me laisser partir, comme tout le monde.

— Je ne vous crois pas !

Deux minutes après être entré dans le commissariat, vingt-quatre minutes après avoir quitté le parking, et trente-cinq minutes après que Planchard ait confirmé au téléphone les dires de Charles Dubois, l'inspecteur stagiaire MacAdam était dans le bureau du commissaire, en compagnie de celui-ci et de son adjoint. MacAdam était rouge d'émotion. Il se mit à déclamer en bafouillant, les poings serrés :

— J'ai bien compris qu'être policier, ce n'est pas seulement faire un peu don de sa vie pour que tout le monde puisse vivre en harmonie dans les lois de la République. J'ai compris que c'est surtout fermer les yeux sur le plus horrible, obéir à d'autres ordres que ceux de la hiérarchie, marcher en équilibre sur le fil de la corruption. Je ne vous blâme pas, commissaire. Mais j'ai pris une décision.

— Oui ?

— Je vais quitter la police.

Planchard étouffa un soupir de soulagement. Mercier fit part de son mépris :

— Tss...

Les yeux de MacAdam brillaient. Son visage dardait une aura de résolution fervente, de détermination indiscutable. D'inconscience, en somme.

— Je vais devenir détective privé ! Finies les intrigues politiques, et les mains liées de la fonction publique. Je serai libre de mes mouvements pour faire appliquer la loi. Merci de m'avoir ouvert les yeux, commissaire. Et ne m'en veuillez pas. J'espère que vous comprendrez un jour pourquoi je m'en vais.

MacAdam, une fois que ses yeux eurent repris leur manque d'éclat habituel, partit en direction de son bureau pour commencer à rassembler ses affaires, laissant là ses deux supérieurs. Un ange passa et, l'endroit lui plaisant, décida d'y rester durant quelques minutes. Le commissaire Planchard tourna son visage suintant vers son adjoint, qui le fixait d'un air moqueur, et sa détresse fit voler le silence en morceaux :

— Mais il va se faire dézinguer encore plus rapido que s'il restait dans la poulailler, ce nigaud !

— Bravo. Beau boulot, commissaire.

— Allez vous faire foutre, Mercier !



Une journée parfaite...

Rémi

La grande plage de sable blanc, éclatante, n'a pas été facile à atteindre. Mais à présent, les seuls bruits qui troublent sa sieste sont l'apaisant refrain des rouleaux, et, parfois, le bruissement des herbes qui couvrent la dune, quand un bienvenu souffle de vent vient apaiser sa peau qui rosit peu à peu. Le moment est idéal : le soleil tape assez fort pour l'avoir séché en quelques secondes lorsque, tout à l'heure, il est sorti de l'eau, mais pas assez pour devoir se badigeonner de crème avant de s'endormir. L'inspecteur McAdam est heureux. Et même s'il ne peut s'empêcher d'avoir un peu honte, la pensée de ses collègues se farcissant la mauvaise humeur des Parisiens quand lui a miraculeusement réussi à obtenir cette semaine de congés début juin le rend encore plus heureux.

— C'est dur mais ça en vaut la peine, hein ?

Réveillé en sursaut, l'inspecteur se retourne. Son œil exercé repère immédiatement tous les attributs qui font du personnage ventripotent qu'il a devant lui l'archétype d'une catégorie toute particulière de ces Français si râleurs : le beauf'. Que ce soient le bob, les lunettes de soleil (rendues d'ailleurs inutiles par ce couvre-chef hideux), la chemise à fleurs, les tongs ou le barda improbable (glacière, parasol, siège pliant...) que le nouvel arrivant a réussi à amener jusqu'ici, tout chez lui contribue à l'animosité — presque la haine — que lui voue immédiatement l'inspecteur.

— Le 4×4 avait du mal, mais il m'a quand même amené de l'aut' côté, continue-t-il en pointant négligemment son pouce par-dessus son épaule.

Ah. McAdam en était presque à croire à une intervention divine pour expliquer le transport de ce monceau d'équipement.

— Dubois, enchanté.

L'inspecteur serre la main jovialement tendue. « Poigne : molle et suante », note-t-il avec fatalisme.

— Quand je pense que l'année dernière, j'étais à Paris-Plage, ça change, hein ?

— Boarf, pas tellement, répond McAdam avec un sourire crispé.

— Ah bon ?

Dubois a l'air déçu. McAdam rigole doucement : « Il me prend surément pour un local qui ne connaît pas Paris-Plage. D'ailleurs, avec seule-

ment ma serviette, mon short de bain et mon T-shirt, il doit se demander comment je supporte la chaleur. »

— Vous en voulez une ? demande obligeamment Dubois en décapsulant sa première bière.

— Hein, quoi ? Ah, non merci, répond l'inspecteur.

Il se demandait si, journée pourrie pour pourrie, il ne fallait pas gâcher celle de l'autre imbécile en lui signalant — tout en jouant négligemment avec sa carte au bandeau tricolore — que rouler sur les dunes était interdit. Mais non. Ce serait trop facile. Alors, il se lève, adresse un dernier sourire — forcé, bien sûr — à ce vacancier insouciant et se dirige vers le chemin qui le conduira chez lui. Au bout de quelques kilomètres, il est quand même pris d'un doute : le 4×4, il l'aurait entendu, non ?

Pendant ce temps, M. Dubois lâche son « attirail à faire fuir les Parisiens qui se prennent pour les rois du monde », va déterrer sa planche, sort sa combinaison de la glacière et s'élance vers les rouleaux. Le championnat du monde est pour bientôt, pas question que quelqu'un copie les dernières figures de surf acrobatique qu'il a patiemment mises au point sur cette plage reculée.



Je... double

O-kaa-san

Claire

Aujourd'hui, maman est morte. Aussi, moi, Masaki Hiroto, ai-je prévenu mon supérieur avant d'aller à la gare prendre le premier train pour le Kansai.

Je n'ai pas vu ma mère depuis dix-sept ans. Mon père est mort à la guerre, et ma mère a peiné à nous nourrir, mes deux sœurs cadettes et moi. Mon maître d'école m'a fait passer un concours, et j'ai obtenu un petit poste à Tokyo.

Il y a dix-sept ans, mon baluchon sur l'épaule, j'ai donc quitté mon village, ma mère, mes sœurs, et mon enfance. Nous nous sommes écrit — beaucoup — mais le papier ne saurait remplacer les êtres de chair et de sang, et j'ai oublié le son de sa voix et le goût de ses soupes miso. Quelques mois après mon arrivée, je ne pouvais déjà plus me rappeler la taille de mes sœurs. Est-ce qu'elles m'arrivaient à la poitrine ? Est-ce qu'elles étaient plus petites ? Était-ce Mariko qui attachait toujours ses cheveux d'un ruban bleu ? Ou bien était-ce Saeko ?

À Tokyo, je m'étais plongé dans mon travail. Un pays en reconstruction a besoin d'employés zélés, qui ne comptent pas leurs heures. J'envoyais de l'argent à ma mère, je buvais du saké avec mes collègues, je découvrais la ville. Des brumes ont obscurci ma mémoire, et j'ai oublié mon village, le bruit des cigales l'été, et ma mère.

Ce jour-là, le train que je prends ne ressemble en rien à celui qui m'a emporté vers Tokyo. Sur la banquette de l'autre côté de l'allée centrale, un jeune garçon, très à l'aise, lit un manga en mâchant des sucreries. Rien à voir avec l'adolescent apeuré que j'étais.

En arrivant, tout me semble pareil et différent à la fois. Quelques maisons portent encore les stigmates de la guerre. La façade de la gare a été refaite et affiche des indications en anglais. Les fils sur les poteaux électriques s'étendent, telle une araignée géante, dans toute la ville.

Je me vois, enfant, accompagné de ma mère et de mes sœurs ensommeillées, faire le même chemin en sens inverse. Le mien s'arrête sur le seuil de la maison familiale. Je frappe. Une femme grande et belle m'ouvre. Je m'attendais à une enfant timide qui me regarderait en levant les yeux, mais je reconnais tout de suite Mariko. Une sorte de complicité silencieuse

s'établit entre nous, et l'espace de dix-sept années est parcouru en quelques secondes.

Elle me guide à travers les couloirs, et chaque cloison de papier, chaque odeur soulevée par mes pas sur les tatamis tressés, me renvoie mille souvenirs. L'autel où trône toujours la photo de mon père, rejointe maintenant par celle de maman. La vieille estampe de carpe qu'elle aimait tant entrevue dans le salon, et le poster de film sentimental sur la porte de la chambre de Mariko.

Enfin, j'arrive dans la pièce où je verrai ma mère. Un homme se lève et me donne une poignée de main vigoureuse : Kenji, mon vieil ami. Saeko me présente son mari. Une vieille voisine, qui semble n'avoir pas changé d'un cheveu, me salue. Et puis je vois ma mère, dans sa tenue funèbre. Alors un souvenir m'assaille : ce kimono ocre, orné de hérons bleutés et qu'elle a précieusement conservé malgré les restrictions de la guerre, se fixe sur ma rétine, telle une tache lumineuse. Je la vois, sur le quai de la gare, dans son plus beau kimono, qui me dit au revoir. Je la vois qui sourit et qui disparaît peu à peu alors que le train prend de la vitesse.

Alors je la regarde réellement. Entourée de fleurs et maquillée, elle est ridée et ses mains ont de grosses veines bleues, mais l'essence de ses traits n'a pas changé. Elle a l'air paisible, le même air qu'elle prenait pour nous rassurer quand nous avions peur.

Devant elle, je me sens un enfant. J'ai envie de lui prendre les mains, de lui dire que j'ai bien travaillé et que je peux revenir à la maison à présent. Mais je suis un adulte, et ce soir, après le repas, c'est moi qui devrai parler de maman aux convives.

Je suis un enfant et je suis un adulte. Une part de moi est restée ici, dans ce village. Une part de moi n'est jamais allée à Tokyo, et est restée regarder passer les saisons avec ma mère. Est-ce qu'elle le sait, elle qui sourit d'un air si tranquille ? Une part d'elle est certainement aussi restée ancrée dans ce village d'il y a dix-sept ans, le jour où son fils l'a quittée.

Je suis un adulte et je suis un enfant. Les deux pleurent. Je suis double.



Domination

Rémi

Numéro 2 : Il est encore devant moi. Il ne pense vraiment qu'à lui. Et évidemment, c'est lui qu'on regarde, c'est lui qu'on remarque. Jamais rien pour moi. Où qu'on aille, c'est toujours pareil, il faut qu'il prenne le dessus. J'en peux vraiment plus. . .

Numéro 1 : Il doit encore être en train de se plaindre, l'autre. Tant pis pour lui. Après tout, je ne vais pas m'effacer juste pour lui faire plaisir. Quand on est deux, il faut qu'il y en ait un qui prenne l'ascendant, le plus fiable. Il faut de l'assurance, de la volonté. Moi, j'en ai, de la volonté. Pas lui. C'est comme ça. Il ne l'emportera plus. Plus maintenant.

Numéro 2 : Ah, l'enfoiré ! Il ne lâche vraiment rien. Mais il est trop sûr de lui, c'est son talon d'Achille. Et il y aura bien un moment où sa vigilance se relâchera. Et là. . . là, il verra bien. Il verra qui de nous deux a le plus de. . . « volonté ». Soyons patient.

Numéro 1 : Tiens ! Il se calme. Il doit avoir compris l'évidence. Quand bien même, restons vigilant.

Numéro 2 : Il n'a pas l'air de se relâcher beaucoup, le bougre. Mais mon heure viendra. Et. . . justement. . . crois que j'ai un plan. Pas encore le moment. Mais bientôt, bientôt. . .

Numéro 1 : Aucun signe de vie. Il s'est endormi ? Enfin, ça va me faire des vacances !

Numéro 2 : Allez, allez, alleeeeeez. . . eeeeeeeet. . . c'est le moment !

Numéro 1 : Mais, mais ! Mais qu'est-ce qu'il me fait, ce con ? Ça marchera jamais, son truc ! S'il croit me faire peur, en tout cas, il se le fourre jusqu'au coude ! Il va voir. Je suis pas « Number One » pour rien, moi. . .

Numéro 2 : Tu t'y attendais pas à celle-là, hein, mon gros ? Là, ça passe ou ça casse. Tu vas en avoir besoin, de ta fameuse assurance !

Numéro 1 : Mais il va nous tuer, l'imbécile !

Numéro 2 : T'as les chocottes, hein ? De toute façon, tu peux plus t'échapper. C'est entre toi et moi. Personne viendra t'aider. Et tu le sais bien. . . Alors ? Il va falloir prendre une décision, maintenant. . .

Les deux énormes poids-lourds, identiques, sont au coude-à-coude, et le panneau annonçant le passage à une voie unique se fait de plus en plus lointain dans les rétroviseurs. Peu à peu, la trajectoire du camion de gauche, longeant la rambarde, s'infléchit, et commence à l'amener de plus en plus près de son antagoniste. Soudain, ce dernier pile, et la catastrophe est évitée in extremis, tandis que, d'un mouvement fluide, son rival rejoint la voie principale.

Numéro 2 : Ça y est, enfin... Je, je... je double.

Et un majeur fièrement dressé par la fenêtre indique tout le mépris que lui inspire Numéro 1. Enfin... le nouveau Numéro 2, plutôt.



Je double

Jean-Baptiste

Maman, je n'ai pas pris le temps de t'écrire depuis deux mois, mais aujourd'hui j'ai besoin de toi. En trente ans, j'ai grandi, j'ai appris, muri, j'ai trouvé un boulot et me suis assagi. J'ai grandi à Paris, muri à Paris, trouvé un boulot à Paris, et je m'y suis marié. Mais voilà qu'hier, pour la première fois, j'en suis sorti.

Pourquoi en serais-je sorti avant me diras-tu ? À Paris, comme chacun le sait, il y a tout. Mais hier nous avons pris, sur la demande de ma femme Marie-Jeanne-Élisabeth, dont tu te souviens sûrement, le chemin de la campagne. Le Lot plus précisément, c'est là qu'elle voulait aller. Et bien je peux te dire ma chère maman que nous l'avons touché, le gros Lot... Lis un peu ça, mais pas tout d'un coup s'il te plaît maman, ménage ton cœur.

10 h — Nous devons partir à 6 h, le réveil n'a pas sonné, nous sommes en retard.

11 h 30 — Les enfants sont enfin debout, j'attends dans la voiture depuis une demi-heure, je crois qu'on va déjeuner ici.

12 h 30 — Le coffre est fait. Temps perdu pour temps perdu, nous déjeunons ici.

14 h — Tout le monde est enfin dans la voiture, nous démarrons.

14 h 15 — Demi-tour, on a oublié le chien.

14 h 45 — Le chien a cassé une vitre, on l'a laissée comme ça, la vitre...

14 h 50 — Nous sommes sur le périph.

16 h 30 — Comme prévu nous quittons le périph, c'était fluide aujourd'hui.

20 h — L'autoroute s'arrête là, bien sûr au milieu de nulle part.

20 h 01 — 50 € pour 500 km, sans commentaire.

20 h 15 — Je ... double mon premier local. Il roulait à 90 sur une route à presque deux voies, faut pas être pressé...

20 h 30 — Le premier était un rapide pour la région. Je suis dans une faille temporelle majeure.

20 h 45 — Marie-Jeanne tenait la carte à l'envers, on n'est pas arrivés...

21 h 30 — Heureusement que c'est l'été, déjà que de jour tout se ressemble ici !

22 h — Je ... double mon premier tracteur, on ne doit plus être loin.

22 h 05 — Ils ont faim, froid (la climatisation était mal réglée parait-il, mais on ne va tout de même pas ouvrir les fenêtres !). Ils sont fatigués, ils veulent arriver.

Moi je veux qu'ils se taisent.

22 h 20 — On s'y fait petit à petit, aux vaches au milieu de la route.

22 h 25 — [cris, crissement de pneus] En fait non.

23 h 30 — Cette fois il fait nuit, j'ai doublé 132 vaches, 12 tracteurs, 242,5 locaux en comptant la mamie en fauteuil. Sur un panneau devant moi est écrit en lettres d'or : « Auberge : Comme à la maison, bienvenue chez vous ! »

23 h 31 — Cette nuit je dors ici, demain, je rentre à Paris.



Un tueur sur la route

Thomas

Et voilà, j'arrive encore ici, en transit. C'est inscrit dans ma nature, faut toujours que je me retrouve sur la route. Enfin, il fait chaud mais les conditions sont bonnes, et j'ai le vent en poupe.

Je... double !

Ça oui, je l'ai en poupe le vent. J'ai fait plein de coups un peu partout dans le monde, et j'ai provoqué des alertes planétaires. En ce moment, je m'essaye à la création de conflits. Ça marche plutôt bien et ça rapporte. C'est la gloire !

Je... double !

J'aime bien doubler, parfois, j'ai l'impression de ne faire que ça tout le temps. Les autres sont bien trop lents par rapport à mon modèle léger. C'est ce qui fait ma force, ma classe et toute mon expertise. Du coup, je double tout le temps.

Je... double !

Enfin quand même là, ça commence à bien faire, j'ai traversé toute l'Europe et j'aimerais bien me poser quelque part. Mes services ne sont plus vraiment requis et j'ai pas trop besoin de bouger pour vivre non plus.

Je... double !

Me caser dans un coin tranquille ! Je pourrais y faire des petits trucs méchants mais pas trop. Je me souviens, quand je bossais à la crèche, je m'amusais avec des gosses. C'était rigolo, ça crache ses tripes tellement facilement un gosse...

Je... double !

Je suis passé voir le médecin hier, pour lui, mon état est catastrophique, il m'a prescrit plein de trucs. Dans l'ensemble, c'était dégueulasse et je me suis senti vraiment mal après. Ces gens-là veulent ma mort, j'en suis sûr.

Je... double !

Enfin, je dis ça mais il est juste comme ça au travail. Juste après, on est allés se faire un MacDo et on a pu déconner. Je lui ai parlé de mon boulot et il a compris qu'il fallait pas m'emmerder avec ses conneries d'antibiotiques.

Je... double !

Ah, mon boulot, un bon travail de merde si vous voulez mon avis. Enfin il faut bien que quelqu'un s'en occupe. Au moins, ça fait rencontrer plein de gens. Les jeunes surtout. J'aime bien les jeunes. C'est plus facile avec eux.

Je... double !

Faut pas croire que je fasse tout ça par méchanceté gratuite, c'est dans ma nature c'est tout. Et faites gaffe, parce que je supporte pas le procès d'intention. Je suis honnête et je fais tout honnêtement. Par des voies peu avouables mais honnêtement.

Je... double !

Enfin, faut quand même que je vous raconte la dernière : l'autre jour, je me retrouve à doubler dans un camion en France, quelques jours plus tard et un peu de travail, toute l'Europe me recherche sous prétexte que j'ai tué une dizaine de crétiens. Et après ça, c'était parti pour la cavale. Les enquêteurs essayent encore de retracer tout mon emploi du temps et personne n'arrive à me tracer.

Je... double !

Grâce à tout ça, on peut lire en gros titre sur tous les journaux « Escherichia coli ravage le commerce européen du concombre ».

Je... double !



Vie réussie : protocole expérimental

Marie-Cécilia

Phase 1 : développer ses aptitudes sociales

- Étape 1 : Choisir un archétype social qui regroupe style vestimentaire, idéaux, idées politiques, musique préférée, attitude vis-à-vis d'autrui, éloquence, manière d'être, etc.
- Étape 2 : Choisir une ou plusieurs passions en accord avec l'étape 1. Les pratiquer, les afficher, en parler. Trouver des gens qui la/les pratiquent également et passer du temps avec eux.
- Étape 3 : Laisser ces passions et ces nouveaux amis prendre du temps dans votre vie. Cultiver le contact, leur proposer des sorties (en rapport avec vos intérêts communs, puis plus larges). Faire la fête. Privilégier ce type d'activité par rapport à toute activité sérieuse ou solitaire.
- Étape 4 : Se laisser porter par les autres sans toutefois être passif : soyez moteur, proposez une idée de temps à autre et participez aux activités collectives qu'elles soient agréables ou non.
ex : faire la vaisselle en camping, rire à des blagues pas drôles mais fédératrices...
- Étape 5 : Suivre ce train de vie de 2 à 4 mois (la durée pouvant varier selon le caractère des individus). Il a été constaté qu'au terme de cette période près de 90% des sujets étudiés ont un comportement intégré, amical, et s'affirment socialement épanouis.

Phase 2 : réussir sa vie professionnelle

NB : si le sujet est déjà professionnel, passez directement à l'étape 5.

- Étape 1 : Définir votre profil, vos priorités et vos envies. Pour ce faire, imaginez-vous dans 10, puis 30 ans et tirez-en les conclusions nécessaires.
- Étape 2 : À la lumière du profil précédemment établi, choisir le type d'études adapté à celui-ci : professionnelles, alternées, magistrales, courtes ou longues, variées ou pointues, rémunérées, sélectives... Au besoin, il est envisageable de faire des compromis par rapport à vos choix initiaux ; si c'est le cas, ne manquez pas de vous imaginer 10 ans après la fin de vos études, puis 30 ans.
- Étape 3 : Motivez-vous !
- Étape 4 : S'armer de sérieux et d'application, puis s'atteler à la tâche. Faire passer sa vie professionnelle avant tout, en particulier lorsque la réussite de votre projet en dépend.
- Étape 5 : Faites preuve de professionnalisme et de sérieux sur votre lieu de travail. Ayez l'air relaxé et serviable en toute circonstance sans pour autant perdre en crédibilité. Une attitude responsable, déterminée et judicieusement adaptée aux diverses interactions, vous permettra d'acquérir une image positive.

Phase 3 : allier les phases 1 et 2

Les phases 1 et 2 peuvent être conduites dans des ordres indéterminés, voire simultanément chez des sujets particulièrement polyvalents. Cependant, ne pas perdre de vue que les aptitudes acquises durant la phase 1 peuvent influencer sur la façon d'aborder la phase 2, et réciproquement. Ainsi, la phase 3 est une phase de synthèse ; souvent difficile à réaliser, elle permet d'achever efficacement le protocole. Contrairement aux précédentes, les étapes nécessaires pour mener à bien cette phase ne sont pas reproductibles

d'un sujet à l'autre : nous nous contenterons uniquement de prodiguer quelques conseils devant être envisagés comme des pistes.

Conseil 1 : Se fixer une durée minimale et maximale de temps de travail. Faire de même pour le temps d'activités sociales. Établir ces intervalles à l'échelle hebdomadaire.

Conseil 2 : Choisir sciemment si l'on veut mélanger vie sociale et vie professionnelle, une telle décision (et ses conséquences) doit être assumée et en aucun cas subie. Ce choix peut être effectué en fonction des acteurs de chacune des vies et doit ainsi être réévalué à tout changement d'orientation, professionnel ou social.

Les résultats en fin de phase sont très difficiles à évaluer en raison, d'une part, d'une grande indétermination sur la durée nécessaire à l'accomplissement total de cette phase, et, d'autre part, de la dispersion constatée sur la réussite de celle-ci.



Une enveloppe, trois lettres

Anastazia

1^{ère} lettre :

Chère Maman, cher Papa,

Ici tout va bien, il fait beau presque tous les jours et je ne m'ennuie pas trop. Les encadrants sont sympas et ils ne nous grondent jamais même quand on fait des bêtises. Louis fait beaucoup de bêtises et il n'écoute rien. Moi ça va, je suis sage.

L'autre jour on a fait une sortie tous ensemble au zoo mais Louis a lancé des pierres sur les animaux. Les encadrants se sont fâchés et ils ont cru que c'était moi. Ici les gens nous confondent tout le temps Louis et moi à cause qu'on est jumeaux et les autres ils font comme si on était qu'un seul garçon mais moi j'aime pas alors les responsables ont expliqué que Louis et moi on est pas pareils.

Il y a une fille que moi j'aime bien, même qu'elle s'appelle Sarah mais Louis il l'aime pas parce qu'elle veut toujours jouer avec moi alors qu'on fait des jeux à deux avec Louis. Alors un soir, une nuit, Louis lui a coupé les cheveux pendant qu'elle dormait ! Elle était très triste et elle veut plus me voir.

C'est nul d'être jumeau parce que Louis il fait rien qu'être jaloux. Mais moi j'aime bien ici et je me suis fait plein de copains.

Je vous aime fort et vous me manquez beaucoup.

Gros Bisous

Jean

2^{ème} lettre :

Maman, Papa,

C'est nul ici, on s'ennuie trop. Jean c'est le chou chou, il m'énerve. Y'a une fille qui s'appelle Sarah elle fait que nous embêter, je l'aime pas.

C'est quand que vous venez ?

Si vous venez pas nous chercher c'est que vous êtes pas des vrais parents et je vous aime plus.

Louis

3^{ème} lettre :

Cher collègue,

Le cas de Jean-Louis Marché s'est particulièrement détérioré ces derniers temps. Il refuse actuellement de croire au décès de ses parents survenu il y a quinze ans pendant qu'il était en colonie de vacances, et ne cesse de revivre ses derniers instants. Il s'agit donc d'un jeune homme de 22 ans qui se croit âgé de 7 ans et assimile le personnel hospitalier à des moniteurs pour enfants.

De plus, le choc post-traumatique qu'il a vécu a entraîné un profond déséquilibre psychique aboutissant à un dédoublement de la personnalité*. Alors que Jean est très calme, Louis peut parfois être très violent, comme l'ont prouvé les derniers évènements en date : il a blessé gravement les chats trouvés dans le parc en les frappant avec une pierre et il a traumatisé une de nos patientes en la séquestrant et en lui rasant le crâne.

Je joins à ce courrier des lettres que Jean-Louis souhaitait envoyer à ses parents ; elles vous éclaireront sur son état d'esprit actuel. Vous noterez qu'il se force à changer d'écriture suivant s'il est Jean ou Louis.

En l'état actuel des choses, je préconise un durcissement du traitement et un placement au bâtiment D. J'espère que vous serez en mesure d'accueillir ce nouveau patient et de le traiter dans les meilleures conditions.

Bien cordialement,

Docteur Henri Daniel

*Note de bas de page : Pour une raison inconnue Jean-Louis se sent responsable de la mort de ses parents.



Histoire(s) de nuage

Un nuage, c'est...

Rémi

Un nuage, c'est de la vapeur d'eau, issue de l'évaporation d'une surface liquide (lac, mer, océan...) sous l'effet de la chaleur du soleil. Un bête changement de phase, en somme : une vaporisation. Endothermique. En tout cas, c'est ce que vous diront les physiciens, les chimistes.

Les météorologues, eux, ont plus d'imagination. Ils leur donnent plein de jolis noms, avec des « nimbus » à la fin. « Comme le balai d'Harry Potter ! » aurais-tu dit.

- Mais un nuage, c'est plein d'autres choses, et pour moi, c'est surtout :
- un clone potentiel et irrésistiblement remarquable de tout le reste de la création. Surtout quand nous étions enfants, allongés dans l'herbe et fixant le ciel pendant des heures.
 - un témoin silencieux et discret de nos balades. Un témoin entraperçu, vite oublié. « Te souviens-tu ? Il faisait beau. » dit-on souvent. Jamais de « Te souviens-tu ? Il y avait un nuage. » Parfois un « Te souviens-tu ? Il pleuvait à verse. » Mais la pluie, ce n'est déjà plus un nuage...
 - ce sur quoi je flottais, selon la formule consacrée, quand tu m'as dit « oui ». Un petit, léger et rose.
 - ce qui aurait accompagné avec brio le tonnerre de ta voix et les éclairs dans tes yeux, juste avant que tu me dises que tu avais été stupide de me dire « oui ». Un gros cette fois, lourd, noir, glacé.

À présent, on en revient à la vapeur d'eau. Celui que je viens de traverser, il était humide, épais, opaque. Et maintenant, je ne vois plus que son ombre, par terre. C'est un peu déprimant, un nuage réduit à son ombre.

Je l'ouvre, ou pas, ce parachute ?



Inspiration

Rémi

Ça change, ça tourne, ça vole, ça invite au voyage,
C'est rond, c'est doux, c'est blanc, eh oui, c'est un nuage.
La rime était facile, je l'avoue humblement,
Mais écrire un sonnet, ça n'a rien d'évident.

C'est de la poésie, c'est en alexandrins,
C'est difficile, c'est chiant, souvent, ça sert à rien.
Soyons tout à fait franc : l'autosatisfaction
Est mon guide, mon soutien, ma seule motivation.

Passés ces deux quatrains, le temps s'est arrêté.
On attend, tous les deux, que me vienne une idée.
Pourquoi donc ai-je choisi comme objet un nuage ?

C'est banal, ennuyeux, d'une tristesse sans nom !
Je m'emporte, je le clame, sans prêter attention
Au nuage qui se vexe : voilà que vient l'orage.



Une vie de nuage

Claire

Londres. Gare de Paddington. Douze tableaux d'affichage, pour les douze prochains trains. Il ne regarde que le premier. Terminus : Swansea.

Il se présente aux portiques, montre un vieux billet et marmonne quelque chose au contrôleur — qui ouvre le passage. Les billets de train sont tellement mal faits qu'il y a nombre de déficients : les agents, serviables, vous ouvrent la porte à la moindre demande. Il fait bon être fraudeur en Angleterre.

Dans le train, il s'endort. Il est à l'approche de Cardiff quand il se réveille. Il descend, traîne sur le port tout l'après-midi, et dort sur un banc.

Le lendemain, il embarque incognito dans un car de touristes en direction de Stonehenge. Il se balade dans les grandes étendues vertes. Il fait de l'auto-stop.

Le lendemain, il débarque à Oxford, fait la fête toute la nuit avec des étudiants. Après sa nuit agitée, il pique un vélo et arrive à Cambridge le soir. Il laisse le vélo là — au fond, il a toujours préféré Cambridge.

Le lendemain, il est à Liverpool. Il provoque un punk et se fait passer à tabac. Il fait sa nuit sur la table d'un kebab.

À Manchester, il rencontre une Française et passe la nuit chez elle. Il y reste quelque temps, puis l'orage approche et il reprend la route.

Un ami d'errances lui refourgue un billet d'Eurostar. Il traîne une semaine dans les allées de Camden Market, dort aux anciennes écuries, et traverse finalement la Manche.

Arrivé à Gare du Nord, il repère un passager proche, passe au portique du RER en profitant de son ticket, et... se fait coincer illico par les contrôleurs.



Le nuage

Thomas

Je n’y crois pas, je n’y crois plus. Il était parfait comme un ciel bleu et pourtant, il est là, le nuage. Il est sombre, implacable, incontournable, tout autour de lui. Je ne pourrai pas rester en sa présence. En quelque sorte, je me sens trompée par lui, méprisée, négligée. Il m’a laissé croire qu’il était bon. Cela rend son acte encore plus égoïste et absurde.

Tout avait bien commencé pourtant. Je me souviens encore de cette soirée où, cachant sa maladresse à coups de sourires, il s’était décidé à me parler. C’était un ami d’ami, ce genre de personnes qu’on a déjà croisées à trente soirées sans jamais réussir à mettre un nom sur son visage. On avait un peu bu, on a commencé à discuter. Il était beau, sans même le savoir.

Rien ne s’était passé d’autre ce soir-là qu’une longue discussion. Un délicieux souvenir au milieu de longues soirées toutes identiques. J’étais troublée. Et je ne pouvais pas m’empêcher de retourner dès que possible à une autre de ces soirées, où je savais avoir une chance de le rencontrer. Il n’était pas là, j’enrageais.

Je le revis trois semaines plus tard. Une surcharge de travail m’avait presque fait oublier notre conversation et cela fait bien trop longtemps que je ne crois plus aux contes de fées. Lui, il se souvenait de moi, et me proposa un verre. J’acceptai poliment et il s’ensuivit un long silence gêné. Il était décidément très timide. Il transpirait la nervosité pendant qu’il m’écoutait parler. Je ne pense pas que qui que ce soit aurait pu écouter comme il le faisait. On aurait dit un enfant.

Il réussit tout de même à surmonter sa timidité et à me demander mon numéro de téléphone. Je jubilais. Il me rappela le lendemain même et nous nous sommes retrouvés à la terrasse d’un café, à bavarder comme de vieux amis.

C’est là que tout a dérapé. Il a suffit d’un clin d’œil pour tout gâcher. Quelques mots, « ça te dérange si je fume ? ». Il a sorti son paquet, son briquet et a allumé son truc puant et dégoûtant. Maintenant, son nuage de mort me met au défi de l’approcher.

Et ça, il n’en est pas question. Je souris, je paye, et je m’en vais.

Pause clope

Benjamin

Plus qu'une seule cigarette dans le paquet. C'est parfait. Pascale a quitté son bureau du quinzième étage pour aller fumer sur le toit. Aujourd'hui, elle a préféré attendre que ses collègues reviennent de leur pause clope pour aller faire la sienne. L'ambiance est devenue insupportable depuis quelques semaines, à un point où ça ne peut plus empirer. Ils ont cherché à la pousser à bout, lui donner envie de partir en sabotant l'ambiance, en la surchargeant, en lui mettant des bâtons dans les roues et en l'enlisant dans l'administratif. C'est gagné. . .

Pascale savoure les effets de la fumée, soulagement et courage. Assise au bord du toit de l'immeuble de la société Darnault, elle observe autour d'elle. La journée est pourtant plutôt jolie. Le ciel n'est assombri que par quelques nuages épars. Elle fume lentement, pour ne pas précipiter les choses et profiter de la vue. Du vingtième étage on voit beaucoup de choses. Mais c'est surtout les nuages qui l'attirent. On dirait qu'eux aussi ont décidé de lui plomber l'ambiance, comme si ça ne suffisait pas. De toute façon, maintenant ça ne changera plus grand-chose. . .

En voilà un en forme de camion, comme par hasard. . . Ça fait maintenant un an qu'Adrien s'est tué en moto, renversé par ce camion et Pascale n'a toujours pas réussi à s'en remettre. L'image de la civière lui revient souvent la nuit, ou même en pleine journée. Elle sursaute à chaque fois qu'elle entend une ambulance passer dans la rue. Et voilà que même les nuages lui rappellent qu'elle a perdu son unique fils.

Et celui-là, en forme de koala, c'est pour rire aussi ? Ou c'est pour bien lui rappeler que François n'a jamais été là pour la consoler, encore moins maintenant qu'il est parti en Australie, soi-disant pour le boulot. Soi-disant. . .

C'est vrai que du coup, elle n'est pas innocente en ce qui concerne la dégradation de l'ambiance au boulot. La morosité qui l'a accompagnée ces derniers mois, et sa longue absence suite à l'accident, ont dû pousser la direction à la trouver encombrante. Ils auraient préféré qu'elle ne revienne pas, mais il fallait bien trouver les sous pour la banque. Rembourser les prêts, l'enterrement, les factures. . .

Si encore elle avait pu compter sur quelqu'un pour l'épauler, l'écouter. Mais non, Pascale n'a que rarement eu d'amis, et presque jamais assez longtemps pour se confier. François ne s'intéresse plus à elle depuis longtemps maintenant, et encore moins depuis qu'il a suivi Sarah, sa soi-disant collègue, en Australie. Et sa mère, la seule famille qui lui reste, ne veut plus lui adresser la parole ; à cause de cet autre nuage justement, ou plutôt le vase qu'il représente. Une histoire bien stupide, mais trop ancrée dans l'esprit de la vieille femme pour pardonner sa fille.

Alors Pascale fume, là, sur le toit de l'immeuble Darnault.

La cigarette est finie. Il va falloir y aller. L'enveloppe est prête, sur son bureau. Du haut de son immeuble, Pascale peut voir la ville et les nuages. Mais elle peut aussi voir la rue tout en bas, les voitures, les camions, les passants et le trottoir.

Le trottoir qui se rapproche. De plus en plus vite.



Pile ou face

L'indécis

Rémi

Il marche dans la rue. Il réfléchit, puis sort une pièce de sa poche. Pile, ça sera son dernier contrat. Il se fait vieux, le métier est dangereux et les gens sont de plus en plus méfiants. La pièce tourbillonne et accroche les reflets du soleil levant. Pile. Il sourit. Une bonne chose de faite. Dans une heure, il sera à la retraite.

Il arrive devant l'immeuble, lève les yeux. L'appartement est au troisième, lui a-t-on dit. Le code : 2542, A. Ou... B ? Sa mémoire lui joue des tours. Il était temps qu'il parte à la retraite. Bon. Pile pour A, face pour B. Pile. La porte s'ouvre.

Un couloir étroit, menant à une cour. Une loge de gardienne. Une entrée d'immeuble parisien tout ce qu'il y a de plus classique. Escalier ou ascenseur ? Lequel sera le plus discret ? A cette heure, personne n'arrêtera l'ascenseur en montée entre le rez-de-chaussée et le troisième. Et dans l'escalier, il a des chances de croiser quelqu'un qui descend travailler. Ceci dit, on lui a dit qu'il y aurait peut-être un bonhomme posté devant la porte. Et une porte d'ascenseur qui s'ouvre, rien de mieux pour réveiller un garde en faction un peu somnolent. Bon. Pile, l'escalier, face, l'ascenseur. Pile.

Les trois étages sont vite avalés. Il n'a croisé personne et il y a effectivement un garde, qu'il entend respirer. Couteau ou flingue ? Le couteau, c'est plus silencieux, mais si le gars est en alerte, il n'approchera pas assez près pour être sûr de l'empêcher de gueuler. Tandis qu'une balle dans la tête... mais même avec le silencieux, ça risque de s'entendre. Bon. Il sort délicatement la pièce de sa poche, et sans la regarder, la pose sur le dos de sa main. Pile. Ce sera le pistolet.

Le gars était à moitié endormi. Le couteau aurait été mieux, mais personne n'a semblé réagir à la détonation. Et en plus, ce couillon avait les clefs sur lui. Des amateurs. Il entre. Un long couloir. Dernière porte à droite, lui a-t-on dit. Le plancher ne craque pas trop. Il y est. Il ouvre la porte, seule la lumière qui filtre des volets éclaire un peu la chambre, tout est calme. Il entre, referme en silence, et s'approche du lit. La respiration du dormeur est sereine. Alors que ses yeux s'habituent à la pénombre, il distingue les motifs de la couette : des étoiles. Puis aperçoit le nounours

et, une fraction de seconde plus tard, le visage enfantin de sa... « cible ». Merde. Une gosse.

Autant l'autre abruti incapable de faire son boulot, sur le palier, il l'a déjà oublié, autant une gosse, ça le gêne. Il n'a pas l'habitude. Il se sent de plus en plus vieux. Et fatigué. Il aurait dû tirer sa retraite plus tôt, la gamine aurait eu une chance. Ceci dit, il pourrait peut-être... tricher, non ? Re-tirer sa retraite, mais pour hier. Pour avant ce... « dernier contrat ». Bon. Il avait dit quoi, déjà ? Ah oui : pile, la retraite. La pièce s'élève dans les airs, presque invisible. Ses mains tremblent, il ne la rattrape pas. Elle tombe sur la moquette en silence. Il se penche pour regarder.

Sarah se réveille en sursaut. Dans son rêve, elle a cru entendre quelque chose, et a eu très peur. Depuis que papa lui a dit que tonton Giovanni était très fâché contre eux et qu'il fallait se cacher, elle est tout le temps inquiète. Même souriant, tonton Giovanni la terrorise, alors en colère...

Pourtant, tout est comme d'habitude. Rien n'a bougé. Alors qu'elle va se rendormir, un éclat attire son attention. Le soleil est à présent assez haut pour qu'un rayon soit passé entre les volets, et se reflète sur une pièce, au pied du lit. Elle la regarde : c'est pile. Elle tend le bras, et du bout du doigt, la retourne.

C'est encore pile.



Ordalie

Benjamin

De l'autre côté de la tente, se tient la mort. Que ce soit la sienne ou celle de son adversaire, cela ne change pas grand-chose. Mais ce n'est pas tant la possibilité de mourir qui inquiète Jehan, c'est plutôt son adversaire... Qui va lui administrer le coup de grâce, ou qui devra-t-il pourfendre ?

Mourir, il y est préparé depuis qu'il est entré au service du seigneur de Meyrieu, en tant qu'écuyer. Un destin de combat lui a été choisi, et un destin d'honneur. Et c'est pour cet honneur qu'il va se battre dans l'heure à venir. Son suzerain est là pour le lui rappeler, assis dans la tente. Des écuyers sont en train de revêtir Jehan de son armure, pendant que les deux hommes se dévisagent.

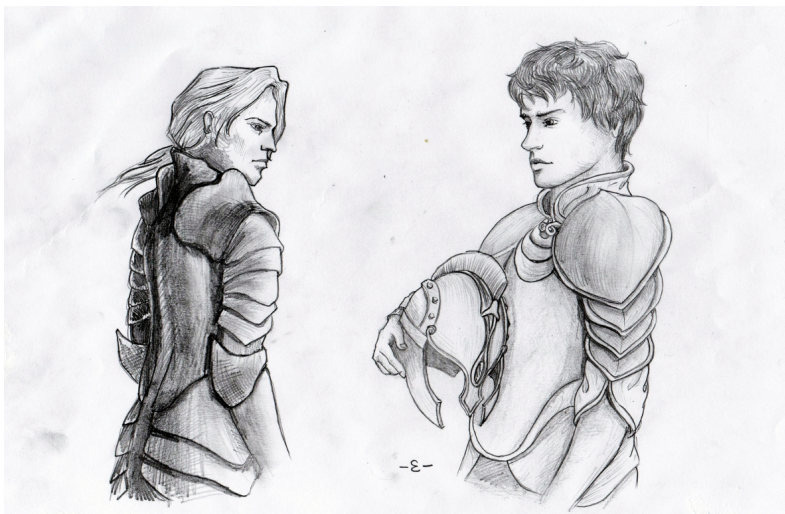
Dans le regard du grand seigneur, on peut lire la confiance. Il sait que Jehan est son meilleur chevalier, et c'est pour cette raison qu'il l'a choisi pour le représenter dans ce duel. Le seigneur est accusé de vol sur les terres de Boissieu, et pour éviter de déclencher une guerre entre les deux domaines, un duel a été invoqué. Chaque seigneur a choisi son champion, et Jehan ne tardera plus à connaître son adversaire.

Dans le regard du chevalier, c'est l'inquiétude que l'on peut lire, car son adversaire, il a bien peur de le connaître. Seuls deux hommes dans la seigneurie de Boissieu sont capables de lui tenir tête. Hubert de Culan, petit nobliau fort prétentieux, mais fine lame. Agile et vif, il ne faudra pas espérer l'épuiser. Et... Mais Jehan préfère ne pas penser au deuxième. Il ne le connaît que trop bien. Malheureusement, il est possible que le duc de Boissieu cherche à déstabiliser Jehan en choisissant cet adversaire comme champion.

Le moment de la prière est venu, le combat approche. Le seigneur de Meyrieu est en train d'invoquer la justice divine pour choisir l'issue du combat, et ainsi l'innocenter. Mais Jehan sait très bien que le divin n'y est pour rien. La réponse viendra du meilleur chevalier. Pourtant Jehan fait sa propre prière. Il demande aux dieux de lui accorder d'affronter de Culan, même s'il est tard pour que les dieux y puissent quelque chose.

Les écuyers sont déjà en train d'ouvrir la tente. Le seigneur sort, suivi de Jehan. Pour l'instant, seul le soleil est visible. Mais maintenant qu'il s'est habitué à la lumière du jour, il discerne l'armure adverse. Jehan se

dirige vers son destrier. Le pas lourd. Mais ce n'est pas son armure qui lui dicte sa démarche ; c'est la mort. Boissieu n'a pas choisi Hubert. Jehan va devoir tuer son frère.



Félix fait sa thèse à Nancy

Presque seul au monde

Cécile

Félix descendit du TGV, son sac au dos et sa valise derrière lui, cherchant du regard la personne censée le conduire dans ses nouvelles pénates. La foule s'écoulait lentement sur le quai en direction des escaliers, et bientôt il repéra l'ardoise blanche sur laquelle était écrit son nom. L'homme qui la tenait le salua, et d'un geste de la main l'invita à le suivre.

De l'intérieur de la grosse berline teutonne, le bruit des roues sur le macadam usé se réduisait à un chuintement discret. Félix, assis sur la banquette arrière en tenant fermement son sac sur ses genoux, s'abîmait pensivement dans la contemplation du défilement des arbres à travers la vitre teintée. Le centre de recherche était vraiment au milieu de la forêt, ça le changerait du Quartier latin. Mais la rude vie au grand air avait aussi ses charmes. Et puis peut-être trouverait-il dans ce laboratoire la chaleur humaine qui faisait défaut à celui qu'il avait quitté ? À l'entrée du complexe, la voiture s'arrêta devant la haute grille noire. Le conducteur ouvrit sa fenêtre et passa un badge devant un lecteur. Le sésame fonctionna, et la grille s'ouvrit sans bruit.

« Je vais vous montrer la chambre que vous allez occuper dans la résidence, et puis nous irons au cocktail de bienvenue. » C'était la deuxième phrase que l'accompagnateur prononçait. Sa voix était étrangement métallique, comme s'il n'avait pas l'habitude de parler. « Encore un grand causant, tiens. Si ils sont tous aussi loquaces, ça promet. » Félix était déjà nostalgique de la grande agitation (d'autres diraient *bordel*) dans laquelle il avait vécu pendant deux ans. Eût égard au temps de transport jusqu'à son nouveau labo, il ne pouvait évidemment pas rester dans cette douce maison de la banlieue parisienne. Mais il aurait bien aimé trouver une autre colocation à Nancy même, histoire de pouvoir simultanément profiter de la vie étudiante et des navettes gratuites pour aller sur le site. Cependant, le destin et le marché locatif en avaient décidé autrement, et Félix se retrouvait, au moins temporairement, logé au beau milieu des bois.

Alors qu'il menait cette réflexion, il avait eu le temps de découvrir son nouveau chez-lui. Le bâtiment semblait désert : il n'avait croisé personne, pas entendu un bruit ni vu une seule trace de vie lorsqu'il suivait son guide dans les grands corridors sombres.

« On vous a mis avec Manfred, ça vous fera de la compagnie. Tiens, bonjour Manfred, voici Félix, c'est votre nouveau colocataire. Je le laisse s'installer, vous l'accompagnerez au cocktail de bienvenue ? » Manfred, grand gorille à l'air bête et à l'hygiène douteuse, émit un grognement que Félix interpréta comme « Free food ». S'il avait pu, il aurait haussé un sourcil circonspect, mais il se contenta de rentrer dans sa chambre en marmonnant un bonjour à l'attention du simili-primate.

Dix minutes plus tard, il entendit de grands coups à sa porte. « Mais c'est pas possible, il est vraiment aussi con qu'il en a l'air, il va la péter si il continue ! » Félix n'aurait jamais cru qu'il existât moins subtil que ses anciens colocataires, mais il tenait là un excellent contre-exemple. Il se promit de les informer de cette bonne nouvelle, et se dépêcha d'ouvrir la porte avant qu'elle ne soit fracassée par son voisin de chambre. Lorsque la porte s'ouvrit, Manfred eut d'abord l'air interloqué de ne plus avoir de surface à marteler, puis une lueur de concupiscence passa dans ses yeux en voyant Félix. « Manger. . . », grogna-t-il. « Ok, j'te suis » répondit Félix, un peu surpris et inquiet.

Ils retraversèrent les longs couloirs vides, toujours sans un mot, et finirent par déboucher dans une grande salle souterraine, à l'allure un peu miteuse, dans laquelle était dressée une table recouverte d'une nappe en papier, d'assiettes en cartons remplies de chips et de petits-fours, de gobelets en plastique et de bouteilles de jus de fruits. Une quinzaine de personnes étaient dispersées dans la salle, rassemblées en petits groupes qui discutaient mollement. Le claquement de la double porte derrière eux attira leur attention, et une femme blonde peroxydée d'un certain âge s'avança pour leur parler. « Ah, Félix, nous n'attendions plus que vous ! » Elle lui présenta ensuite l'intégralité des personnes suivantes. Il y avait un thésard, Manfred, deux chargés de recherche, une administratrice, trois techniciens, deux agents de ménage, trois stagiaires et elle-même, la directrice du centre. Tous avaient l'air vaguement bovin et apathique, et Félix sentait déjà qu'il allait mettre dès le lendemain toute son énergie à trouver rapidement un appartement à Nancy.

« Bon, et bien puisque les présentations sont faites, je propose d'attacher le buffet ! » La blondasse avait une mine inquiétante en disant cela. Et pour cause : au lieu de se diriger vers la table comme Félix, toutes les personnes se dirigeaient vers lui (donc aussi indirectement vers la table, mais on sentait nettement que ce n'était pas le point central de leur attention).

Ils avaient tous l'air de plus en plus bête, et certains avaient même... oui, c'était bien ça, un filet de bave aux lèvres.

Félix réfléchit rapidement à la situation. Ça ressemblait à une attaque de zombies en bonne et due forme, ou il ne s'y connaissait pas. Il inventoria mentalement les ressources à sa disposition. Des gobelets en plastique. Des bouteilles de jus de fruits. Des couteaux jetables. Hum, il n'irait pas loin avec ça. C'était largement moins efficace qu'une côte de porc congelée ou que, panacée parmi les panacées, une pelle à tourbe rondement maniée. Il conserva cependant son sang-froid, avisa une chaise près de la porte, l'attrapa, sortit et tenta de coincer la poignée avec le dossier. Cela fait du mieux qu'il pouvait, il s'éloigna le plus rapidement possible de la porte, en cherchant à regagner le niveau du sol.

Il l'avait déjà remarqué lors de ses déplacements, mais les architectes du lieu semblaient avoir consommé une certaine quantité de substances illicites pendant le dessin des plans. En effet, les escaliers n'étaient pas les uns au-dessus des autres dans de grandes cages d'escalier, mais étaient éparpillés aux quatre coins du bâtiment, à un endroit différent à chaque étage. Félix put compter sur sa mémoire pour retrouver le premier escalier. Arrivé en haut, il prit au hasard vers la gauche, dans un couloir d'un vert écoeurant comme seules les administrations pénitencières et l'Éducation nationale pouvaient choisir pour leurs locaux. À quatre mètres du sol, les néons du plafond grésillaient un peu, ajoutant une touche encore plus glauque à l'atmosphère déjà un peu oppressante du lieu. On entendait déjà les zombies à sa (lente) poursuite dans la cage d'escalier, il n'avait pas intérêt à s'attarder ici pour admirer l'ambiance.

Il avança le plus rapidement qu'il pût dans le couloir gigantesque, apercevant par les fenêtres des portes tantôt de grosses machines métalliques, tantôt des billes de bois, tantôt des salles de classe parfaitement banales. Il trouva un deuxième escalier qui montait au moment où il apercevait un zombie, visiblement un agent de ménage, au détour du bout du couloir.

Il monta ventre à terre, d'abord au sens propre parce qu'il rata la marche, puis au sens figuré en les montant quatre à quatre. Son esprit rationnel prenait peu à peu le dessus. Ce n'était pas possible, il devait y avoir un truc. Il songea un instant à appeler des secours, mais réalisa qu'il avait perdu son portable dans sa chute (et il était évidemment hors de question d'aller le récupérer). Il décida de d'abord trouver une arme, puis d'aller se réfugier dans un endroit sûr pour attendre le matin.

Arrivé en haut de la volée de marches, il vit la lueur orangée du coucher de soleil passer sous les portes du couloir. Sachant qu'il avait regagné la surface, il marcha précipitamment jusqu'à la première issue qu'il trouva, et sortit sur la pelouse. Heureusement, la soirée était douce. Cependant, s'il ne trouvait pas rapidement de quoi se défendre, il n'allait pas en profiter longtemps. Il erra un peu sur les parterres, piétinant distraitement les fleurs, puis remarqua une cabane de bois brut adossée à un grand bâtiment. Il s'approcha de ce qui s'avéra être une cabane de jardin, et tenta plein d'espoir d'en ouvrir la porte.

« Gniiiiiii. . . ». La serrure n'était pas fermée, seuls les gonds avaient bien besoin d'un peu d'huile. Il entra, referma précipitamment la porte derrière lui et observa l'intérieur de son refuge improvisé. C'était une remise à outils tout ce qu'il y a de plus classique, contenant donc le parfait arsenal anti-zombies : haches, pelles, tronçonneuse, débroussailleuse, tondeuse, et même un petit tracteur broyeur. Il y avait aussi évidemment un sécateur, une paire de gants, un grand chapeau de paille, un plantoir, une truelle, un râteau et un grand tablier de cuir. Félix écarta sagement l'idée de mener une charge dévastatrice montée sur le tracteur en brandissant la tronçonneuse, et opta pour la sobriété et la maniabilité de la pelle à tourbe. Il s'habilla aussi du tablier de cuir, qui serait certainement une efficace protection contre les griffes et les crocs de ses adversaires. Il était un peu déçu de ne pouvoir revêtir dès ce soir la traditionnelle culotte de cuir des fiers bûcherons lorrains, puis se dit qu'il aurait tout le loisir d'adhérer au Club des Amis des Forêts de l'Est et de participer à leurs manifestations festives dès qu'il serait sorti de ce traquenard.

Il jeta un sage coup d'œil à travers la vitre. Pas un mouvement sur la pelouse. Il prit une chaise, et décida de monter la garde. Le soleil se coucha assez rapidement, mais de puissants projecteurs le remplacèrent pour assurer une bonne visibilité sur le terrain. Simultanément, les zombies commencèrent à sortir des bâtiments et à parcourir le parc, dans un très bel exemple de mouvement brownien. Leur coefficient de diffusion étant assez faible, Félix n'en vit pas approcher à moins de 30 mètres de sa cachette avant 23 h 30. Le premier à se diriger vers lui était Manfred, son amical nouveau colocataire. Félix se demanda si une grande rasade de vodka pourrait lui rendre forme humaine, puis écarta rapidement toute velléité expérimentale à ce sujet de son esprit. La nuit allait être longue, il ne fallait pas flancher maintenant.

À minuit quarante-cinq, Félix vit un deuxième zombie, la blondasse. Il était presque content, ça lui faisait de l'animation. Pour se maintenir éveillé, il se récitait des verbes irréguliers allemands, mais il était arrivé à *zwingen, zwingst, zwang, gezwungen* et ne se rappelait plus ce que ça signifiait, alors toute distraction était la bienvenue. Il faillit changer d'avis lorsqu'il vit la directrice s'approcher dangereusement de la cabane. Elle était presque subtile, elle l'appelait par son prénom. « Félix... Félix... Revenez, enfin ! » Il résista vaillamment à l'appel des sirènes, et se rencogna discrètement sous la fenêtre de son abri.

Vers 3 h du matin, il se réveilla en sursaut. Merde, il s'était endormi ! Il jeta un œil circonspect au travers de la vitre crasseuse, constata que tout était calme, et décida de continuer son somme.

Vers 6 h du matin, un rayon de soleil taquin vint le tirer des bras de Morphée. Il s'étira douillettement, heurta un sécateur qui tomba bruyamment entre ses jambes et fût instantanément réveillé par la décharge d'adrénaline qui s'en suivit. Ragaillardi par sa nuit de sommeil, il décida de reprendre son poste d'observation, et constata que rien ne bougeait.

À 7 h, la grille du portail s'ouvrit, pour laisser passer un fourgon de police, un camion de pompiers et une ambulance du SAMU. Des secours ! Enfin ! Il devait y avoir sur ce site une personne normale qui les avait appelés ! Félix sortit maladroitement de son abri, et courut vers ses sauveurs.

« Nan mais j'te jure, il m'a fait peur, le mec, en sortant de cette cabane avec son tablier en cuir et sa bêche à la main ! » L'agent Hans, accoudé au bar, expliquait avec force gestes au patron l'étrange intervention sur laquelle il avait été envoyé le matin même par sa hiérarchie.

« Il est arrivé vers nous en courant, en criant qu'on était ses sauveurs, qu'il nous avait attendus toute la nuit et qu'il était attaqué par des zombies qui voulaient le bouffer.

— Et alors, vous avez fait quoi ?

— Ben on a dégainé nos tasers, hein, question de prudence. Mais en fait, quand il est arrivé à trois mètres de nous, il s'est effondré sur le sol d'un seul coup. On a envoyé les pompiers voir ce qu'il avait, et rien ! Il s'était simplement endormi ! Finalement, ils l'ont emmené à l'hôpital pour faire des examens complémentaires...

— T'as eu des nouvelles depuis ?

— Ben apparemment, c'est simplement du surmenage ou du stress. La directrice nous a raconté qu'il est arrivé hier, avec l'air un peu fatigué et perdu. Il a pété un plomb au milieu du cocktail de bienvenue, il s'est barré d'un coup. Ils l'ont cherché partout, et puis en désespoir de cause ils nous ont appelés. »

Hans secouait lentement la tête, l'air désolé. « Les jeunes, de nos jours, ils ne savent vraiment plus prendre soin d'eux, hein ! »





L'appel de la forêt

Félix

J'ai beaucoup trop lu Ovide pour ne pas associer la forêt à un vaste lieu de débauche païen où des nymphes et des bergers sacrifient nuit et jour à Vénus. Ce n'est pas forcément ce qui vient à l'esprit du commun des mortels lorsqu'il entend parler des sous-bois lorrains, ni ce qui était écrit sur mon contrat de travail, mais on a l'imagination qu'on mérite et il faut savoir lire entre les lignes. « Modèle mécaniste de la formation du bois sous forçage micro-climatique » égale « Artémis prenant son bain à l'ombre d'un grand chêne avec sa suite de nymphettes ». Cette équation maîtresse posée, tout me désignait comme étant l'homme de la situation.

Et pour rester dans la pensée gréco-romaine, c'était là l'occasion de renouer avec la science à l'ancienne, la seule, la vraie, celle fondée sur les récits du marin, sur le savoir-faire du vigneron, sur l'expérience du laboureur, sur la sueur du bûcheron, loin des spéculations enfiévrées des grands satrapes de la capitale, de ces cordes dont on ne voit pas le bout et de ces lignes d'équations cabalistiques dont on a oublié le début. Face au divorce de l'homme et de la nature, il n'y a point d'autre salut que de se réconcilier avec la matière, de la saisir à pleines mains, de redécouvrir le plaisir viril de serrer un tronc d'arbre contre son torse dénudé.

Alors j'ai fait fi de tous ceux qui ironisaient sur ma prometteuse carrière de garde-forestier, sur la cabane et le feu de camp qui m'attendaient, sur la prétendue vie d'anachorète en culotte de cuir que j'allais mener. J'ai proclamé haut et fort que rien ne valait la fraîcheur accueillante d'une clairière et les hululements du hibou les soirs de pleine lune. Là-bas, l'herbe est plus verte et les hommes brillent d'une passion qui fait oublier le gris du ciel.



Titres de films ou de romans

Au cours de cette séance, chaque participant a imaginé un titre de film ou de roman et l'a transmis à son voisin de gauche pour qu'il écrive un texte sur ce thème.

L'homme insipide

Anastazia

Titre proposé : ...

Moi, Christian Prin, n'ai jamais rien réussi dans la vie.

N'allez pas pour autant croire que j'ai tout raté, non ! Non, pour rater il faut essayer. Moi je n'ai jamais rien réussi, jamais rien tenté, toujours esquivé. À la dernière minute évidemment. J'ai toujours souffert de cette infirmité : manque de cran, de courage, de confiance en soi. Bref, une petite bite quoi...

À l'école primaire, il y avait Justine. Cette petite blonde à couettes faisait chavirer mon cœur depuis toujours... enfin, depuis la maternelle en fait. Chaque jour on rentrait de l'école ensemble, chaque jour j'avais les mains moites et guettais le moment opportun. « Vas-y, prends lui la main ! Allez, elle est toute proche... ». J'avançais alors ma main de quelques centimètres vers la sienne, lentement...

Mais non. Pas le bon moment, pas le bon endroit. Demain, demain ce sera mieux...

Justine a déménagé en sixième, on ne s'est jamais revus.

Puis, il y a eu Maria, bien plus tard. Moi en deuxième année de fac de droit, elle en histoire de l'art. Une magnifique brune, toute en jambes, avec des yeux verts qui vous ensorcellent. Elle me rendait fou. Sensuelle, artistique, pleine d'esprit... autant dire inaccessible pour un pauvre gratte-papier pragmatique comme moi.

À l'époque, nous étions amis. J'étais le gentil garçon à qui elle racontait tout, y compris ses histoires de cœur, et de cul, avec tous ces abrutis qui ne la méritaient pas. Elle épanchait son chagrin sur mon épaule compatissante. J'étais son casque bleu personnel : toujours présent. Au moindre appel j'étais au garde-à-vous, mais je ne tirais jamais. Et pourtant, j'en ai eu des occases, des « Oui mais toi t'es différent des autres », des longs silences au moment de se dire au revoir... Elle aurait eu une pancarte au-dessus de la tête « embrasse-moi Ducon » que j'aurais pas bougé pour autant.

Et moi je rentrais chez moi l'air béat, en me répétant ses paroles. J'voulais pas précipiter les choses vous comprenez, nous commençons à peine à nous connaître. Tu parles ! Trois ans plus tard on était toujours au point mort.

Ensuite, discordance d'emploi du temps, changement de groupe d'amis... nous nous sommes perdus de vue. Enfin surtout elle, moi je continuais à la regarder de loin, maudissant mon inertie et ses conséquences pathétiques.

Mais ne pensez pas pour autant que ma vie est vide, que je n'ai ni ami, ni famille. Après la fac, je me suis marié avec une fille gentille mais somme toute assez quelconque. Elle m'a mis le grappin dessus et je n'ai pas su dire non. Après tout, pourquoi j'aurais dit non ? Les beautés fatales, les femmes prenantes, saisissantes, celles qui vous séduisent en un battement de cil... Ces filles-là n'étaient pas pour moi.

Résultat, à quarante ans, je suis marié à une femme que je n'ai jamais aimée. J'ai deux enfants avec qui je n'ai jamais rien partagé. Je n'ai jamais trompé ma femme, j'aurais dû. Je suis l'homme insipide. J'ai bien pensé au suicide mais n'ai jamais osé. Je mourrai sans doute de vieillesse ou d'ennui. Je n'aurai jamais vraiment été heureux.

Mais quand je repense à Justine, à Maria, et à toutes les autres que je n'ai jamais rencontrées. Quand j'imagine ce que ma vie aurait pu être...

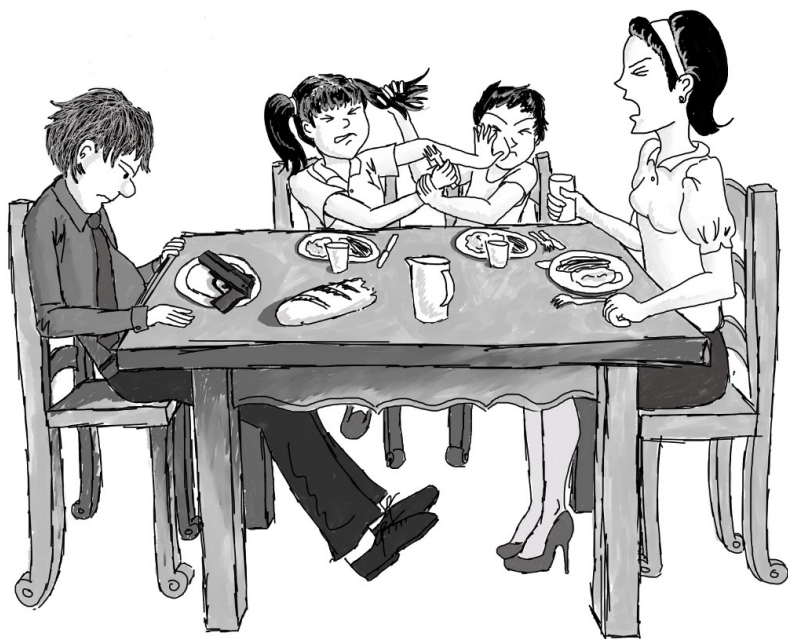
Justine m'aurait rendu fou de jalousie. Je l'aurais rendue heureuse pourtant, j'aurais porté son cartable, elle aurait porté notre enfant... quelques années après elle m'aurait trompé. Elle aurait fini par m'abandonner pour un homme plus beau, plus intelligent, plus charmeur... plus comme elle quoi. Et moi je serais resté seul, divorcé, mon gamin un week-end sur deux...

J'aurais tellement préféré cette vie-là.

Quant à Maria, je l'ai recroisée il y a une semaine.

Elle semblait usée, fatiguée. Sa sensualité avait disparu, ses yeux verts étaient pleins de lassitude. Alors j'ai fait semblant, je lui ai à nouveau souri avec cet air niais et embarrassé, je voulais qu'elle se sente à nouveau belle dans les yeux d'un homme. Après tout c'était de ma faute, elle avait fini par s'enticher d'un minable prétentieux, un médecin je crois. Elle avait lâché ses études pour lui. Il lui avait fait croire que l'art ne servait à rien, que sauver des vies, ça c'était important, et surtout on en vivait bien. Et elle, elle l'a cru. Quel gâchis...





Une veille d'alcool

Thomas

Titre proposé : Le meilleur des titres

Cette fois, j'en ai assez. Plus d'un an qu'on me traite d'alcoolique fini, et les deux dernières soirées ont été un désastre. Je ne serai pas le mec le plus saoul ce soir. Fini les conneries qui me valent des remarques bizarres le lendemain. Fini les retards et les absences aux cours du matin. Pas question. Oubliez.

Qui dit résolution, dit résolution drastique. Il faut pas que j'attende d'être saoul pour commencer à me surveiller — déjà essayé, déjà raté. Non, il va falloir frapper fort. Donc, je le dis et je le promets, ce soir, je tiens jusqu'à minuit avec un seul verre.

« T'auras qu'à prendre un grand verre ! »

« Suffit de le re-remplir assez souvent ! »

Devant les remarques moqueuses de mes camarades, qui montrent d'ailleurs à quel point personne ne comprend mon grand sérieux, je me permets de rectifier. Ce soir, je boirai un verre. Un simple gobelet de la boisson de mon choix, je ne boirai rien de plus et n'en reprendrai pas. Ce soir, je reste net.

« Ça marchera jamais ! »

« Je parie ce que tu veux que ça rate ! »

Bon, les bonnes résolutions, je sais que je peux les tenir. Et rien de tel pour me motiver qu'un bon petit pari. J'ai donc trois bouteilles de bière en jeu : si demain matin, je n'ai pas mal au crâne, je pourrai me consoler avec mon alcool favori. Enfin, un de mes alcools favoris. . .

21 h : début du pot

Les habitudes ont la vie dure. Et même si j'ai peur, je vais directement à la soirée, montre ma carte d'adhérent aux vigiles qui de toute façon se souviennent très bien de moi — peut-être trop bien — et rentre d'un pas léger dans la salle redécorée pour l'occasion. Pour l'instant, c'est facile, personne ne boit donc je n'ai pas trop envie. Je vais m'accouder à un bar pour manger quelques cacahuètes en regardant les cocktails proposés. Dix minutes plus tard, la nourriture est servie. Encore cinq minutes et

je récupère la fade manne proposée ce soir-là. J'ai le réflexe de vouloir l'accompagner d'un peu de bière... Bon Dieu, ça va être long comme soirée.

Je viens de finir ma bouffe et la plupart des habitués sont déjà arrivés. Mes frères d'armes — et de beuverie. Mes compagnons de la chanson — et de la danse plus ou moins habillée debout sur le bar. Ce soir, ils sont cependant mes pires ennemis. Déjà, leur simple vue en soirée me donne envie d'aller prendre une tournée de teq pafs — ou deux. Ensuite, et surtout, ils savent. Forcément, à parier avec des gens, le bruit s'est vite répandu, et les gens sont contre, ils ne peuvent pas y croire.

L'expérience sociologique s'annonce intéressante. Par contre, une petite question me pose problème : je ne peux boire qu'un seul verre, lequel ?

22 h : pic d'affluence

C'est marrant, je ne suis pas fumeur — et même pas du tout. Pourtant, j'ai une furieuse envie de sortir et fumer. N'importe quoi qui permettrait de me calmer, même du tabac. Enfin, il est dix heures du soir et mon horloge biologique sonne de façon alarmante : « Manque d'alcool ! Manque d'alcool ! Alerte maximale ! » C'en est trop. Mon choix se porte sur le classique mais toujours délicieux Vodka-Martini. Les barmans n'ont pas prévu d'olive, mais bon. Ça reste probablement ce que je pourrai trouver de mieux ce soir. Inventaire.

Il est 22 h 15, le verre fait vingt centilitres. Soit avec des gorgées d'un demi-centilitre — tant qu'à boire peu, autant savourer — j'ai quarante gorgées à répartir jusqu'à 23 h 45 soit quatre-vingt-dix minutes. Mon esprit sobre arrive cependant rapidement au calcul : une gorgée toutes les deux à trois minutes, plutôt toutes les trois étant donné que j'aurai envie de boire plus d'un demi-centilitre à chaque fois — et que ces crétiens de barmans ne remplissent pas bien les verres. Paré ? Action !

23 h, début de la fin

Je me sens fatigué, détruit. Voir une de ces fêtes sobre suffit à me donner envie de boire pour les trois prochaines années. C'est d'un long, d'un chiant. Pas étonnant que les anti-alcooliques les décrivent autant — je m'excuse au passage auprès de ces derniers. Tout à l'heure j'ai croisé une de ces amies, qui m'a affirmé venir à presque toutes les soirées. Je suis pourtant certain de ne jamais l'avoir vue ici. Elle, elle avait l'air surprise aussi. Pas

de me voir non, plutôt de me voir poli et capable de marcher droit. Dans l'ensemble les gens me regardent bizarrement. Il faut dire qu'il ne se passe pas grand-chose. C'était mieux quand je buvais.

Ça doit être la première fois que je m'assieds à une de ces soirées. Un des frères d'armes s'approche et me tend un verre. Je refuse, il me reste cinq gorgées pour une demi-heure, j'ai mal estimé mes ressources, et plus encore ma consommation face à cette horreur qu'est la sobriété.

« En tout cas, tu l'auras méritée ta bière. »

Au moins une parole encourageante. Est-ce que la détresse se lit à ce point sur mon visage, pour que j'aie droit à une telle sympathie ? J'espère pas. De toute façon, les bars sont presque vides et rien ne vaut un bon Vodka-Martini, meilleure des boissons.

Minuit, libération ?

Il est minuit, je suis libre, j'ai survécu. À la soirée, il n'y a maintenant plus que de la bière. De la mauvaise bière, pour être exact. Pas grave. Je cours au bar, pour rattraper mon ébriété. . . et c'est peine perdue. J'ai attrapé la sobriété et je ne la perds pas aussi facilement. L'habitude de la bonne bière m'a rendu intolérant à la pression bon marché. *Damn it*. Je croise d'autres gens. Des habitués encore. Une habituée me reconnaît, je jurerais n'avoir jamais vu son visage.

« Je t'attendais pour danser mardi dernier pourtant ! »

Encore *Damn it*. Pour la fois où j'ai réussi à draguer saoul, c'est sobre que je vais faire les conneries pour tout gâcher.

« Tu n'aurais pas oublié mon prénom quand même ? Ça fait quatre fois que tu me fais le coup ! »

Cette fois-ci c'en est trop, je ne serai plus jamais sobre de ma vie.

Lendemain midi, déjeuner

J'arrive pour manger, je suis frustré, j'ai soif. La fille d'hier a commencé à danser langoureusement dans mes bras, puis a fini par me dire qu'elle avait un copain. Je me suis arrêté et ai dit « tant pis ». Si j'avais été bourré, j'aurais pas été un mec bien et j'aurais eu une chance.

Comble du malheur, je n'avais aucune excuse pour ne pas aller en cours ce matin, et me suis donc forcé à me présenter en salle.

Je vais donc pour manger et croise un ami, lui déclarant solennellement que je ne recommencerai plus jamais mes folies de la veille.

« C'est vrai qu'hier, t'étais sacrément torché. »

Après un fusillage du regard, l'ami comprend qu'il n'a peut-être pas trouvé les mots les plus justes. Mon repas arrive, avec une bière qui descend toute seule. C'est décidé, la prochaine soirée je récupère mon titre, le meilleur, le seul qui me va. Je suis et resterai l'homme le moins classe du monde.



Les portes vers ailleurs

Cécilia

Titre proposé : Les portes vers ailleurs

Tourbillon de ma vie, tourne, tourne si vite. . .
Mes enfants, mon mari, des cris, l'agitation,
Le compte à découvert, divorcée, sans pension,
Je cours et je me perds, je bois, je prends la fuite.

Un verre et puis un autre, et encore un, ensuite,
Ma vie, celle d'une autre, ou bien ma démission.
Peu importe l'ivresse, pourvu que mes passions
Soient noyées dans la liesse de ma dernière cuite.

Il fait froid mais je n'y prête plus attention
J'ai sommeil mais des gens autour de moi s'agitent
Dans la neige l'ultime capitulation

Je ne suis plus qu'un corps ou bien sa négation
J'abandonne ce soir cette terre maudite
Perdue sur un trottoir, sans abri, ou ermite.



Histoires sans fin

— Marie-Cécilia —

Titre proposé : Reste, la jeune fille sur le pont

Concept : Ce texte a un même début mais 5 fins. Choisissez celle qui s'accorde le mieux avec votre état d'esprit.

Elle était là. Ses yeux se baladaient d'un passant à un autre mais elle restait immobile.

Elle était là, seule dans le froid à réfléchir sur l'intérêt que pouvaient avoir tous ces êtres à se presser dans cette agglomération. Elle détaillait leurs traits, leurs expressions, heureuses ou angoissées.

Elle était là et se sentait apaisée d'avoir enfin le temps de regarder autour, de prendre du recul par rapport à cet agglomérat de consciences humaines. Elle sourit en se faisant la réflexion qu'elles n'étaient ni très conscientes, ni très humaines. Pourquoi cette pensée la faisait-elle sourire ? N'était-ce pas un peu triste au contraire ?

Non, elle souriait parce qu'elle était là et qu'elle savait. Son sourire était maintenant presque orgueilleux : oui, elle pouvait se permettre de tous les juger. Un peu prétentieux ? se demanda-t-elle. Pas vraiment, elle ne l'aurait pas mal pris s'ils avaient voulu la juger à leur tour ; au contraire, elle était presque curieuse de savoir ce qu'ils auraient vu en elle. Une jeune fille seule sur un pont. L'auraient-ils sentie perdue, ou auraient-ils distingué cette lueur malicieuse dans ses yeux ?

Mais c'étaient des questions trop sociales. Elle était là, au milieu d'eux mais ne voulait pas penser comme eux.

Fin n° 1 : Instant volé

Alors elle plongea ses yeux bleus dans l'eau opaque qui passait sous le pont. À cet instant, son portable vibra dans sa poche. C'est à regret qu'elle le sortit pour voir qui l'appelait. Merde ! C'était Archadia qui l'attendait et voulait savoir quand elle arrivait. . . Elle décrocha tout en se hâtant de finir de traverser le pont. Elle devait passer chez elle, se préparer, reprendre le métro pour aller chez sa pote, passer acheter de l'alcool et. . .

Déjà, elle était revenue parmi eux : elle n'était plus là !

Fin n° 2 : Retour à l'expéditeur

Alors elle plongea ses yeux verts dans l'eau opaque qui passait sous le pont. Toute cette pollution, ça aussi, c'était démentiel ! Comment pouvaient-ils tout gâcher à ce point-là ? Elle se rappela alors du jour où elle était arrivée, c'était peut-être la chose qui l'avait le plus frappée, la couleur de l'air, l'odeur du béton et le goût de l'eau. Bien sûr elle savait, elle l'avait vu sur tous les instantanés de Terre qu'elle avait « visionnés » avant de franchir le pas et d'effectuer son voyage terrien, mais ça l'avait tout de même choquée. Ce n'était qu'aujourd'hui, alors qu'elle était sur le point de repartir qu'elle s'apercevait que ça ne la dérangeait plus, qu'elle avait réussi à vivre ses dernières années terriennes comme Mr Nobody. Si bien qu'elle était là, sans que personne ne fasse attention à elle, puis ne fut plus là et personne ne s'en aperçut non plus.

Fin n° 3 : Suicide presque classique

Alors elle plongea ses yeux marron dans l'eau opaque qui passait sous le pont. Cette eau trouble pourrait bien être sa dernière vision. Elle sentait le moment approcher. Elle fixa son regard sur un rocher qui dépassait à peine, comme pour se raccrocher à quelque chose. Son regard était maintenant crispé. Tout son être tremblait mais elle savait que c'était inévitable. Elle ferma les yeux en serrant très fort les paupières et se répéta plusieurs fois que c'était bien la chose à faire. Elle entama sa phrase pour la quatrième fois quand la détonation retentit.

Elle n'était plus là.

Ils n'étaient plus là non plus d'ailleurs.

Fin n° 4 : Culpabilité déplacée

Alors elle plongea ses yeux bridés dans l'eau opaque qui passait sous le pont. Elle avait toujours aimé regarder l'eau stagnante du Fleuve Jaune.

Elle était déjà venue là avant de partir en Occident et elle avait toujours été sûre qu'elle reviendrait. Ce qu'elle ne savait pas, c'est à quel point sa vie serait bouleversée, à quel point savoir la dégoûterait. Pourtant, elle avait trouvé quelque chose de séduisant dans les modes de vie européen et américain. Malgré tout, cela ne justifiait pas les excès, le sacrifice de tant d'êtres. Mais que pouvait-elle faire pour lutter contre tout ça ? Que pouvait-elle faire pour ne pas se sentir complice à présent ?

Peut-être tout simplement, rester là et essayer d'oublier.

Fin n° 5 : Destination libre

Alors elle plongea ses yeux gris dans l'eau opaque qui passait sous le pont, ferma les paupières, prit une profonde inspiration, s'écarta légèrement de la rambarde du pont et se mit à tourner sur elle-même un doigt pointé dans le vide. Lorsque son énorme sac à dos commença à l'entraîner un peu trop, elle arrêta sa rotation, attendit quelques instants que son équilibre revienne en rigolant et ouvrit enfin les yeux. Son doigt pointait vers l'aval du fleuve, elle sourit, elle allait à la mer.

Déjà, elle avait descendu le petit escalier qui menait aux berges du fleuve et marchait nonchalamment vers une direction inconnue, contente de ne plus être là !



Un mensonge

*Ce thème a fait l'objet d'un concours de nouvelles dans le cadre
des Inter ENS Culturelles 2011.*

Songe d'un soir d'été

Esteban

Grand prix du jury.

— Alors ? As-tu vu Mélinée ?

— Oui je l'ai vue.

— Alors, raconte, hâte-toi, raconte donc !

— Écoute. C'était hier à peine. Nous étions dans la forêt, sous les chênes. Elle était belle, si belle. Ses cheveux étaient feu, tant par leur couleur que par leur constante mouvance. Ses mains s'agitaient sans cesse autour d'elle, en petits gestes convulsifs. Eût-elle été faite de plumes, qu'elle se serait envolée. Elle m'a semblé terriblement gracile et fragile. Elle courait en cercle, comme pour échapper à quelque chose qui la menaçait non pas de l'extérieur mais plutôt depuis l'intérieur de son propre esprit. Et pourtant elle rayonnait. Sur le chemin, je lui ai offert une rose dont les pétales n'étaient qu'une pâle imitation du doux hâle de ses joues. À force de galoper, elle est tombée dans l'herbe tendre, le nez au cœur de la fleur. Elle a roulé un peu, doucement, pour être tout juste couverte de rosée. Sa robe était ample mais légère, d'une blancheur de crème, et lui conférait des courbes étonnantes. Mais moi, je n'avais d'yeux que pour ses chevilles nues, si délicates, et ses adorables pieds, à l'extrémité ornée de cinq coquillages nacrés. Je fondais. Je ne pouvais plus résister. Ses yeux se sont fermés, nos deux corps se sont heurtés. Ma joue a roulé contre elle. Elle était chaude comme un soleil, et aussi aveuglante, mais son tremblement était celui du moineau, qui frémit sans cesse malgré lui. Sa douceur était celle des pêches mûres, à la peau tendrement veloutée. Il s'est mis à pleuvoir de l'or. Elle a noué ses mains derrière son cou, et elle a bu les gouttes brûlantes, comme un doux poison.

— Tu mens. Où est Mélinée ?

— Quand ç'a été fini, elle s'est levée et a couru après le jour pour s'enfuir avec lui. Elle pleurait, et les gouttes salées coulaient paresseusement sur les collines de ses joues, s'y attardant le plus longtemps possible. J'aurais voulu être à leur place, oh ! j'aurais tant voulu ! Ivre de ses larmes, elle s'est cognée presque à chaque nuage, elle semblait vouloir s'étouffer dans leur coton. Et c'est alors que sans prévenir, les ailes déployées, elle

s'est jetée au ciel, qui l'a engloutie. Puis la nuit est arrivée, avec ses grands airs menaçants. Moi j'ai fermé les yeux, et soudain, il a fait noir. Je ne les ai pas rouverts depuis.

— Tu mens. Cesse donc.

Il appuya sa tête un peu plus fort contre la vitre entre eux.

— Tu mens, répéta-t-il.

Il frappa sa tête d'un coup sec contre le verre. L'expression de son visage ne faisait écho ni à ses gestes ni à ses mots. Il semblait étrangement absent, sans substance ni cohérence.

— Tu crois ?

— Tu mens.

Cette fois c'était son doigt qui était contre la surface lisse et l'accusait.

— Peut-être. Peut-être. Mais enfin, ça ne compte pas si je ne le sais pas.

Que je mens, j'entends. Tu sais bien que je te dis toujours les choses telles que je les perçois, c'est-à-dire à travers le tendre voile semi-opaque du rêve qu'est ma vie. Comment pourrais-je distinguer ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas ? Je ne cesse de me tromper. C'est à mes yeux clos totalement impossible à différencier. Regarde : dis un mensonge.

— Tu dis la vérité.

— Et maintenant dis-moi la vérité.

— Tu me mens.

— Voilà. Précisément. Il n'y a pas la moindre différence sur ton visage.

Ni clignement des paupières, ni étirement nerveux de la bouche, ni battement irrégulier d'une veine tout près de tes tempes. C'est à peine si le blanc de tes yeux est un peu plus trouble, mais cela doit être dû à ton agacement croissant.

— Bien sûr qu'il n'y a pas de différence explicite. Et alors ?

— Et alors il devrait y en avoir une puisque la vérité est différente du mensonge.

— C'est à l'intérieur qu'est la différence.

— Alors chacun œuvre pour soi, même dans notre cas. C'est triste.

Leurs mains étaient à plat sur la vitre, paume contre paume, sans se toucher pourtant.

— Alors, où est Mélinée, qu'en as-tu fait ?

— Je viens tout juste de te le conter. Dans un élan d'impensable bonté, le ciel l'a enlevée. À la prochaine averse tu goûteras à son essence.

— Parle-moi pour une fois avec tes mots, et non avec tes sentiments. Je t'en prie, ne me mens plus. Dis-moi les choses telles qu'elles sont.

— Tu sais, je ne crois pas qu'elle ait vraiment souffert, elle a simplement réagi de façon inconsidérée. Peut-on souffrir et rester d'une beauté inébranlable ? En outre, dans ma façon de parler, ce que tu appelles mentir, c'est seulement ma tendance à embellir les faits. Quel mal y a-t-il à cela ? Peux-tu me blâmer pour mon amour de la beauté ? Peux-tu me blâmer pour mon amour de Mélinée, malheureusement refusé de façon incompréhensible ? Comment me reprocher de ne pas voir le monde avec tes yeux ?

— À cause de toi, je rêve encore éveillé. C'est toujours la même histoire : tu n'es que mensonges et racontars. Et bien que j'en sois conscient, je me laisse faire, parce que cela me plaît finalement, d'élargir ainsi le champ de mes possibles, même si ce n'est qu'en étant esclave de tes caprices. J'aime suivre le cours houleux de tes pensées délirantes, car oui, ton amour excessif de la beauté exalte encore la splendeur du monde. Tu es capable de mettre à chaque fois en exergue un détail à première vue insignifiant, et sa force dévoilée le rend déroutant. Vivre à tes côtés, c'est comme vivre plusieurs fois, c'est merveilleux. Tu es capable de me raconter de cent façons différentes, de réinventer cent fois, chaque événement. Mais, de toi à moi, ce ne sont que des mensonges : l'un ment et l'autre songe. Et tu en profites : je suis trop faible, je me laisse vite emporter. Mais on ne peut pas éternellement se cacher derrière ce paravent paradisiaque qui déforme toute réalité. Un beau jour, il faut s'affronter soi-même, il faut se forcer à nager pour atteindre la surface et reprendre sa respiration, se gorger d'air pur et non plus d'eaux pernicieuses. La vérité, c'est que le monde est comme une tirelire : pour en voir le fond, il faut le briser. Écarte-toi à présent, laisse-moi passer. Cette fois il faut que je sache.

Dans un geste porté par le désespoir, il lança son poing vers lui, tout en écartant péniblement ses paupières scellées. Et sans effort, sans douleur, le miroir s'éparilla en paillettes tranchantes dans toutes les directions. De l'autre côté du miroir, une rivière de sang, qui approchait lascivement, teinta petit à petit la poudre de verre d'un rouge profond et mouvant, mû par cette vie qui ne s'était pas encore tout à fait décidée à s'en détacher. En suivant des yeux la rivière jusqu'à sa source, il put voir la robe, qui n'était plus blanche qu'en de rares endroits, encore là, autour de Mélinée ; Mélinée, la gorge ouverte, à présent offerte, la main encore un peu serrée sur le poignard ; Mélinée qui restait encore belle dans son doux sommeil, belle comme la négation de l'horreur du drame, belle comme le mensonge.

Opération camouflage

Benjamin

C'est les vacances, mais ce soir, Julie s'est couchée tôt, presque sans rechigner ! Un petit peu évidemment, le temps de finir de donner à manger à Charlotte, sa poupée ; mais ce soir, il ne faut pas traîner, une grande mission l'attend. . .

Ça fait déjà un petit moment maintenant qu'elle dessine des constellations avec ses doigts, en reliant les étoiles accrochées à son plafond. Celle-là, elle l'appellera « l'ahuri », parce que ça fait un bonhomme avec des grands yeux, comme Marius quand elle lui racontera ce qu'elle a vu ce soir ! Marius, c'est son amoureux. Il est super courageux, mais il veut toujours faire son intéressant en racontant des histoires. Alors ce soir, Julie a conçu un plan, et il va falloir être aussi courageuse que Marius. Parce que ce soir, c'est la grande mission. . .

La grande aiguille a fini son tour. Ça fait assez longtemps maintenant qu'elle attend. Julie repousse ses couvertures. En quelques galipettes, la voilà perchée au bord du lit, la tête à l'envers pour regarder discrètement en dessous. Rien. De toute façon, elle le savait. Elle est grande maintenant, elle ne croit plus à toutes ces histoires de monstres. Mais on ne sait jamais. . . Elle s'assied alors sur le rebord du lit, laissant balancer ses jambes. Lorsqu'elle pose ses pieds par terre, un léger frisson la parcourt : le parquet est froid. Elle enfile sa robe de chambre et rabat la capuche : ce soir, elle est incognito !

Perchée sur la pointe des pieds, ses mains enserrent la poignée. Le moindre bruit pourrait tout faire rater. La porte s'ouvre tout doucement, Julie sort, et ferme la porte aussi délicatement. L'escalier est tout au bout du couloir, il va falloir s'y faufiler sans un bruit. Maman et Papa dorment sûrement maintenant. Il ne faut surtout pas les réveiller ! Les pieds de Julie glissent sur le parquet. Elle avance en aveugle. Heureusement, elle connaît sa maison comme sa poche. Elle a même révisé hier soir, en montant se coucher, repérant tous les obstacles éventuels : Bibi, le ficus à côté de la porte de Maman et Papa, l'aspirateur, posé contre la balustrade de l'escalier, et l'escalier. . .

L'escalier. Elle y est. Quatorze marches. La neuvième craque. Il va

falloir l'éviter. Pour ne pas faire de bruit, Julie descend l'escalier sur les fesses. Arrivée à la septième, elle s'arrête. Il va falloir se cramponner à la rambarde. D'une main, elle s'accroche aux barreaux, de l'autre elle s'appuie sur la marche n° 8. Elle étire son pied par-dessus le piège, et le repose tout doucement sur la marche suivante. En équilibre, elle tend l'oreille pour vérifier que personne n'arrive. Seul le vent hivernal trouble le silence de la nuit. La voilà donc sur la dixième marche, plus que quatre et ce sera fini. Victoire ! Le danger est presque écarté. Elle est arrivée dans le salon. Les mains en avant, elle s'approche du canapé, le contourne, et s'accroupit derrière. Si elle penche la tête sur le côté de sa cachette, elle peut voir tout le salon.

Tout de même, Julie est un peu fatiguée. Mais ce n'est pas le moment de s'endormir, pas après tous ces efforts. Pour l'instant, tout est calme. Pas un bruit, pas un mouvement. Puis, ça y est ! Ça arrive !!

Mais... Mais...

La lumière s'allume en haut de l'escalier. Maman se lève. Elle va tout faire rater... La voilà qui descend l'escalier. Julie tourne la tête à gauche, elle regarde l'objet de sa convoitise de l'autre côté du salon. Maman est là. Et... Qu'est-ce qu'elle a dans les mains ? C'est Maman qui...

Maman est repartie. La lumière s'est éteinte. Julie n'a pas bougé. Julie n'arrive plus à bouger.

Marius n'avais pas menti. Le Père Noël n'existe pas.



Il pleut

Thomas

La pluie tombait lentement sur les toits de Montpellier. Camille la regardait par la vitrine en soupirant. Il était cinq heures.

Plus exactement, il était déjà cinq heures, et Clément avait une bonne demi-heure de retard. C'était normal, c'était Clément. Mais bon, il était cinq heures et Camille n'avait pas envie de commander un deuxième chocolat avant que Clément n'arrive. Mais Clément n'arrivait pas et même si ce n'était pas inquiétant, c'était ennuyant. Heureusement qu'il saurait se rattraper étant là.

La pluie tombait toujours sur Montpellier. Clément la regardait nerveusement depuis l'arrêt de bus. Il était cinq heures cinq.

Cela faisait dix bonnes minutes que Clément attendait à l'arrêt de bus, et il se savait coupable de retard. Il était récidiviste et elle lui disait s'en foutre. Il ne méritait pas une perle aussi patiente. Mais bon, le bus n'arrivait pas et Clément se sentait coupable. Il n'avait pas à infliger ça à une fille comme Camille. Il se sentait mal, crétin et machiste. Heureusement, elle saurait lui pardonner.

Camille regardait la pluie tomber et trouvait le temps long. Clément entra dans le café. Cinq heures dix. Les yeux rivés sur la porte, Camille le vit d'abord. Perdu, désolé, espérant qu'elle n'était pas partie. Puis il la vit lui sourire, lui pardonner déjà et son air coupable ne changea pas pour autant. Alors elle lui sourit encore, ils s'assirent l'un contre l'autre et parlèrent. Clément s'expliqua, elle comprit, ils rentrèrent ensemble. La pluie ne tombait plus sur les toits de Montpellier. Clément regardait Camille dormir. Il était cinq heures.

Cinq heures du matin, cette fois-ci. Elle était paisible et lui ne pouvait pas fermer l'œil. Clément ne dormait pas, depuis environ deux semaines. Il repensa à leur rencontre au détour d'une fête, à leur complicité immédiate, au réveil à deux du lendemain. . . Jamais il ne se serait imaginé dans cet état-là face à quelqu'un. La vie de couple le surprenait chaque jour et elle, elle aimait le voir surpris.

À cinq heures cinq, Camille rêvait. Elle revoyait elle aussi leur rencontre, comment elle avait tout de suite apprécié sa maladresse. Comment il s'était décidé à faire un pas vers elle. Elle revoyait les quinze jours qui

avaient suivi. Tranquilles, de découverte l'un de l'autre, de complicité grandissante. Elle lui avait appris l'amour, patiemment. Dans ses rêves comme dans leur lit, ils sont serrés l'un contre l'autre.

Cinq minutes avant cinq heures, du soir, Camille revient des cours. Clément est chez elle. Il l'attend, comme tous les jours. Elle sourit, il va encore s'excuser de sa vie de patachon et la prendre dans ses bras. Puis, il l'embrassera, encore.

À cinq heures, Clément est chez lui. Il a juste laissé un mot chez Camille pour s'excuser, pour la première fois c'est un mensonge et Clément a plus honte que jamais. Il ne voit rien d'autre à dire, pas d'explication, rien. Clément prend une bouteille, un verre, il boit et il pleure.

À cinq heures du matin, la pluie recommencera à tomber. Elle tombera sur le balcon de Camille, qui pleurera en tenant la lettre de Clément. Il est gay. La pluie tapera contre la fenêtre de Clément, qui a honte mais qui dormira.



Hors de portée

— Charles-Pierre

Les deux officiers du GIGN étaient assis à une petite table du poste de commandement.

— Monsieur, ne paniquez pas, ne faites pas de bruit, parlez doucement
Éric tremblait. Il avait feint d'aller aux toilettes pour appeler la police mais savait qu'il ne pourrait rester indéfiniment.

— Combien d'hommes armés avez-vous vus ?

— Huit, avec des gilets pare-balles et des armes automatiques.

— Très bien. Que font-ils ? Ils attendent, ils patrouillent ?

— Cinq gardent l'entrée principale, deux sont à l'arrière. Ils ont piégé la grande porte avec des explosifs. Ils parlaient des mines qui détectent les mouvements.

Les officiers entouraient les zones sur le plan.

— Il y a un chef qui donne les ordres ? Où est-il ?

— Je ne sais pas. Ils ont tous l'air de savoir exactement quoi faire. Il y a des chiens aussi, avec ceux à l'arrière.

Soudain, un bruit court et vif traversa l'espace.

— Ils ont exécuté le premier otage ! cria Éric, terrifié.

— Monsieur, monsieur, calmez-vous. Les informations que vous nous avez données vont nous permettre de donner l'assaut. Je vais devoir vous demander de retourner avec les autres, il est trop dangereux de rester au téléphone avec nous.

— J'ai peur, pleurait Éric. Il sanglotait.

— Nous allons pénétrer dans moins de cinq minutes. En sortant, retournez avec les otages dans la partie ouest de l'agence. Ce sera l'endroit le plus sûr pour vous.

— Cinq minutes, promis ?

— C'est presque fini, Éric. Tout va bien se passer.

Éric sortit des toilettes, tremblant comme une feuille. Un homme ca-goulé entra.

— Qu'est-ce que tu fous là ! ?

Éric, pétrifié, ne put articuler le moindre mot.

— Allez, retourne dans le hall, c'est toi qui t'occupes du prochain otage.

Un conte d'hiver

— Guillaume —

Le vent souffle glacial et fait trembler les vitres. Les champs ont revêtu leur plus beau manteau blanc. L'âpre hiver agresse tous les êtres vivants comme jamais il ne l'avait fait de mémoire d'homme. Certains animaux hibernent bien au chaud, les autres sont morts ou cachés quelque part dans un abri incertain. Les hommes sont terrés dans leurs frêles maisons, la mort rôde à l'extérieur, le froid poignarde sans vergogne les promeneurs téméraires et les recouvre aussitôt d'un épais linceul.

Dans la chaumière aussi le froid s'est engouffré. Le feu s'y est éteint en début de semaine, il n'y a plus de buche pour le rallumer. Les carreaux des vitres, les murs se dressent comme des barricades mais ne sont pas assez épais pour arrêter un si puissant ennemi.

Susie et Jean sont seuls depuis deux jours déjà. Leur père, parti braver le froid pour chercher quelques vivres, n'est pas revenu. Mais il va revenir. Il faut qu'il revienne, il est leur seul espoir. Il leur avait promis, promis qu'il serait toujours là pour eux, qu'il ne leur arriverait rien tant qu'il serait là. Il leur faut attendre, attendre patiemment son retour.

Dans la pénombre, Susie assise sur son lit tient son petit frère dans ses bras et le serre très fort, appuyé contre sa maigre poitrine. Elle lui murmure de doux mots à l'oreille, lui dit qu'il doit rester courageux et fort, que leur père va revenir. À eux deux ils n'ont pas vingt ans encore, pourtant il est comme son fils, c'est elle qui l'a élevé, elle qui l'a bercé, nourri, veillé quand il était malade.

Elle l'aime, il est peut-être sa seule famille à présent. Il grelotte, même emmitoufflé dans les couvertures. Ses yeux brillent, sa peau est pâle, ses dents claquent. Elle a plus froid que lui mais reste vaillante, fait tout pour lui cacher son désespoir.

— Susie, j'ai froid, j'ai faim.

— Je sais, pauvre poussin.

Elle redouble de caresses, l'embrasse sur le front, qu'il a glacial. Il n'a pas mangé depuis deux jours, son petit ventre hurle. Il dort beaucoup ces derniers temps mais la faim revient toujours plus tenace à chaque réveil. Quant à elle, voilà déjà cinq jours qu'elle jeûne. Elle a préféré le laisser

manger, lui, tant que le cellier n'était pas vide. À présent il ne reste plus rien. Il leur faut attendre, attendre que le père revienne.

— J'ai trop faim, Susie. Je vais mourir.

— Ne dis pas ça ! Dors, mon petit, dors. Quand tu te réveilleras, il y aura à manger.

Elle pleure, et boit ses larmes pour sentir le goût du sel. Son ventre à elle aussi gargouille. Jean s'est endormi. On dirait un ange, il sourit dans son sommeil. Il faut qu'elle fasse quelque-chose, elle ne peut pas le laisser partir si jeune.

Elle le dépose délicatement, lui donne un dernier baiser, le couvre bien et marche lentement vers la cuisine. Comme dans un rêve, elle vérifie une dernière fois que les tiroirs sont bien vides, puis prend un couteau et l'affute.

Jean se réveille, il a entendu Susie crier dans la cuisine. Il n'a pas la force de l'appeler, mais il a peur. Il l'entend pleurer, elle gémit à n'en plus finir. Voilà que la porte s'ouvre, elle s'approche de lui en titubant, dans la pénombre, une assiette à la main.

— Tiens, mon lapin. Il restait un petit peu de jarret de porc dans le cellier que je n'avais pas vu.

Il a peur, il sent bien que quelque-chose ne va pas. Il n'y a que quelques tranches dans son assiette, crues et sanguinolentes, mais il a trop faim pour faire le difficile. Un instant il hésite, puis prend la viande dans ses doigts et la porte à sa bouche.

Sa sœur a glissé ses jambes sous le lit au pied duquel elle s'est affalée. Elle devine plus qu'elle ne voit son frère, dans l'obscurité, avaler goulument ces quelques morceaux de chair qu'elle vient de lui servir, puis lécher l'assiette pour ne pas gaspiller la moindre goutte de sang. Tout du long, elle pleure. Quand il a fini, elle le prend dans ses bras dans lesquels elle le serre pour la dernière fois en lui disant je t'aime.

Demain, il fera beau temps.



Divers

Monsieur Ducon-Lajoie fait sa cour

Cécilia

Jean-Renan Ducon-Lajoie est né le 23 juin 1959 de Louis Ducon, un homme dont la sévérité et la violence avaient permis une rapide montée en grade au sein de l'armée, et Marie-Laine Lajoie, fille unique d'une bonne famille aux idées à la fois féministes et conservatrices, ayant touché un très bel héritage de la tante Marguerite.

À dix ans, Jean-Renan fut pour la première fois en contact avec des jeunes de son âge. Il avait jusqu'alors été placé sous la tutelle d'un précepteur, mais son père ayant dilapidé l'héritage familial en whisky et en paris hippiques divers, ils furent obligés de déménager dans une grande barre d'immeubles, et Jean-Renan entra au collège mixte de Courbevoie.

Ses camarades se moquaient de lui à cause de ses mocassins de cuir et de sa raie sur le côté. Il s'en était plaint, mais sa mère avait fermement refusé de lui payer un blouson de cuir. Qu'à cela ne tienne. Après tout, il s'en fichait. Il se sentait plus noble et plus grand que tous ces gosses victimes de la mode. Il se disait d'ailleurs que les filles n'étaient pas si bêtes, elles sauraient voir sa classe, face à ces gueux. L'une d'entre elles, surtout, retenait son attention : elle s'appelait Chantal, et elle avait jusqu'alors repoussé les avances de tous les grands de troisième. Il avait beau n'être qu'un petit de sixième, il se sentait à la hauteur, avec ses mocassins vernis et son joli polo bleu.

Un matin, il alla voir Chantal, dans la cour. Il avait mis de beaux gants blancs et avait apporté un soin tout particulier à sa coiffure : il arborait une raie bien nette sur le côté gauche de sa tête. Il avait ajusté ses lunettes sur son nez, puis l'avait abordée en lui offrant un bouquet de roses et en lui disant : « Mademoiselle, permettez-moi de vous faire la cour ». Il avait délicatement tendu sa main gantée afin de l'inviter à un baise-main courtois. Elle le regarda d'un air interloqué, lui serra la paluche, prit les fleurs, le regarda de bas en haut et lui dit « Dégage, minus ! ».

Jean-Renan Ducon-Lajoie avait tiré les conclusions idoines de cette rapide entrevue : les filles étaient donc bien bêtes. Sa mère était désespérée par le point de vue de son fils. Elle tenait son mari pour responsable de ce machisme. Le 26 juillet 1974, le divorce était prononcé.

Jean-Renan avait maintenant cinquante-deux ans. Il travaillait dans une grande banque et traitait les dossiers de gens plus riches que lui sur des ordinateurs. Il était célibataire, mais de toute façon, dans sa famille, les choses de l'amour, c'était toujours compliqué. Sa mère avait divorcé, son grand-père maternel était cocu de notoriété publique, et tante Marguerite s'était retrouvée veuve à vingt-cinq ans. Face à l'échec cuisant qu'il avait connu avec Chantal, il s'était fait une raison ; la malédiction familiale le touchait lui aussi.

C'est à l'aube de ses cinquante-trois ans que sa résignation fut mise à mal. Sa banque avait décidé de changer le logiciel de traitement des dossiers ; ils appelaient cela « la migration informatique ». Ce terme de migration plaisait bien à Jean-Renan : il lui suffirait de suivre le mouvement. Il n'aurait pas besoin de prendre d'initiatives, et c'était bien ainsi. On lui demanda tout de même de suivre une formation avec Maryse, du service informatique. Il connaissait Maryse de vue. Il l'avait croisée à la cantine et à la machine à café. Elle avait les ongles beaucoup trop rouges, un rire beaucoup trop fort, et les cheveux trop colorés, d'un vague châtain avec des mèches oranges. Le type même de la ménagère télévore, amoureuse de Jean-Luc Reichman. Jean-Renan se plaisait à imaginer que Chantal avait mal vieilli, et il imaginait alors qu'elle était devenue une femme de la même trempe que Maryse.

Ce jour-là, Jean-Renan descendit donc au service informatique avec l'intime conviction qu'il n'y apprendrait rien. Mais il fut surpris : Maryse s'exprimait bien, de manière très claire, elle répondait à ses questions avec pertinence et vérifiait à tout instant qu'il avait bien compris. À la fin des deux heures de formation, il resta même discuter avec elle ; et de fil en aiguille, il apprit qu'elle était divorcée, que ses enfants avaient vingt et vingt-quatre ans, qu'ils étaient partis de la maison et qu'elle se sentait bien seule. Elle parlait d'elle, et elle riait, rougissait et soupirait tout à la fois. Elle parlait d'elle, et elle ne laissait pas le temps à Jean-Renan de parler de lui. De toute façon, il n'avait rien à dire. Il avait vécu la même vie depuis trente-cinq ans : il se levait, allait travailler à la banque, rentrait le soir, mangeait devant la télévision, puis il allait se coucher. Les week-ends, il rendait visite à sa mère ; chez elle, les premières années, puis à l'hôpital, puis à la maison de retraite. En écoutant Maryse parler, il eut l'impression, pour la première fois, qu'il manquait quelque chose d'important dans sa vie, quelque chose qu'il pourrait raconter, là, par exemple.

Pendant les jours qui suivirent, Jean-Renan trouvait toujours une question d'informatique à poser à Maryse ; il descendait la voir et l'écoutait parler pendant des heures. Il remarquait qu'elle rougissait de plus en plus, qu'elle riait avec lui, qu'elle avait chaud, parfois. Et lui, il se sentait gauche, avec ses lunettes, ses mocassins, sa raie et sa cravate. Le spectre de sa mésaventure avec Chantal revenait sans cesse le hanter. Il n'oserait jamais faire la cour à cette femme ; lui, il était si triste, et elle, elle était si gaie, si cool... Et alors qu'il était là, à l'écouter, à la regarder tout en se morfondant sur son manque d'initiative, elle devint encore plus rouge que d'habitude, et elle balbutia : « Vous viendriez bien dîner chez moi vendredi soir ? Nous pourrions continuer cette conversation... ». Il s'entendit bafouiller un « oui » un peu estomaqué, prit le morceau de papier qu'elle lui tendait, et retourna à son bureau. Sur le papier, elle avait écrit l'adresse de son appartement, les digicodes, et son numéro de téléphone, « au cas où... ».

Jean-Renan Ducon-Lajoie était devant l'appartement de Maryse Frapolli, et n'osait pas frapper à la porte. Après avoir longtemps hésité entre le costume complet avec gants blancs, le pantalon chemise cravate quotidien, et un jean-polo plus « cool », il avait finalement tranché en se disant qu'il lui avait plu dans ses habits de tous les jours, et que c'était donc une valeur sûre. Mais il était maintenant saisi d'un doute. Il frappa timidement à la porte. Elle vint ouvrir. Elle portait un tablier, était couverte de farine, et se confondit en excuses : « J'ai pris du retard, le dîner est bientôt prêt, je suis désolée ». Il entra dans son petit appartement. Elle lui proposa une chaise dans la cuisine, et il resta assis là, à la regarder s'agiter dans tous les sens, remuer, mixer, faire revenir, éplucher, hacher, fouetter, tout en parlant des grèves RATP, du prix de l'essence, des études des enfants, des présidentielles, des voisins et de leur chien qui aboie. Il la contemplait, frappé par cette capacité propre aux femmes de faire plusieurs choses à la fois, charmé par le soin qu'elle mettait à mijoter des petits plats pour deux, époustoufflé par cette femme, par ce tourbillon de vie qui était venu troubler la sienne.

Ils passèrent à table dans le salon qui faisait office de salle à manger. Ils mangèrent de bon appétit, tout en discutant de la banque et des collègues. Juste avant de passer au dessert, elle rougit de nouveau : « Je ne sais pas si vous aimez le chocolat... J'ai fait un moelleux pour votre anniversaire ». Fichtre ! Il s'était tellement focalisé sur ce rendez-vous qu'il en avait oublié son propre anniversaire. Et alors qu'elle apportait le gâteau, elle posa également un bouquet de roses sur la table, et elle lui dit : « Jean-Renan, je

vous connais depuis bien longtemps ». Cela faisait trente-cinq ans qu'ils travaillaient dans la même boîte, mais de là à dire qu'ils se connaissaient. . .
« Jean-Renan, quand j'étais en sixième, j'ai vu un garçon faire la cour à une demoiselle. Il portait des gants blancs. Oui, j'étais là ». Elle l'avait vu blanchir. Il était maintenant plus blanc que les gants qu'il portait à l'époque.
« Ce jour là, je suis tombée amoureuse de vous, Jean-Renan, de votre poésie, de votre délicatesse, de votre classe. . . à tout jamais. Alors mon cher ami. . . » Elle saisit ses mains par dessus la table : « Permettez-moi de vous faire la cour ».



Rester, encore un peu

Claire

Thème : Le bar midi-minuit

Minuit : Laurent est emmené par la brigade de nuit. Extrait de force du bar, en emportant un trophée : sa table, qu'il ne voulait pas lâcher, espérant décourager les flics. C'est sans compter leur patience, et l'habitude qu'ils ont de ce genre de cas : ils jettent le tout dans le fourgon. Ils sont amis avec Hubert, le patron : ils lui ramèneront la table le lendemain et en profiteront pour prendre un kawa offert par la maison.

Le fourgon démarre ; on peut voir la face pâle et apathique de Laurent collée à la vitre arrière. Les feux rouges dansent dans la nuit avant de se fondre dans l'obscurité.

22 h : Laurent s'effondre à sa table et plonge dans une torpeur interrompue de temps à autre par des explosions d'injures aussi sonores qu'inattendues. Il cuve.

Malgré les espoirs du patron, à minuit moins le quart il n'est pas en état de partir, et le bar doit fermer. Hubert décroche le téléphone.

21 h : Laurent engage la conversation avec une fille accoudée au bar. Maquillée, vêtue d'une adorable robe bleu ciel avec sac à main assorti, elle attend quelqu'un, petit ami ou compagne de « chasse », pour aller danser.

Elle recule son visage quand les effluves d'alcool s'échappent de la bouche de Laurent. Le patron lui suggère subtilement de laisser la demoiselle tranquille. Laurent plante son regard dans celui du quinquagénaire, avec l'air du mâle prêt à combattre virilement pour conserver sa conquête. L'œil désabusé du patron a raison du regard vitreux de l'éponge. Laurent cède, et quitte le comptoir comme un prince, lançant un : « De toute façon, elle était moche. »

20 h : Laurent achète une bouteille de whisky. Hubert lui assure que c'est la dernière.

« T'as déjà dit ça pour sa grande sœur. »

17 h : Laurent discute politique avec un vieux monsieur en costume. Un habitué qui ne se rend pas compte que son interlocuteur est saoul. Il

prend ses grands gestes et ses tirades passionnées pour l'assurance d'un jeune homme étudiant en sciences politiques.

Les deux hommes s'accordent sur la nécessité d'un nouveau parti de gauche unifié et se donnent rendez-vous le lendemain, à midi, pour commencer à en jeter les bases. Hubert les regarde d'un œil complaisant.

15 h 30 : Laurent a son téléphone portable collé à l'oreille, écoutant attentivement la voix sortant du combiné, comme si sa vie en dépendait. Hubert tend l'oreille discrètement, mais il n'entend rien. Il semble que Laurent ne parle pas. Sans doute un répondeur. Hubert retourne à sa vaisselle, et quand il relève les yeux, le jeune homme est devant lui, de l'autre côté du comptoir.

« La même chose. Une bouteille. »

14 h : La tête dans ses bras croisés sur la table, Laurent est prostré. Devant lui, trois verres vides. Les gros en verre épais pour servir le whisky. Le cadavre d'un glaçon flotte dans l'un d'eux.

13 h : Laurent regarde la rue passante d'un œil vide.

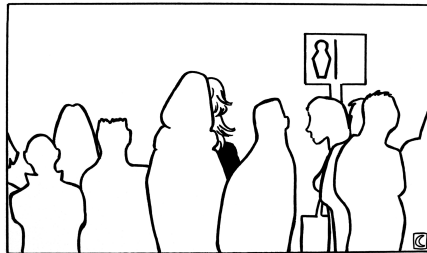
Midi : Laurent s'est éclipsé de son cours de sociologie pour arriver à l'heure. Un rendez-vous fixé à la va-vite par sms.

Un quart d'heure plus tard, elle arrive. Un quart d'heure plus tard, c'est terminé. Il la regarde sortir du bar et se mêler à la foule. Il voit encore le dos de sa veste de velours, un pan de sa jupe. Un reflet de ses cheveux roux quand elle traverse le passage piéton. Puis plus rien.

Il se dit que s'il ne sort pas de ce bar, il peut faire comme s'il ne s'était rien passé. Comme si elle n'était pas venue et qu'il l'attendait toujours. Il peut prolonger l'instant. Échapper à l'implacable réalité qui l'assaillira dès qu'il sortira. Effacer de son esprit les mots qu'elle lui a dits.

Rester, encore un peu.

Il regarde la rue où elle a disparu. Longtemps.



La femme de ma vie

Cécilia

Thème : Décrire Simone

Cette femme-là, j'en rêve depuis des années, depuis ma jeunesse. Je l'ai cherchée toute ma vie, j'en ai fait mon métier. Pour la trouver, j'ai voyagé à travers toute l'Europe ; de la péninsule Ibérique aux contreforts de l'Oural, du sud de l'Angleterre jusqu'au Moyen-Orient, sans jamais trouver la moindre trace de sa présence.

Et c'est alors que j'avais perdu tout espoir, que je ne la cherchais plus, que le miracle est arrivé. Je suis tombée sur elle, par hasard, dans le lieu le plus improbable. J'étais dans les fondations d'un parking de la ville de Marseille, et là, je l'ai vue.

J'ai tout d'abord aperçu sa main blanche, tendue vers moi, une main aux doigts courts et trapus. Son index était tout tordu, elle avait dû se le casser plusieurs fois, la pauvre. Puis en suivant cette main, dans les environs, j'ai trouvé son bras, puis sa tête. Je l'ai caressée doucement, je lui ai parlé dans le noir, pour la rassurer. J'étais là, j'allais la sortir de là. Je ne savais pas encore qui elle était, mais en observant son visage, j'ai remarqué à quel point ses arcades sourcilières étaient hautes et marquées. Était-ce elle, enfin ?

Délicatement, j'ai pris sa tête entre mes mains. Elle avait un volume crânien raisonnable, bien qu'inférieur à la moyenne. Au moins, elle était humaine. J'ai tourné son visage vers moi, et je l'ai regardée dans les yeux. Décidément, elle me troublait. Son tout petit menton, ses pommettes en retrait, son nez haut et pointu surmonté d'un beau front bien plat... Ce n'était pas possible, je n'avais jamais vu une telle beauté, chez aucune autre... Mon Dieu, pouvait-elle être... ?

En regardant son sourire, j'ai fini par m'en assurer. C'était la femme de ma vie. Elle devait être jeune, entre 15 et 20 ans. Elle avait de petites molaires, qui laissaient un espace, au fond de la bouche, avant la jonction des mâchoires... Magnifique !

Plus tard, les analyses du médecin légiste sont venues confirmer mes espoirs : c'était elle, c'était bien elle, la fille de mes vieux amis, Cro-Magnon et Néandertal. J'avais enfin trouvé le chaînon manquant, je l'ai baptisée Simone.

Un clic et tout bascule

Guillaume

Je ne comprends pas ce qui s'est passé. C'est impossible, c'est illogique. Même Marc, mon ami informaticien, n'a rien pu y faire. Mon fichier a tout bonnement et simplement disparu, d'un simple clic. Je n'ai pas eu le temps de réaliser ce qui m'arrivait, un de mes doigts a malencontreusement dérapé tandis que je pianotais frénétiquement sur mon clavier.

Un message d'erreur est apparu, dans un mouvement de panique j'ai cliqué sur « quitter sans sauvegarder ». J'avais appuyé sur l'icône disquette moins d'une minute auparavant. Rien n'y a fait, le fichier a disparu sans laisser la moindre trace dans son dossier ni même sur le disque dur. J'ai paniqué, j'ai cherché un quart d'heure en vain, mis des heures à me calmer,

Marc est venu en urgence, a cherché longtemps puis renoncé, et à présent je suis résigné et écœuré.

Rendez-vous compte ! Un fichier de quatre mégaoctets, mille et quelques pages, Times New Roman, taille de police 12. Deux-mille heures de travail devant le clavier, sans compter la réflexion préalable, parties en fumée en un clic, une fraction de seconde. Un roman dans lequel je m'étais tant investi, qui accaparait toutes mes pensées depuis des années. Et aussi stupide que cela puisse paraître, je n'avais pas envisagé une seule fois de faire des copies, des sauvegardes externes, tant j'étais effrayé à la pensée que quelqu'un puisse mettre la main dessus.

Me voilà bien puni. Personne ne lira jamais mon chef d'œuvre. Je veux mourir. C'était il y a trois jours déjà, je sens bien que je n'aurai jamais la force de tout réécrire, et que je ne reprendrai jamais goût à la vie.

C'était la seule raison de me battre, de ne pas mettre fin à mes jours. Je me disais : « Si tu meurs, tu privés l'humanité du plus grand génie littéraire qu'elle ait jamais connu. »

À quoi bon ? Personne ne me croira sur parole quand je clamerai que j'avais bientôt fini de corriger le meilleur roman de tous les temps. Je vais sortir ce soir, violer une fille, boire à ne plus pouvoir m'en relever et me jeter du haut d'un pont, je n'ai pas encore décidé dans quel ordre. Mes pensées sont confuses, je ferais peut-être mieux d'aller me coucher.

Jean se met à bailler. Il n'y a pas que Matthieu, le héros de son nouveau roman, qui soit fatigué. Il a déjà une idée très précise de ce qu'il va lui

faire faire demain quand il se remettra à écrire. Pour l'heure, il sauvegarde soigneusement ses données, comme tous les soirs. Certes, pour l'instant il n'a pas grand-chose à perdre, ce roman ne fait que commencer, mais on n'est jamais trop prudent, comme il l'a appris à ses dépens.

Personne ne lira jamais sa première œuvre. Heureusement, à l'époque, il a été plus courageux que son avatar. Il faut dire aussi qu'il n'avait perdu que 600 kilooctets, lui. Un peu moins de 160 pages. Et qu'il n'a pas la prétention d'être le plus grand romancier de tous les temps, lui. Non, il y a bien quelques Français et quelques Russes, une ou deux Anglaises, qui au XIX^e siècle, ont fait mieux que lui jusqu'à présent.

Dans son lit, une heure plus tard, une question étrange le taraude. Ne serait-il pas lui aussi un héros de roman ? N'y a-t-il pas quelqu'un qui, assis tranquillement derrière son clavier sur une chaise de bureau, lui joue des tours à son insu ? Non, il sent bien que c'est impossible, mais l'idée est intéressante. Pourquoi d'ailleurs ne pas articuler son roman autour de celle-ci ? Le méta-roman, aucun grand écrivain n'y a encore pensé à sa connaissance ! Le méta-théâtre, oui, c'était même une pratique courante au XVII^e siècle, la méta-poésie aussi, il a déjà lu un magnifique poème d'Aragon qui la mettait en pratique, mais personne n'a franchi le pas dans un roman, aussi fou que cela puisse paraître.

Une idée lui vient. Et s'il faisait écrire à Matthieu un livre dans lequel un personnage apprendrait qu'il n'est qu'un héros de roman et déciderait de tourmenter son créateur ? Il lui faudrait une raison valable de se venger. Admettons provisoirement qu'il soit immortel et ne supporte pas sa condition. Trouvant un moyen d'agir dans le monde supérieur, il apparaîtrait dans ses rêves, par exemple, le poussant au suicide, ou le précipitant dans les abîmes de la folie. Ou alors, il pourrait se matérialiser et assassiner réellement son créateur, ou du moins essayer. Et ce dernier, devant l'absurdité de la scène, se rendrait compte au dernier moment qu'il n'est lui-même qu'un héros de roman, car il faut bien quelqu'un au-dessus d'eux pour permettre à cette situation en apparence impossible de se réaliser. . .

Bien compliqué tout ça. . . Que se passe-t-il, par exemple, quand un personnage tue son créateur ? Disparaît-il soudain ? C'est le même type de paradoxe que celui qui consiste à remonter le temps et tuer ses parents avant sa propre naissance. À cela près qu'ici on peut faire bien plus complexe et résoudre bien des situations paradoxales. Un personnage peut par exemple écrire la vie d'un autre, qui lui-même serait écrivain et ainsi de suite. . . Et si le dernier écrit la vie du premier, la boucle est-elle stable ? Ou faut-il

quelqu'un au-dessus de tous les autres pour fermer le cercle par en-haut ?
Jean a mal à la tête, le vertige.

La porte de sa chambre s'ouvre soudain. Un homme vêtu d'une cape noire entre, épée à la main, et lui annonce qu'il va le tuer pour mourir enfin à son tour.

Désolé Jean, dans ton monde il n'y a que pour moi que tout est possible. Je suis ton créateur, ton idée, c'est la mienne, et d'un coup de plume je vais te supprimer, pour mettre un point final à ma méta-nouvelle.



Journal de colocation

Cécilia

Thème : Colocataire(s)

20 avril

« Jeune étudiante étrangère, habitant Paris XIII^e, recherche colocataire. »

L'annonce m'a plu, j'y ai répondu.

28 avril

Je l'ai rencontrée, on s'est appréciées, j'ai emménagé.

9 mai

J'ai appris à supporter ses facéties : le fait qu'elle dorme par terre, son corps en partie couvert de peintures de guerre, les cris au sein de la nuit, le piège à pigeons sur le balcon, pour les rituels de sorcellerie.

Au début, c'est impressionnant, puis avec le temps... Le choc des cultures devient intéressant.

10 mai

Ma colocataire est engagée. Elle travaille aux restos du cœur. Malgré son mode de vie un peu décalé, elle garde le sens des priorités. Elle veut le bonheur... celui des défavorisés.

13 mai

J'aime bien sa cuisine : des tajines, des viandes aux sauces relevées, des recettes très secrètes qu'elle tient de sa mémé.

20 mai

Ce soir ma colocataire n'est pas rentrée. Un commissaire a débarqué. Il a fouillé le frigidaire, puis il m'a interrogée. Il a dit « homicide volontaire ». Je suis trop choquée pour en parler.

8 juin

Au procès, elle a plaidé coupable. Elle a avoué avoir assassiné les SDF qu'elle devait aider. Elle a pris un air fier dans la tenue tribale de sa grand-mère. Ma colocataire est cannibale.

My deadliest foe

Claire

Thème : Moi et mon ennemi

This is not based on actual events.

Mon ennemi est là. Je le sais. Je le sens. Mon souffle se fait court, la sueur perle sur mon front. À tout moment, il peut s'emparer de moi. Peut-être m'a-t-il déjà terrassé, et je ne le sais pas. Peut-être suis-je déjà mort.

Dans ma voix qui tremble, dans les sourcils haussés de la jeune femme assise en face de moi, il m'observe. Il est tapi, et il n'aura aucune pitié. Une fois qu'il a attaqué, je ne peux plus m'en défaire.

Enfin, je conclus. *Finally*. Un silence. La jeune femme, blasée, pose son bloc-note sur la table et dresse ma constatation de décès, qui va rejoindre les dizaines déjà à mon actif :

— Eh bien, vous avez du mal avec l'accent tonique, vous !



Fossoyeur

Charles-Pierre

J'exerce un métier dans lequel la relation client est primordiale. Enfin, la relation avec les parents du client, plutôt. Je suis fossoyeur.

De ma fenêtre, j'ai une vue dégagée sur mes enfers. Verts, plats.

Selon les périodes, j'enterre entre deux et vingt personnes par semaine. C'est un peu répétitif, mais ça ne me dérange pas : il faut creuser un trou, aider à mettre le cercueil en terre, laisser la famille pleurer et jeter une dernière fleur, reboucher le trou, poser les plaques, marquer le nom du défunt dans le registre.

Vingt ans que je fais ça, et j'ai aussi mon petit registre. J'en suis à mon 3123^e mort.

La veuve pleurait. Comme d'habitude. Ça commençait à prendre du temps. Allez, on jette les fleurs et on me laisse le mettre en terre vite fait. C'était le troisième de la journée et j'en avais un dernier qui arrivait dans trente minutes. Et voilà l'ex-femme qui se met à chialer aussi maintenant. Et les gamins qui n'en finissent plus de brailler.

Enfin ! On me fait signe, j'envoie la première pelletée. V'là l'autre qui sanglote de plus belle et répète « Au revoir mon chéri ». Pathétique. Ça y est, ça se disperse. Tiens, le cousin regarde sa montre en partant, tous des faux-culs.

Et v'là la veuve qui revient en courant ! Elle a décidé de me faire chier, celle-là ! Allez, j'enfourne des grosses pelletées, si avec ça elle pige pas qu'elle gêne. . .

C'est vrai que nous autres fossoyeurs n'aimons pas les enterrements avec beaucoup de gens et d'émotion. Ça nous rappelle que le mort est plus vivant que nous.



La mutarotation du glucose

Thomas

« Chef ! Chef ! J'ai réussi ! J'ai enfin réussi ! »

Le professeur Waren renversa son café et se leva comme une balle, ce stagiaire n'avait pas fini de l'étonner.

« Quoi donc ? »

« C'est un procédé révolutionnaire qui permet de créer un nouveau dérivé de sucre ! On va peut-être résoudre la faim dans le monde ! »

Waren suivit le jeune homme jusqu'à sa paillasse en désordre. Il en sortit une photographie d'une étrange molécule.

« Pour l'instant, je n'ai obtenu que des mutarotations instables mais j'ai plutôt bon espoir d'améliorer le processus ! »

« Muta quoi ? »

« Mutarotation ! C'est le nom qui colle le mieux au procédé. »

Waren regarda la photo, fronça les sourcils.

« Jeune homme, nous allons faire une petite expérience. Donnez-moi une photo de glucose en conformation chaise instable je vous prie. » Le stagiaire s'exécuta.

Le chercheur mit l'image à l'envers à côté de l'épreuve du glucose mutarotationné instable. Les deux images se superposaient presque à l'identique.

« Pour la dernière fois, vous êtes stagiaire. Cessez de faire des âneries et retournez à vos cultures. »

Waren retourna à son bureau.

« Putain de stagiaire, je peux même pas le virer. »



Présentation des artistes

Les auteurs



Romain André-Lovichi (« Maman »)
4^{ème} année informatique / communication

Charles-Pierre Astolfi (« Chap »)
2^{ème} année informatique



Thomas Blanc (« Pat »)
3^{ème} année informatique

Antoine Bricard (« Lapopo »)
4^{ème} année physique



Rémi Cornaggia
3^{ème} année mécanique

Claire Delen
3^{ème} année anglais





Marie-Cécilia Duvernoy (« M-C »)
3^{ème} année physique

Cécilia Dolce
3^{ème} année chimie



Esteban

Simon Garcia (« Espoing »)
4^{ème} année physique



Cécile Gaubert (« Pims »)
3^{ème} année physique

Félix Hartmann
4^{ème} année physique





Guillaume Lang
1^{ère} année physique

Benjamin Moubêche
2^{ème} année mathématiques



Jean-Baptiste Receveur
1^{ère} année physique appliquée



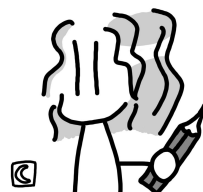
Virginie Stévenin (« Anastazia »)
1^{ère} année biologie



Les dessinateurs



Camille Carvalho



Claire Delen



Simon Feat

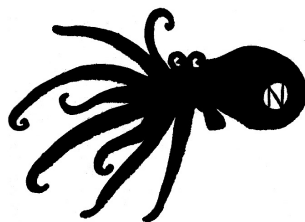


Lucille Mendonça



Sandrine Ngo

Naï's Coq



Le chef d'orchestre



Jacques Gélât

Bibliographie :

Le Tableau

La Couleur inconnue (prix ENS Cachan)

Le Traducteur

La Mécanique du mal

Le Plaisir du diable (prix de la Société des
Gens de Lettres)

Le Traducteur amoureux (prix Orange)

Table des matières

Préface	5
Remerciements	7
Et si c'était la bonne ?	13
Crépuscule violet (Antoine)	15
Sur la route (Claire)	16
Sur le quai (Simon)	18
Im-pulsion (Marie-Cécilia)	19
Et si c'était la bonne ? (Jean-Baptiste)	20
Accident de personne (Thomas)	22
Un lieu perdu	25
Derrière tes yeux (Anastazia)	27
Retour en arrière (Benjamin)	29
Portrait (Marie-Cécilia)	31
Et si c'était vrai ?	33
La tournée (Simon)	35
Croyance (Claire)	37
M. Dubois s'est perdu	39
Initiation (Claire)	41
Un réveil douloureux (Guillaume)	43
En pure perte (Félix)	45
La pluie (Charles-Pierre)	46
Monsieur Dubois s'est perdu (Anastazia)	48
Ascension (Romain)	49
Dans la peau d'un personnage célèbre	51
Exercice de style (Charles-Pierre)	53

Le jour du jugement dernier (Anastazia)	55
Ma proie préférée	57
Je largue ou je ne largue pas (Cécilia)	59
Partie de chasse (Simon)	60
Petite leçon de fin de soirée (Romain)	62
L'art et la manière (Félix)	63
À ce moment, le téléphone sonna	65
Horaires flexibles (Félix)	67
Un appel en absence (Cécile)	68
Mort de peine (Simon)	71
Il avait vu (Romain)	73
Le jour où il/elle se décida à lui dire la vérité	75
Aveu (Anastazia)	77
Une famille (Charles-Pierre)	78
Au loup (Simon)	80
Ce soir-là (Claire)	82
Par la fenêtre (Thomas)	84
M. Ducon-Lajoie à Venise	87
Une nouvelle aventure de Ducon-Lajoie, roi des beaufs (Romain)	89
Les pigeons (Simon)	91
Ducon-Lajoie à Venise (Jean-Baptiste)	93
Paranoïa à Venise (Marie-Cécilia)	95
J'ai trouvé... Eurêka !	97
Embrumée (Anastazia)	99
Je suis perdu (Claire)	101
J'ai trouvé... Eurêka ! (Thomas)	102
Réminiscences (Romain)	104
Lettre à l'adversaire	105
J'irai danser sur ta tombe (Anastazia)	107
Lettre à l'adversaire (Thomas)	111
Uchronie	113
Un vrai miracle (Romain)	115
Versailles World Resort (Félix)	116
Une aventure de l'inspecteur McAdam	121
Perdu (Simon)	123

McAdam à Amsterdam (Cécilia)	126
Il était une fois mon nom (Jean-Baptiste)	128
Pourquoi je hais ce boulot (Claire)	130
M. Dubois vit ses derniers instants	133
Partie de chasse (Félix)	135
Repenti (Cécile)	137
Cette fois c'est la bonne (Antoine)	140
Bientôt célèbre (Romain)	141
Un moment de beauté dans la banalité	143
Main dans la main (Romain)	145
Le premier silence (Antoine)	146
À cet instant, l'homme / la femme se retourna	149
À cet instant, l'homme se retourna (Cécilia)	151
Orphée 38 (Claire)	153
Mon colloïde et moi	155
La couveuse (Cécilia)	157
Ça mousse entre toi et moi (Félix)	158
M. Grosbourdon au-dessus de M^{me} Joliefleur	159
Néosurréalisme (Guillaume)	161
Au numéro 2 de la rue des Camélias (Anastazia)	164
M. Grosbourdon et M ^{me} Joliefleur (Antoine)	166
Pistil (Romain)	168
Folâtries (Claire)	169
Une escale	171
Purgatoire (Antoine)	173
Départ immédiat (Thomas)	174
La vamp et le boxeur	177
La vamp et le boxeur (Cécile)	179
Duels (Romain)	183
La vamp et le boxeur (Antoine)	185
Le philosophe au gant de boxe (Félix)	186
L'inspecteur McAdam se frotte à M. Dubois	191
Casper (Guillaume)	193
La vocation (Simon)	196
Une journée parfaite... (Rémi)	200

Je... double	203
O-kaa-san (Claire)	205
Domination (Rémi)	207
Je double (Jean-Baptiste)	209
Un tueur sur la route (Thomas)	211
Vie réussie : protocole expérimental (Marie-Cécilia)	213
Une enveloppe, trois lettres (Anastazia)	216
Histoire(s) de nuage	219
Un nuage, c'est... (Rémi)	221
Inspiration (Rémi)	222
Une vie de nuage (Claire)	223
Le nuage (Thomas)	224
Pause clope (Benjamin)	225
Pile ou face	227
L'indécis (Rémi)	229
Ordalie (Benjamin)	231
Félix fait sa thèse à Nancy	233
Presque seul au monde (Cécile)	235
L'appel de la forêt (Félix)	242
Titres de films ou de romans	243
L'homme insipide (Anastazia)	245
Une veille d'alcool (Thomas)	248
Les portes vers ailleurs (Cécilia)	252
Histoires sans fin (Marie-Cécilia)	253
Un mensonge	257
Songe d'un soir d'été (Esteban)	259
Opération camouflage (Benjamin)	262
Il pleut (Thomas)	264
Hors de portée (Charles-Pierre)	266
Un conte d'hiver (Guillaume)	267
Divers	269
Monsieur Ducon-Lajoie fait sa cour (Cécilia)	271
Rester, encore un peu (Claire)	275
La femme de ma vie (Cécilia)	277
Un clic et tout bascule (Guillaume)	278
Journal de colocation (Cécilia)	281

My deadliest foe (Claire)	282
Fossoyeur (Charles-Pierre)	283
La mutarotation du glucose (Thomas)	284
Présentation des artistes	285

Imprimé en France par Reprocolor, 59000 Lille, en mars 2012.

Dépôt légal : avril 2012.

ISBN 978-2-909968957

Édité par l'École Normale Supérieure de Cachan
61 avenue du Président Wilson, 94230 Cachan